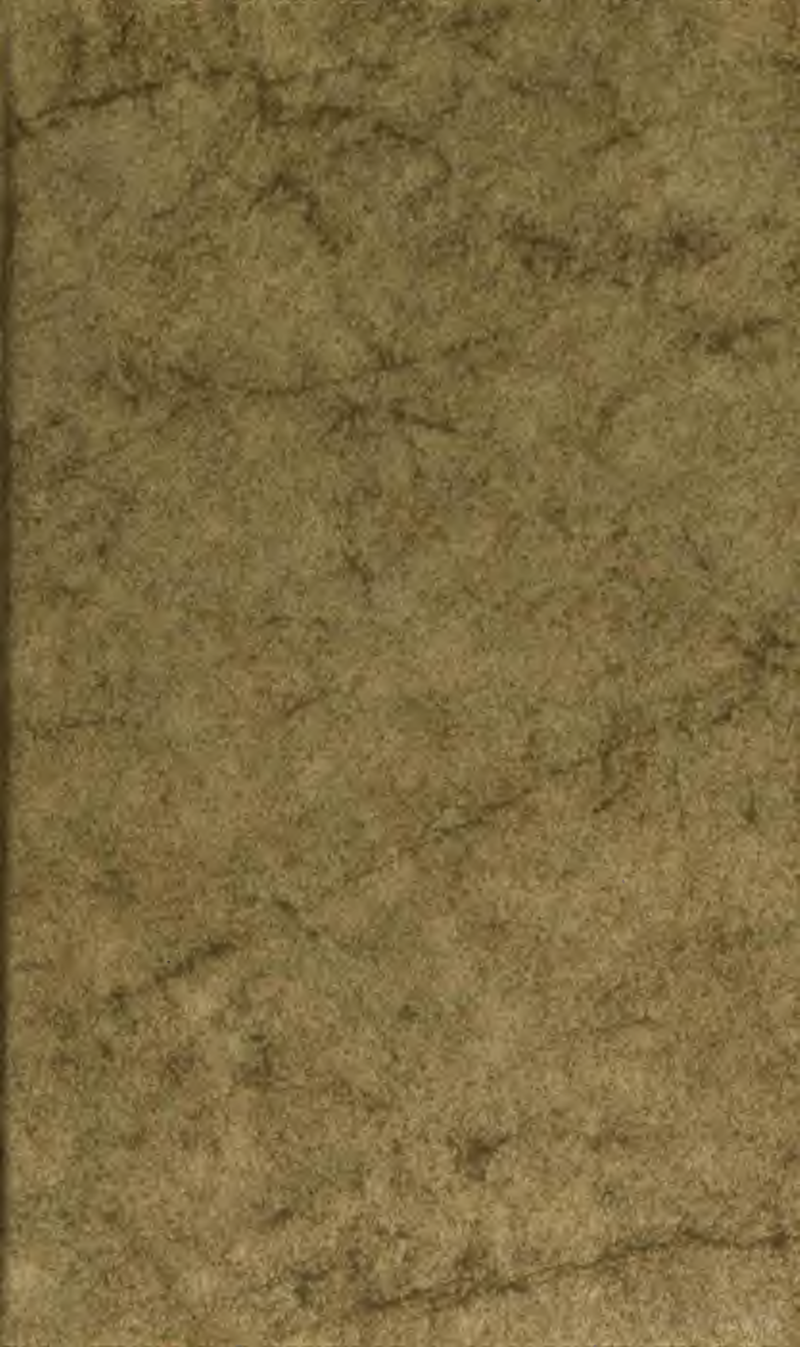


It. sing. 1451 w

Digitized by Google

<36603261670017

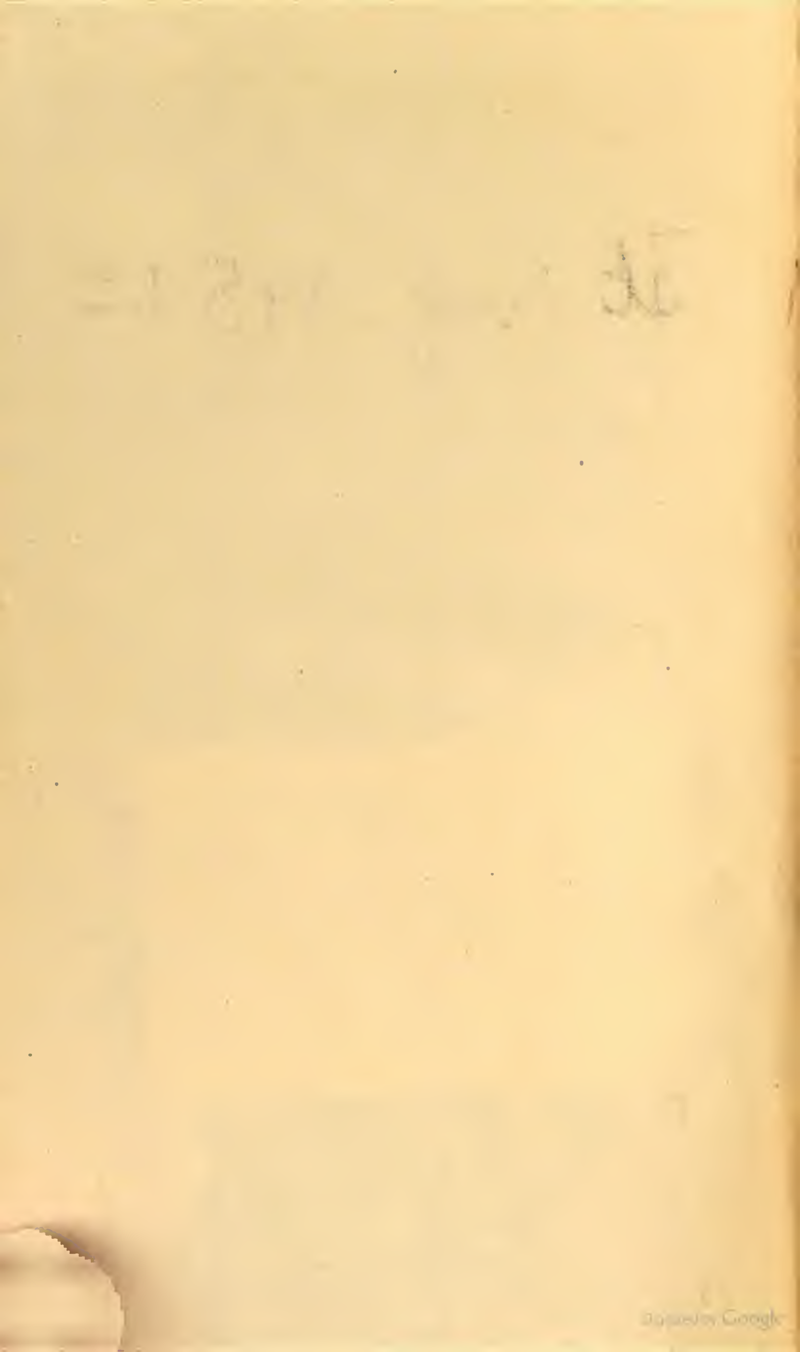
<36603261670017

Bayer. Staatsbibliothek

33

S

Digitized by Google


Digitized by Google

[redacted]

It. sing. 1451 w

1



VOYAGE DE M^R. PATIN.

RELATIONS HISTORIQUES ET CURIEUSES DE VOYAGES,

En Allemagne, Angleterre, Hollande, Boheme, Suiſſe, &c.

PAR

CHARLES PATIN,

Docteur Medecin de la faculté de Paris.



[redacted]

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
ſur le Vygendam à la Ville de Paris.

M. DC XCV.

1695 09
Wb 66/54-172 BS dir

Bayerische
Staatsbibliothek
München


CAROLVS PATIN DOCTOR MEDICVS PARISIENSIS
Non quis frontis honos decor orir lumina mentis.
Sint eã, Principibur quæ placuere rogat
Hic lege fata æquis nonne est tibi dignus. iniquo
Ferre potens Sed quæ dic mihi Phæbe, manem
SEB FESCHIVS.



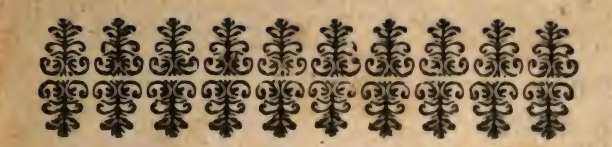


TABLE DES VILLES
& Provinces parcourues dans ces voyages.

A.

B.

Hei-

FIN du TABLE.




35
Page. 1
55
50
I. de Rugen
Oder R.
G. de Danzic
Danzic
POMERANIE
PRVSSE
DEBOVRG
Gnesne
Breslaw
SILESIE
Orient
Cracouie
POLOGNE
MORAVIE
Znaym
Presburg
Linx
VIENNE
STIRIE
HONGRIE
Bude
RINTHIE
Saue R.
ESCLAVONIE
CARNIOLE
CROACIE

Bayerische Staatsbibliothek München

PREMIERE RELATION,

A SON ALTESSE

Monſeigneur

FRIDERIC AUGUSTE,

Duc de Wirtemberg, &c.



ONSEIGNEUR,

Il n'y a rien de plus obligeant que la maniere dont Vôtre Alteſſe ſe ſert pour m'engager: Elle veut de ma main le detail de mon dernier voyage, & ſans

ſe ſervir de l'autorité abſoluë qu'Elle a ſur moy, Elle m'a forcé agreablement par ces termes ſi ſenſibles & ſi touchans : *J'étois à la reveüe d'une Compagnie de Cavalerie, quand on m'a rendu vôtre lettre : ayant reconnu vôtre main que j'ayme fort, je n'ay peu m'empécher de l'ouvrir*, &c. Ne ſont-ce pas autant de charmes ſecrets qui l'emportent ſur ma timidité, & qui m'inſpirent de l'ardeur pour ce qu'Elle m'ordonne : je ne veux point me ſouvenir, qu'il n'y a rien de plus difficile que de ſatisfaire un goût auſſi fin que celuy de V. A. le goût d'une ame ſi grande & ſi éclairée, qui a déja jugé de toutes les beautés des belles lettres, & qui s'eſt formé ſous le diſcernement du ſçavant M. Stoffel. Que je ſens d'abondance & de penchant en parlant à Vous, *Monſeigneur*, de ne parler que de Vous ; mais j'ay trop de reſpect pour une matiere ſi noble, qui demande les grandes expreſſions & les talens extraordinaires ; il faut que j'oublie un moment V. A. pour me ſouvenir de luy obeïr.

De Nieuſtat, où Elle me combla de ſes bontés, je me trouvai à Vienne. L'intervalle eſt grand, *Monſeigneur*, à m'entendre

tendre parler on croiroit que j'aurois fait le chemin par le ſecours de la magie, auſſi n'y a t'il que le Danube, qui faſſe quatre-vingt dix lieües d'Allemagne en cinq jours. Ce n'eſt pas véritablement faire le tour du Monde d'une haleine comme le Soleil, mais c'eſt en faire une partie à peu prés ſans la reprendre. Il y a plaiſir de s'embarquer ſur ce fleuve ; on court ſans ſe remuer, on change de Province & de pays ſans changer de places, & on y trouve moyen de faire en voyageant, tout ce qu'on fait ſans ſortir de chez ſoy.

VIENNE.

Eſt la capitale d'Allemagne, ou plûtôt d'Occident, on y voit aujourd'huy la Majeſté de l'Empire, comme autreſois à Rome, qui n'eſt pas la premiere ville du Monde, depuis que celle-là eſt le ſejour des Empereurs. Elle eſt forte non pas ſeulement parce qu'elle eſt défenduë de baſtions & de pieces de dehors qui la couvrent, mais parce que Solyman l'a aſſiegée, & ne l'a pas priſe. Ce grand Seigneur n'étoit pas accoûtumé a étre vaincu, auſſi ne l'avoit-t'il jamais

été : C'étoit luy qui prenoit dans ses titres celuy de faire ce qui luy plaisoit, & de ne rien faire qui luy deplût. V. A. a dans son Cabinet, des monumens de ce siege sur des pieces d'or & d'argent, avec ces mots TURK BLEGERT WIEN, 1529.

Cette ville est grande dans son petit circuit ; que V. A. ne soit pas surprise de mes termes, je veux dire que dans le peu d'espace où la necessité de sa fortification la renferme, elle est infiniment peuplee, infiniment riche, & infiniment pleine de toutes les commodités de la vie. Les plus grandes de l'Europe n'ont que du vuide ou de la confusion plus qu'elle.

Les deux Cabinets que j'y ay veus n'en sont pas les moindres ornements : L'un vient de Bruxelles, & de la main de l'Archiduc Leopold, qui l'avoit rempli avec des recherches & des dépenses incroyables. L'autre est un patrimoine de la Maison Imperiale, & l'ouvrage, *dit-on*, de quatre Empereurs : Il y a dans le premier quinze cent tableaux des meilleurs Maîtres du Monde : j'en ay remarqué de Raphaël, de Titien, de Carache, de Paul Veroneze, de Correge, de Palme,

me, d'Holbein, de Georgeon; de Schiavon, de Baſſan, d' Albert Durer, de Rubens, de Van Deick : on a gravé ce qu'il y a de plus fin dans cette abondance ineſtimable, le projet étoit bien pris, mais Tenieres qui en eſt l'auteur, auroit la gloire toute entiere, s'il avoit eu le ſoin de le faire mieux executer : Ce ſont des copies qui traveſtiſſent les Originaux, & qui defigurent ce qu'il y a de plus beau au Monde: on n'y voit que les defauts de l'ouvrier, & rien de l'excellence de ces grandes idées. Il y a dans ce même Cabinet prés de trois cent ſtatuës antiques de marbre & de bronze. Vne ſuitte de huit cent medailles d'or antiques, toutes differentes plus conſiderables par la rareté & le deſſein de l'hiſtoire, que par la valeur de la matiere. Ce grand amas de médailles Grecques, Conſulaires & Imperiales, & d'autres de grand & moyen bronze, ne ſe pouvoit gueres rencontrer que ſous la main d'vn Prince auſſi puiſſant & auſſi éclairé que celuy qui l'a laiſſé. I'en ay le catalogue exact, & V. A. ſera étonnée d'y voir tant de belles choſes. Ie ne dois pas oublier un article dont V. A. curieuſe, comme Elle eſt,

doit être informée. C'eſt une des plus belles découvertes qu'on ait encor fait pour donner du jour à ces premieres obſcurités de l'hiſtoire de France, & pour établir puiſſamment l'antiquité de cette Monarchie, dont V. A. peut-être n'eſt pas ſi bien perſuadée que de ſa force & de ſes richeſſes. On trouva il y a environ quinze ans en creuſant la terre prés de Tournay, un tombeau, ou plûtôt le depôt de tout un monument: C'étoit celuy de Childeric Roi de France & pere du grand Clovis. Il avoit auprès de ſoy les os d'un cheval avec des pieces d'harnachement ; on ſçait qu'en ce temps-là ils donnoient place dans leur ſepulture à celuy de leurs chevaux, qu'ils montoient dans les grandes occaſions. Il n'y manquoit rien de tout ce que la religion des Payens conſacroit à l'honneur & à la memoire des morts; l'épée, le poignard, la maſſe d'armes, un petit inſtrument pour écrire à l'uſage du ſiecle, un grand nombre de Médailles d'or des Empereurs Leon & Zenon; mais ce qu'il y avoit de plus rare à mon ſens, c'étoit une quantité d'abeilles d'or plus longues que le pouce, & l'anneau

qui

qui ſervoit de cachet à ce Prince. C'eſt trouver la vérité dans ſon azile, c'eſt là qu'elle eſt inviolable, & que les morts par eux mêmes informent bien mieux les vivans de leur hiſtoire : mais il falloit que ce threſor parût ſous le plus curieux Prince qui ait peut-être jamais été; c'étoit ce même Archiduc Leopold qui gouvernoit alors les Pays bas pour le Roy d'Eſpagne. Sa Majeſté tres-Chrêtienne qui en connoiſſoit l'importance, témoigna quelque paſſion pour l'avoir: On m'a dit dans Vienne que Mr. l'Electeur de Mayence, s'empreſſa fort de l'obtenir pour le Roy, & que l'Empereur aima mieux faire le preſent luy-même, avant que cét Electeur eut pris ſes meſures pour le demander. C'eſt bien augmenter la valeur d'un preſent, que de le faire de ſi bonne grace. L'Intendant du Cabinet me le fit voir, & m'en demanda ma penſée : Je n'eus pas de peine à reconnoître la verité, auſſi luy dis-je que ce qu'il me montroit n'étoit que la copie de l'original qui étoit en France dans le Cabinet du Roy, dont j'avois autrefois examiné toutes les pieces. L'inſcription m'en parut bien faite,

elle finit à peu prés par ces mots: *Diſcas lector, vel ſepultam Majeſtatem nuſquam interire* : quelque tems apres, S. M. I. me fit l'honneur de m'en demander mon ſentiment.

L'autre Cabinet eſt ſi plein & ſi riche, qu'il ſeroit difficile d'y rien ajoûter de nouveau, ni du côté de l'abondance, ni du côté de la rareté : on s'apperçoit bien d'abord que c'eſt le Cabinet de pluſieurs Empereurs. Il n'y avoit que ces Maîtres du Monde, qui peuvent humainement toutes choſes, à qui il étoit poſſible de mettre enſemble ce que l'Vnivers a de plus precieux : On en peut bien dire ce que Ioſephe écrit dans ſes Antiquités Judaïques du triomphe de Titus àprés la conquête de la Iudée; que les yeux même accoûtumés aux miracles en ſont ébloüis. Ce ſeroit ennuyer V. A. par un diſcours qui ne finiroit point, d'en remarquer le détail ; Elle aura la bonté de ſe ſouvenir que je ne fournis qu'à une ſimple converſation, où ie ne veux pas la fatiguer de la lecture d'un volume, ie toucheray ſeulement ce qui m'a frappé davantage l'imagination.

Deux mille deux cent Medailles de l'Imperatrice Sabine en argent avec le même revers VENERI GENETRICI, toutes antiques, de bons Maîtres & tres conſervées, ſont en ce genre des preuves magnifiques de ſon opulence. Il y a une portion de la Croix, vne Epine de la couronne, & un des quatre cloux qui attacherent le Sauveur du monde à la Croix, qui méritent à mon avis la véneration de tous les Chrêtiens. On y voit un grand nombre de reliques ſuperbement enchaſſées. L'or, l'yvoire & & les pierreries y ébloüiſſent ceux mémes qui ſont accoûtumés de les voir. Il y a une taſſe d'Emeraude de la grandeur d'une taſſe ordinaire; des morceaux qu'on a menagé en la creuſant; on en a faite une garniture complete pour l'Imperatrice. D'où pourroit venir cette pierre precieuſe, *Monſeigneur*, celles de ce Monde ne ſont pas de cette groſſeur: il y a dans ſa maſſe ineſtimable quelque choſe de plus que l'effort de la nature. A la couleur & à la qualité c'eſt une Emeraude, mais en verité à l'étenduë & à l'épaiſſeur, c'eſt un miracle. Vn grand plat d'Agathe orientale, de deux pieds

environ de diametre, où l'on voit le mot de XPICTOC, né dans la ſubſtance de la pierre, avec un B qui le précede, qu'on peut interpreter ΒΑΣΙ-ΛΕΥΣ, ſuivant la maniere d'écrire qu'on voit ſur les Médailles des anciens Empereurs de Conſtantinople. On ne ſçait icy ce qu'on doit admirer davantage de la matiere, ou de la forme, de la prodigalité ou du deſſein de la nature. Il y a de ſi grands vaiſſeaux de criſtal de roche qu'on n'en trouvera pas ailleurs de ſi amples de criſtal commun : Il y a une armoire toute pleine de pieces d'ambre travaillées. Du nombre infiny d'Agathes qui y ſont, je ne vous parleray que de la grande antique. C'eſt une piece preſque carrée, plus large que haute, où ſont ſculpées douze ou quinze figures, qui repreſentent le triomphe des Empereurs Romains ſur les Allemans, un peu aprés Jesus-Christ. Elle a été tres-ſavamment expliquée par le Bibliothecaire de l'Empereur, j'aurois voulu qu'elle eût été gravée de même : On ne voit en l'Original que des viſages de Princes, la graveure n'en fait que des eſclaves. Peut-être que quelqu'autre

tre la gravera mieux, mais c'est en effet une des meilleures pieces qui nous restent de l'antiquité.

On voit dans une autre chambre la répresentation de Philippe second, avec ses armes d'or massif chargé de diamans. Cette effigie superbe répond bien à la memoire d'un si grand Prince, qui a épandu ses richesses parmi le monde, & transporté le Perou dans l'Europe. On y garde le juste-au-corps de bufle que Gustave Adolphe portoit à la bataille de Lutzen, où il perit avec la fortune de son parti. Je ne finirois jamais, toutes les pieces s'en representant encore à mes yeux, j'en conserveray l'idée toute ma vie : mais je l'auray tres presente jusques à ce que je l'aye communiquée a V. A. Mr. Vander Barren me fit voir le premier de ces Cabinets, dont il a l'intendance ; quand je diray qu'il ne manque rien à son mérite, que c'est un bon Ecclesiastique, un véritable Savant, & un tres-honnête homme, qu'il a toutes ces qualités avec la faveur de son Maître, qui sont choses assez discordantes, ce ne sera pas par reconnoissance, tout le monde en parle de même. Sa

Majeſté Imperiale commanda qu'on me fit voir l'autre : je ne pouvois recevoir plus d'honneur , ni aporter une plus agreable diſpoſition à la vuë de tant de belles choſes. On peut compter pour troiſiéme threſor , la Bibliothéque Imperiale : Elle eſt remplie de tout ce qu'il y a de beaux livres au monde. On y voit entre-autres, dix ou douze mille manuſcripts de toutes ſortes de matieres & en toutes les langues. Les fameuſes Bibliotheques de Buſbeck & de Cuſpinien, & ce que les Foulcres d'Augſbourg ont eu de plus beau ; j'y vis des miniatures admirables qui venoient des Ducs de Bourgogne. I'en vis auſſi d'Octavius Strada en matiere de Médailles, avec une infinité de deſſeins de Raphaël, de Rubens, d'Albert, Durer & d'autres excellens Maîtres. Ce détail paroîtra bien-tôt au jour, on en attend une hiſtoire dans toute ſon étenduë : M. Lambecius qui en a la conduite y travaille inceſſamment , c'eſt peut-être l'homme du monde le plus capable de donner de juſtes copies à ces incomparables Originaux ; ce ſera là que V. A. trouvera dans ſa perfection, ces premiers

miers traits que ie luy donne.

„ Ne feroit ce point trop, *Monſeigneur*, de vous parler de S. M. I. des penſées mediocres comme les miennes, , en pourroient-elles fournir un charactere un peu reſſemblant? j'ay eu l'honneur d'être aupres d'Elle dans ſa Gallerie des Peintures, lors qu'Elle viſitoit ſon threſor de Médailles antiques. I'y vis pendant trois heures & demie, la converſation d'vn Empereur Romain avec ſes Predéceſſeurs: c'eſt ce qu'on ne pouvoit voir ailleurs. C'eſt là qu'un diſcernement plus ſublime & plus vaſte que le mien en auroit fait la comparaiſon à la vuë: Il ne me ſembla point que les morts effaçaſſent le Vivant, en qui je voyois tout ce que ſavois, & tout ce que j'avois leu des autres: Son intelligence, ſa pieté, ſa juſtice & ſa clémence ſont dans ce degré de perfection, qu'on ne voit gueres qu'en idée dans le monde. V. A. ſait que les Vertus extraordinaires ſont ſouvent incompatibles, & que l'ame qui les pourroit toutes produire ne trouve pas toûjours un ſecours égal pour toutes, dans la correſpondance du corps dont elle ne ſe peut paſſer. On

voir rarement la magnanimité & la force, avec cette douceur & cette tendresse qui acheve la pieté & la clemence dans le cœur d'un Prince ; Mais dans S. M. I. toutes ces parties heroïques qu'on admire, viennent d'un principe plus élevé, qui force la nature & releve les foiblesses du corps. C'est ce divin charactere que le ciel imprime à tous ceux de cette Auguste Maison; c'est cette seconde ame que les Philosophes ont donné aux Heros, qui fait que celuy qui tient aujourd'huy le premier rang sur la terre, est tout ensemble un grand Empereur & un bon Prince, un Politique achevé, & un véritable Chrêtien ; & qu'on voit en luy les vertus les moins sociables, dans un accord qui sera le bon-heur de l'Empire, aussi-tôt qu'il se sera mis en état d'y répondre, & qu'il aura merité du ciel autant de biens, qu'il en peut recevoir par les mains & sous la conduite d'un si bon Maître & d'un Empereur si sage.

Il est vray, *Monseigneur*, que ses Sujets particuliers l'adorent ; car enfin le respect & l'amour qu'ils ont pour sa personne est infiny. Je crois que cette passion

passion extraordinaire des Sujets envers leurs Princes ne se rencontre dans les Pays polis, que là & en France. Peut-être que le genie de ces peuples inspire ces mouvemens qui leur sont naturels; mais il y a plus d'apparence de croire que les bontés personnelles de ces deux Monarques se sont attirez ce culte, & que leurs Sujets s'efforcent de reconnoître le bien qu'il en reçoivent, par cette extréme vénération. La Cour de Vienne est tres-magnifique, & tres-pompeuse, mais ce qui luy donne plus d'éclat à mon sens, c'est qu'on y trouve le Prince par tout imité, ce n'est que générosité, que religion, que bonté & que franchise; je ne say par quel endroit S. M. I. est plus abondamment le bonheur de tant d'Illustres Seigneurs qui l'environnent, ou par la fortune qu'Elle leur distribuë, ou par les grands exemples qu'elle leur donne. Je feray passer icy devant V. A. ceux que je trouveray plus presens à ma memoire. Le Prince de *Lobkovitz* a le premier poste de la Cour, c'est le grand Maître d'Hôtel *der oberste Hoffmeister*. Son pere qui étoit grand Chancelier de Boheme fut fait Prince

par Ferdinand ſecond, l'an 1626. mais il ne pût joüir à la Diette de Ratiſbone des privileges de cette dignité, & celuy-cy y fut receu par le credit qu'il avoit auprés de l'Empereur, & par l'occurrence des affaires.

Le Comte *Iean Maximilien de Lamberg* eſt le grand Chambellan & le principal confident de S. M. I. il a part à toutes les affaires. La voix publique demeure d'accord qu'il répond dignement à ces grands avantages. Il a le genie, la vigueur, l'érudition & l'experience. Ses Ambaſſades en Eſpagne & à l'Aſſemblée de Munſter, l'ont fait connoître à toute l'Europe ; enfin il eſt aymé & conſideré de l'Empereur, au dernier point : Et on eſt ſi bien perſuadé de ſon mérite que perſonne n'envie ſa faveur.

Henry Guillaume Comte *de Starenberg*, eſt le grand Marêchal : V. A. ſait le pouvoir que donne cette Charge dans toutes les Cours d'Allemagne. C'eſt luy qui a l'authorité abſoluë ſur les Iuifs : & à propos des Iuifs en voicy des particularitez. Il y en a dans Vienne environ trois mille, logez aſſez commodément, dans un Bourg qui porte leur nom, detaché

taché de deux ou trois cent pas de la Ville. Il y viennent quand ils veulent hors le Dimanche & le Samedy : Leur ſuperſtition & nôtre Religion les en empêche ; s'ils en uſoient autrement, il courroient riſque d'y être aſſommez. Limnæus propoſe s'il eſt expedient qu'un Prince les ſouffre dans ſes Etats, & en donne les raiſons affirmatives & negatives, n'en attendez rien de moy. Ils ont à Vienne trois Synagogues, quoy qu'à Francfort ils n'y en ayent qu'une, & qu'ils y ſoient en plus grand nombre : j'y entendis un jour un mot aſſez plaiſant ce me ſemble. Un Allemand cauſoit en Latin avec un Medecin Juif, & le preſſoit de reconnoître la venue du Meſſie par des paſſages qu'il montroit en Hebreu dans les Propheties, & dans d'autres endroits du Vieux Teſtament: le Docteur qui n'y trouvoit pas de preuve ſuffiſante à ſon ſens, luy dit enfin, ne m'accordez vous pas que nôtre Religion nous a été donnée par le ſeul Dieu Createur du Ciel & de la Terre ; & qu'il a fait alliance avec nous ¿ L'Allemand l'avoüa ; lors dit le Iuif, quand vous me montrerez que la vôtre vient de Dieu

par

par d'auſſi bons titres que nous prouvons la nôtre, tout ira biẽ; ainſi finit leur converſation. L'Allemand eut en cette occaſion plus de zele, que de lumiére: car, *Monſeigneur*, qu'auroit répondu le Iuif, ſi on luy avoit repliqué, cette Religion vous a êté donnée de Dieu comme une diſpoſition à l'accompliſſement des promeſſes, & cette alliance comme une figure de la veritable alliance qui ſe devoit faire par le Meſſie; ſi les promeſſes ſont accomplies, ſi le Meſſie eſt venu, vôtre Religion & vôtre alliance ſont finies, ainſi dans les meſures d'un raiſonnement juſte, il ne vous ſuffit pas de prouver la continuation de vôtre Religion & de vôtre alliance, par l'établiſſement que Dieu en a fait en la perſonne de vos Peres: mais il faut que vous le prouviez par vne negative: c'eſt à dire, en faiſant voir dans les Ecritures qui nous ſont communes, que le Meſſie qui doit tout conſommer n'eſt point venu. Leur mauvaiſe fortune eſt bien grande, puiſqu'elle eſt appuyée ſur la parole de Dieu. Les Iuifs ſont fort obſtinez dans leur croïance, & fort ſuperſtitieux, cependant ils ſont miſerables,

bles & chargés par tout d'une haine publique. J'ay eu quelques affaires avec eux, mais qui ne concernent ny la Religion, ny la Politique : I'en ay tiré des Médailles antiques extraordinaires, ils ſont faciles parce qu'ils ſont ignorans, d'ailleurs ils ſavent bien l' Atithmetique.

Les Comtes *de Dietrichſtein* & *de Zinſendorf*, ſont auſſi des premiers Officiers : celuy-là eſt le grand Ecuyer, & celuy-cy le grand Veneur, tous deux tres-dignes des bonnes graces de leur Maître.

Mr. le Comte *de Trauthſon* eſt un des plus conſiderables Seigneurs de cete Cour ; il eſt curieux, & a dans ſon Cabinet de toutes les belles choſes, des livres, des Médailles antiques & modernes, des peintures, de agathes, des marcaſſites, des curioſitez des Indes, enfin tout ce que vous pouvez vous imaginer. Pour peu que je m'arrêtaſſe à toutes les particularitez qui y ſont, je donnerois trop de matiére à cette lettre. On y voit ce fameux Tableau du Correge, qui fut la plus precieuſe dépoüille du ſac de Mantoüe. Sa Majeſté tres-Chrêtienne

Chrêtienne qui en connoissoit la beauté, luy vouloit donner place dans le Louvre, je voudrois déja l'y avoir vû. Vn noyau de cerise où l'on a sculpé plus de cent portraits, avec des ornemens de tête différens, des Mitres, des Couronnes, des Capuchons, des Diadémes, des Chapeaux, des Chaperons & des Coëffures de femmes fort diverses. C'est bien quintessensier l'Art, que de luy faire déployer tant d'ouvrages en si peu d'espace, & aller en quelque façon aussi loin que la nature qui anime des atomes & leur baille des parties organiques. Je parleray encore à V. A. d'une tasse d'Ametiste que j'y ay vüe, elle est aussi belle que ces coupes fabuleuses où les Dieux s'enyvroient : si la fable en imposoit aux yeux comme à l'esprit, je ne saurois qu'en croire. Ce Seigneur a le plus beau Palais & le plus beau jardin qui soit en Autriche : il s'étend ou peu s'en faut, des portes de Vienne au Danube. Son ayeul étoit le fauory de Rodolphe second, & je crois que la curiosité de ce grand Empereur, fit naître alors celle de son confident.

Si V. A. vouloit savoir les autres Illu-

ſtres ou Curieux de Vienne, Elle m'engageroit à luy parler de trop de monde, & même je ne les connois pas tous : mais je ne puis oublier Monſieur *Schrimpf*: c'eſt le Reſident de l'Electeur de Saxe, du Duc de Wirtemberg, & de beaucoup d'autres Princes & Etats de l'Empire. Caton & Brutus pouvoient avoir autant de vertu & de bonté naturelle que luy, mais je ne crois pas qu'ils en euſſent d'avantage. Sa liberalité s'étendoit a m'offrir tout ce que je trouvois de beau chez luy, ce qui me fit reſoudre à ne luy plus rien loüer du tout. Ie n'ay pourtant pas refusé tous les preſens qu'il m'a voulu faire, & j'en feray bien-tôt voir quelques-uns à V. A.

Il faut que je l'entretienne de deux ou trois divertiſſemens que j'ay vû prendre à S. M. I. Elle ayme fort la chaſſe, & s'y vient relâcher des fatigues qui ſont inſéparables de la conduite de l'Empire. Ie l'ay vû à trois lieües de Vienne du côté du Nord, dans un bois où ſon grand Veneur luy avoit fait preparer une tente, ſous laquelle il étoit avec l'Imperatrice, & ceux de ſa Cour qu'il y avoit mandez : j'y fus à la ſuitte du

du Marquis de Bade-Durlach; c'eſt un Prince que vous connoiſſez, *Monſeigneur*, Savant, Curieux, & autant excellent au Cabinet, qu'à la guerre. Les Chaſſeurs pouſſerent quantité de cerfs & de biches, qui étoient contraints de faire le tour de la tente, à cauſe des toiles qu'on y avoit tenduës de tous côtez. L'Imperatrice en tira le premier coup avec une arquebuze, & l'Empereur neuf ou dix, en une heure de tems. Cinq ou ſix jours auparavant, leurs Majeſtez Impériales en avoient tiré vingt trois au Prater: c'eſt la promenade ordinaire de l'Empereur, & du beau monde de Vienne; C'eſt un bois de haute fûtaye, ſitué le long du Danube qui laiſſe des eſpaces pour toute ſorte de promenade, ce lieu au reſte eſt fort joli, où

Ogni di, in fonti o in boſchi
Scherzar ſi vedon' colle belle i vaghi.

J'y vis un jour trois tentes que l'Empereur y avoit fait dreſſer pour la chaſſe, dont je viens de parler, c'étoient celles dont le Grand Seigneur luy avoit fait préſent, par ſes derniers Ambaſſadeurs, & qu'on eſtime ſoixante mille écus. S. M. I. aime fort auſſi *Laxembourg*, c'eſt un

un petit palais de plaiſance dans un pays de chaſſe à trois heures de Vienne, où Elle va paſſer tous les ans quatre ou cinq ſemaines, dans le temps qu'on vole le heron.

Elle ſe divertit fort à la Muſique & s'y connoit parfaitement, à ce qu'on m'a dit. Elle entretient en ſa Cour un grand nombre de Muſiciens, la plûpart ſont Italiens, les autres ſont ou Allemans ou Eſpagnols. Ceux-là ont la voix beaucoup plus claire, mais ceux-cy n'en voudroient pas avoir l'avantage à ce prix, & je ne vois que les ſucceſſeurs des anciens Grecs & des anciens Romains qui ſoient d'avis contraire, & qui veulent bien ſe deshumaniſer pour devenir Muſiciens, & donner une partie d'eux-même pour divertir les autres. Nous n'entendons pas dire que dans le reſte de l'Europe on y châtre le monde exprez, comme en Turquie & en Italie. Je vis la Comedie à machine d'Andromede que S. M. I. faiſoit repreſenter en Italien, pour celebrer le jour de la naiſſance de l'Imperatrice. Quelques jours apres Elle fit danſer un ballet fort magnifique à l'entrée de ſon Palais : il y avoit cent cin-

cinquante Violons, vêtus à la Comedienne qui en donnoient le divertiſſement.

L'Imperatrice ayme fort ces ſortes de paſſe-temps, peut-être parce qu'ils réſſemblent à ceux d'Eſpagne. Elle eſt honorée dans tous ces pays-là autant que l'Empereur même, ce qui ſe fait & par reflexion, & par la conſidération de ſes qualitez particulieres. L'Imperatrice Doüairiere y eſt auſſi dans la derniere vénération. Elle demeure d'ordinaire aux Favorites : C'eſt une Maiſon de plaiſance à un quart d'heure de Vienne, qui n'a rien d'extraordinaire pour la régularité de l'Architecture, mais elle eſt cômode & ſpacieuſe : ſes jardins ſont embellis par tout de fontaines & de ſtatuës. Cette Princeſſe ne vient pas ſouvent à la Cour, quoy qu'elle y ſoit parfaitement bien. Elle ne ſe mêle preſque point d'affaire ; Elle ayme la peinture ; & ſe divertit même à peindre. I'ay vû un tableau d'une Vierge de ſa main qu'on conſerve dans un des Threſors de l'Empereur. Sa principale occupation eſt l'éducation des ſes deux Princeſſes : toutes deux ſont tres-belles & tres-bien faites, *Facies habent dignas imperio.*

A deux

A deux heures de Vienne on voit un jardin qui a été autrefois un grand Theatre de guerre. Soliman y avoit ſon camp lors qu'il aſſiegea Vienne. Dieu veüille preſerver la Chrétienté & ce pays-là principalement, de ſi rudes attaques. Le ſeul ſouvenir des hiſtoires paſſées fait trembler ceux qui ont le moindre intérêt dans les préſentes. Le clocher de la grande Egliſe eſt chargé d'une étoile au milieu d'un croiſſant, qui ſont les armes de l'ancienne Conſtantinople, comme V. A. peut voir dans ſes médailles antiques du temps d'Auguſte. On l'y a mis pour mémoire de ce fameux ſiege, & pour exciter les peuples à prier continuellement Dieu de détourner ce fleau qui les menace. Car enfin, *Monſeigneur*, le Turc eſt un méchant voiſin, ſa puiſſance & ſon impieté le rendent également redoutable aux Chrétiens. Ce jardin à changé de forme, & n'eſt plus qu'un ſéjour de plaiſirs : S. M. I. y fait nourrir des Bêtes farouches & des animaux extraordinaires : on y voit des Lions, des Lionnes & des petits Lionceaux, qui y ont été engendrés : ce qui prouve aſſez la chaleur & la fécondité du climat. Je

3

pensay achéter deux Aiglons sur le *Graben* ; c'est la plus belle pace de la Ville, qui en étoit autrefois le fossé. Ie les avois destinez pour V. A. mais le peu de commodité de les envoyer, me priva de cét honneur : ils avoient été denichez des rochers du Danube, où on en trouve assez-souvent. Ils sont assez ordinaires en Allemagne : Les Aigles ont toûjours eté les armes de l'Empire, comme le symbole le plus illustre de la force ; Celuy que Constantin y ajoûta de nouveau, n'étoit que pour montrer la puissance qu'il avoit établie en Orient & qu'il avoit unie à celle d'Occident.

V.A. veut-Elle bien que je fasse une diversion au sujet de Constantin, ou plûtôt veut-Elle que je les continuë, car il me semble que cette lettre n'a point de sujet particulier, ni de matiere qui luy soit propre. On m'a souvent dit que le *Labarum* étoit de l'invention des Chrêtiens qui s'en servoient dans leurs armées, comme les Payens des augures & des divinations, pour redonner du courage aux soldats & relever leurs esperances ; & que les Moynes augmentérent la reputation de cette fable : N'en croyez rien,

rien, *Monseigneur*, la Religion Chrêtiẽne qui est la verité méme ne met point le mensonge en usage. I'ay la médaille antique de Constantius, fils du grand Constantin, au revers de laquelle une Victoire couronne l'Empereur qui tient une enseigne militaire, où le mot de Christ y est abregé, a l'entour on lit ces mot, IN HOC SIGNO VICTOR ERIS.

L'AUTRICHE

Est au reste, si fertile, qu'elle n'a pas lieu d'envier l'abondance, des provinces voisines. Les fruits & les melons y sont presque aussi bons qu'en Italie, & les vins aussi agréables, mais infiniment plus forts. La chaleur du climat & la bonté du pays en sont les causes sensibles: Quoy que le Soleil n'y soit plus chaud que dans les régions paralleles, l'air pourtant y est tout autrement échauffé. Le souffre qui domine dans tout ces pays-là, augmente sa chaleur & sa fertilité. I'apprehenderois même l'excéz de cette chaleur sulphurée, qui apparemment est accompagnée de nitre & de quelqu'autre mineral qui causeroit à leurs vins une qualité corrosive

pour petite qu'elle fût. Leurs beſtiaux ſont gros & gras, on parle par toute la terre des bœufs d'Autriche & de Hongrie. Et à propos de la *Hongrie*, trouvez bon que j'en entretienne un peu V. A.

LA HONGRIE

Eſt un païs admirable : les grains & les fruits y ſont peut-être plus abondans qu'en pas un endroit de la terre : il y a des vins qui ont la force & cette pointe delicieuſe du vin d'Eſpagne, & même qui le ſurpaſſent en l'une & en l'autre, comme celuy de Tokai : il y en a d'autres auſſi violens que de l'eau de vie. J'ay oüy dire il y a long-tems, *mirabilis Deus in aquis Hungariæ*, on y en trouve de toutes ſortes de ſaveurs & de toute ſorte de qualités : Un railleur diroit hormis de celles qui ſont bonnes à boire, car il eſt certain qu'elles y ſont toutes un peu minerales, auſſi n'y en boit-on guéres. On apporte à Vienne un nombre infini de volailles, d'écreviſſes & de tortuës de ce pays-là. V. A. ſait ce qu'on a écrit de la fertilité & de la richeſſe du Lac

Zirnixzée

Zirnixzée ou l'on peut châque année ſemer, faûcher, chaſſer & pêcher. Si la terre étoit par tout auſſi abondante elle ſeroit à mon avis des trois quarts plus grande qu'il ne faut. Elle fait auſſi ce qu'on dit de ſes miniéres, que l'on prétend être les plus riches du monde. J'ay vû dans le treſor de S. M. I. des morceaux de plus de cinquante livres, qui en avoient été tirez, & qui étoient preſque d'argent pur. On y trouve de tres-riches marcaſſites & quelque-fois même d'argent, aux pieds de leurs vignes, ce qui a fait dire à quelques-uns, qu'il y venoit des grapes de raiſin d'argent : c'eſt une fable auſſi bien que la dent d'or de l'enfant Sileſien. Toutes ces richeſſes me font regretter la perte que la Chrétienté a faite d'une partie de ce beau pays. Tout perit chez les Turcs, même ce qui concerne la guerre, quoy qu'ils y ſoient un peu plus vigilans qu'au reſte. On ſait qu'ils n'ayment ny l'Architecture ny l'Agriculture que pour le neceſſaire & qu'ils en commettent le ſoin à des Eſclaves : De ſorte que par pareſſe ou par ignorance, ils laiſſent inutiles beaucoup de miniéres qui avoient

déja été ouvertes vers Bude & Belgrade. J'aprehende qu'il ne leur prenne quelque jour fantaisie d'assurer leurs conquêtes passées par celles des Provinces voisines. Dieu ne le permettra peut-être jamais, la pieté & la puissance des Princes d'Autriche, & le zéle de leurs peuples me le fait croire : & de plus il semble que la nature ait mis de ce côté-là des bornes à l'ambition de ces ennemis du nom Chrêtien. Le Danube ne leur apporte que la centiéme partie des commodités qu'il donne à l'Allemagne, les eaux y sont trop rapides en beaucoup d'endroits, en d'autres elles sont trop basses : les rochers y sont fort frequens & y causent souvent des naufrages. Enfin, *Monseigneur*, ils n'y peuvent faire monter leur canon, & c'est sans doute une des plus considérables incommoditez qui les empêche de porter leurs armes, du côté d'Occident. S. M. I. est tres-puissante d'Elle-même, mais si les forces du reste de l'Empire viennent joindre les siennes, elle n'aura plus rien à craindre. Que ne peut-on pas espérer des autres Princes Chrêtiens, quand ils voudront s'unir contre cét

nnemi commun. Que n'a t'on pas vû d'une poignée de François au passage du Rab ; six mille, hommes en arrêtent cinquante mille, les combattent, les mettent en fuite & prennent leur artillerie. Les armes sont neantmoins journaliéres, & la vertu des combatans est quelquefois opprimée par la multitude des ennemis : si pourtant le même bon-heur accompagnoit les armes que la France employe au secours de Candie, où trouveroit-t'on un Monarque si heureux & si glorieux que le nôtre, soit dans la paix soit dans la guerre. Ses armes ont toûjours été victorieuses, il a cela de commun avec ses Prédecesseurs ; que le nom seul imprime tant de terreur aux nations les plus éloignées : Suetone dit bien quelque chose d'approchant, en parlant du grand Drusus, mais enfin la gloire du Roy est toute autre. On dit icy par tout que dés qu'on a sceû à Constantinople que les François étoient arrivez à Candie, tout y étoit dans une effroyable consternation, & que le grand Seigneur avoit incontinent depêché un Cherif pour faire office auprés de S. M. & l'engager à retirer ses troupes. Dieu

confonde à iamais ses ennemis pour le salut de l'Empire & le bien de toute la Chrétienté. A propos de Candie, V. A. veut-elle bien que je luy en porte une médaille antique d'argent, que j'ay rencontré en ces quartiers, aussi bien que d'autres encore plus curieuses.

Pour revenir à la Hongrie, c'est un Royaume tres-riche : V. A. sait la puissance de ses anciens Rois, & quoy qu'aujourd d'huy elle soit divisée entre l'Empereur & le Turc, la partie Chrêtienne ne laisse pas d'être tres-opulente & tres-considerable. Les Etats y conservent leur liberté autant qu'ils peuvent, & pretendent avoir le pouvoir d'élire leurs Rois ; mais comme ils ne sont pas assez forts pour resister seuls au Turc, il faut de necessité que pour se conserver ils pennent un Roy puissant, d'ailleurs & qui soit leur voisin, c' est ce qui les a toûjours obligé à faire choix d'un Prince de l'Auguste Maison d'Autriche.

LA BOHEME

Est beaucoup plus foible : quoy qu'elle soit de grande étenduë, il y a bien à dire

 qu'elle

qu'elle ſoit ſi riche & ſi puiſſante. Les guerres l'ont horriblement minée depuis 1618. & quelque indulgence qu'elle reçoive de S. M. I. elle a bien de la peine à ſe rétablir : elle eſt riche en mines, on y trouve des Agathes & des Topaſes, plus qu'en lieu du monde, des Emeraudes même, contre l'opinion commune. Il eſt vray que toutes ces pierres ne ſont pas ſi dures ni ſi éclatantes que celle d'Orient ; Ce qu'elle a de plus remarquable, ſont ſes mines de cuivre, de fer, d'argent & d'or, mais où n'en trouve-t'on pas. Je ne ſay pas une Province en Allemagne où l'on ne face ces découvertes, quoy que Tacite ne le ſçeut pas quand il a écrit, *Argentum & aurum propitii an irati dii negaverint dubito, nec tamen affirmaverim nullam Germaniæ venam aurum argentúmve gignere, quis enim ſcrutatus eſt ?* Tout le monde connoit les mines d'argent qui ſont en Saxe & au Duché de Lunebourg, je ſay où il y en a d'Amethiſte preſque auſſi belle que celle d'Orient : Combien en a t'on trouvé de differentes vers les bords du Rhin : Il y a des endroits où les payſans recüeillent de l'or dans des petits paniers

qu'ils laiſſent exprez dans l'eau. Henry le grand fit faire des Médailles avec ces mots, EX AVRO FRANCIGENA AD RHENVM EFFOSSO. Ie n'aurois jamais fait ſur cette matiére, & de plus j'ay déja trop cauſé, & je ſens bien que tout cela vous ennuye.

APASSAU,

J'appris une choſe aſſés curieuſe: V. A. ſçait que cette ville étoit autrefois des plus conſiderables d'Allemagne ; qu'elle eſt en Baviére, mais qu'elle a ſon Seigneur particulier, qui en eſt toûjours l'Evêque. Elle fut brûlée il y a cinq ans par hazard, ou plûtot par malheur : Il n'en reſta que la quatriéme partie, aujourd'huy elle commence à ſe rétablir. Deux riviéres s'y déchargent dans le Danube qui en arroſe le pied : l'une vient d'Inſpruk, & eſt auſſi groſſe que le Danube même, l'autre du Septentrion, qui eſt beaucoup plus petite, & c'eſt de cette derniere dont je luy veux dire quelque choſe. Je fus fort étonné de voir ſa couleur, elle eſt preſque auſſi noire que de l'ancre, & ſe mêle avec d'autres eaux ſans en perdre la qualité.
On

On m'a dit qu'on y pêchoit des perles & de fort grosses & de fort rondes, mais non pas de l'œil de l'eau ou si vous voulez de l'éclat de celles d'Orient : on en a pourtant vendu iusques à deux cent francs. S. A. E. de Baviére à qui appartient cette pêche, en a grand soin, à ce qu'on m'a dit. Pour ces sortes d'eaux noires elle sont assez communes en Allemagne : J'y en ay même goûté qui avoient une odeur & une saveur insupportable, causée par le soufre & les autres mineraux qui y avoient imprimé leur qualité.

Il faut encor vous dire quelque chose, dans ce que j'ay observé *de la morale des Allemans.* Ie les estime autant Religieux qu'aucun autre peuple ; & quoy que la Religion y soit divisée, le dessein de bien faire & l'espérance de la vie éternelle y est égale dans châque party. V. A. s'étonneroit de voir l'ardeur des Autrichiens pour tout ce qui concerne le service de Dieu ; les Eglises y sont toûjours remplies, on y fait presque tous les iours des processions solennelles, les Sermons y sont fort frequens. Ils élévent leurs enfans dans cette ten-

dresse de Religion, aussi peut-on dire qu'ils son devots par habitude, & par inclination. C'est l'obligation la plus forte qu'ils ayent à leur Prince. Leur pieté a été connuë de toute la terre aussi bien que chez eux: les pierres même en portent des témoignages parlans dans les ruës de Vienne, les Eglises, les Monasteres, & les Hôpitaux qu'ils ont fondez. Les Luthériens n'y ont pas d'exercice public, mais dans Strasbourg, Francfort, Ratisbonne, Ausbourg, Ulme, Stougard, & les autres lieux où ils sont les Maîtres, ils paroissent fort attachez & fort exacts dans le culte de leur Religion. Ils observent la sainteté & le repos du Dimanche avec beaucoup de circonspection, & se trouvent religieusement dans leurs temples aux heures destinées à la priere & à l'exposition de la parole de Dieu. Ceux qui suivent la reformation de Calvin sont plus détachez des ceremonies, ils en retranchent autant qu'ils peuvent. J'en ay connu parmi eux qui ont le cœur net & les sentimens les plus honnêtes du monde; mais c'est trop debiter de Theologie pour un Medecin.

Au reſte, la diſtinction des Religions n'embaraſſe point le commerce : elle ne produit point d'alteration parmi le peuple, qui ne mêle rien de ce different dans les autres affaires. Cela me fait ſouvenir de ces contrées de Barbarie où les Noirs vivent avec les Blancs : ils ſont ſi accoûtumés à cette diverſité de couleur, qu'ils ne s'aviſent pas ſeulement d'y prendre garde. Ils ſont plus circonſpects ſur l'interêt public ; pour lors chacun ſe ſouvient de ſon parti, s'y range & s'y abandonne ſans reſerve : Il faut pourtant avoüer, *Monſeigneur*, que les differentes ſectes ont pouſſé l'Allemagne bien prés de ſa perte, que ſa vigueur & ſa forte conſtitution ont ſoûtenu & ſoûtiennent encore, mais le mal n'eſt pas guery ; il paroît moins grand parce qu'elle s'y accoutume, & que le repos dont elle joüit la met hors d'état de s'éprouver elle même. Le Ciel la preſerve pour ſon ſalut & pour le bien du reſte de l'Europe de ſe voir dans d'autres conjonctures.

De tous les pays où j'ay été, je n'en ay point vû où l'on parle moins de ces diviſions qu'à Vienne ; on y eſt auſſi

tranquille de ce côté-là, que ſi tout le monde croyoit au ſept Sacremens & à la Meſſe. Ce n'eſt pas qu'il y ayt aucune défence de parler de la Religion comme en Turquie, c'eſt qu'on y ayme le re repos, c'eſt que tous trouvent leur compte à s'en taire, & que peut-être l'Empereur augmente ſon autorité en conſervant les privileges de chaque parti, & en écártant les partialitez ; le trouble des familles pourroit troubler l'Etat, au lieu que le ſilence ſur cette matiere entretient l'union & fait durer le repos.

Les Allemans aiment la bonne chére, c'eſt ce qu'on dit & ce qu'on croit par tout : leur volupté en ce genre va plûtot au divertiſſement de la fête, qu'à la delicateſſe & à la magnificence des viandes : ils y cherchent particulierement la joye & ces tranſports charmans où le vin les pouſſe ; c'eſt là qu'ils perdent pour un peu de tems cette peſanteur qui leur eſt comme naturelle, & que leur idées affinées par les vapeurs ſubtiles & chaudes, fourniſſent à cent ſortes de paſſions qui font de toutes les heures de leur débauche, autant de paſſetems qui ſe terminent ordinairement

par

par des vœux, des abandonnemens d'ame & des expreſſions violentes d'amitié. Quelques-uns s'emportent lors que l'inflammation ſuccede à la chaleur, & c'eſt là auſſi qu'on fait les querelles d'Alleman. Je ne parle que des perſonnes médiocres, qui naiſſent & qui vivent avec l'eſprit du païs, & non pas de ces ames choiſies qui ſont le pur ouvrage du Ciel, qui eſt bien plûtôt le lieu de leur origine que la terre. Oſerois-je citer V. A. peut-on dire de quelle nation Elle eſt, Elle n'a les defauts de pas une, ou plutot de quelle nation ne peut-on pas dire qu Elle eſt, puiſqu'Elle a toutes les qualitez & tous les avantages qui ſont naturels à chacune. Enfin la table chez les Allemans n'eſt pas comme par tout ailleurs d'un certain endroit & à certaines rencontres, elle eſt de toutes les occaſions, on commence & on finit toûjours par là, & dans la conduite de leur vie on pourroit dire que c'eſt la matiére prémiere dont le reſte des actions & des affaires, eſt la forme. Je n'en fais point le fin, *Monſeigneur*, ce talent de bouche eſt la partie vitieuſe de leur génie. Mais quelle nation au monde n'a

pas ſon defaut. Un Ambaſſadeur Allemand rendit bien le change a un François qui pouſſoit un peu loin ſa raillerie, il eſt vray dit-il, les Allemans ne ſont fous que dans le vin, mais les François le ſont toûjours. Il faut auſſi demeurer d'accord que cette paſſion a de moindres ſuittes que toutes les autres; Elle abrege un peu la vie, elle charge le ventre & la taille, elle fait des geans en rondeur & en épaiſſeur, & enfin ce qu'elle a de plus facheux, c'eſt qu'on a peine à juger ſi c'eſt une folie qui a ſes intervalles dilucides, ou ſi c'eſt un bon ſens ſujet à des foibleſſes & à des tranſports periodiques: ou pour parler plus poliment à V. A. ſi c'eſt une folie ou une ſageſſe intermittente. D'ailleurs elle ne corrompt point leur morale. Ce ſont les meilleures gens du monde, pourvu qu'on en excepte ceux qui ne le ſont pas: ils ont de la probité, de l'honneur, de la franchiſe, & un eſprit d'équité tout entier. Ces qualitez leur ſont comme naturelles & ſe trouvent même parmy ceux qui n'ont aucune éducation : c'eſt peut-être la raiſon qui les fait aymer generallement de toutes les nations, bien qu'ils
ne

ne prennent pas de grandes mesures pour les ménager chez eux, & qu'ils ne les considerent qu'à proportion qu'elles s'accommodent à leur maniere de vivre. Ils ont plus d'esprit que d'imagination & plus de iugement que de delicatesse. Leur solidité quoy qu'un peu terrestre, est d'un usage merveilleux aussi bien dans les negotiations inportantes que dans le commerce ordinaire : Elle les dispose même à faire de grands progrez dans les lettres. Il y en a de tres-savans parmy eux, mais il n'y en a point qui ne le soit un peu. La langue de la vieille Rome leur est aussi commune que celle du pays : Il est vray que comme on reprochoit la Patavinité à Tite Live, on leur pourroit dire en passant que leur Latin a un peu de Germanie. Leur politique n'est pas la plus belle ny la plus fine, elle ne va pas à faire des Heros & des Conquerans, mais elle est solide & constante, & peut procurer le repos & la fecilité des peuples. La distribution de la justice n'y a point de circuit, ny toutes ces explications chimeriques qui éternisent la mauvaise fortune des miserables, les Iuges y sont des hommes & non

pas des demy-Dieux comme chez-nous

La médecine s'y fait tout autrement qu'à Paris, & si vous en exceptez un petit nombre, ceux-là sont les plus sçavans, & les autres ne parlent que de secrets & de miracles. Vn grain de leur poudre noire, jaune ou blanche suffit pour guerir toute sorte de maladies, mais l'expérience ne s'accorde gueres avec leur promesse. Ceux qui ont le plus étudié ne sont pas ceux qui y sont le plus employés, non plus qu'ailleurs; le bonheur d'un Médecin y dépend d'une certaine fortune aveugle que je ne vous saurois expliquer, mais qui depend d'ordinaire de la voix du peuple, j'entens de ceux qui n'y connoissent rien. Vn malade se laisse aisément emporter à celuy qui luy promet sa guérison en vingt-quatre heures, mais il ne s'y trouve pas souvent en état de remercier son Docteur; aussi fais je grande difference entre un Docteur en médecine & un véritable Médecin.

Les Allemans ne sont pas si magnifiques que quelques autres nations, mais je les trouve pour le moins aussi raisonnables, & on les doit plûtot apeller

ler bons ménagers que chiches. Je ne parle icy que du commun peuple, mais nullement des Princes, ny de ces grandes ames que Dieu a faites pour commander aux autres, qui ne cherchent que l'occasion de faire du bien, & qui comme dit Tacite, ne font cas des richesses que pour les donner. Je l'ay même éprouvé quelquefois: Il a plû à S. M. I. m'honorer d'une chaîne d'or, que je conserveray toute ma vie comme une marque de ma bonne fortune.

On se pique en Allemagne de proteger les opprimés & de leur faire du bien; la maxime n'est pourtant pas generale, mais je parle de la plûpart. Les Allemans sont riches, & quoy qu'ils n'ayent pas tant d'or que d'autres, ils ont chez eux de toutes les choses necessaires à la vie sans le secours des Etrangers, & sont beaucoup plus contens; n'appelle-t'on pas cela être plus riche. Ie n'aurois jamais fait si je disois à V. A. tout le bien que j'en pense, Elle les connoit mieux que moy, ainsi ie ne doute pas qu'Elle n'en pense encore davantage.

Il me souvient & peut-être trop tard

que

que j'ennuye V. A. d'une abondance qui ne repond gueres à ſon goût, & pour finir par où j'ay commencé, j'ay voulu luy obeïr, parce qu'Elle me l'a commandé; Si je n'ay pas trouvé moyen de luy plaire, Elle a tant de juſtice & de bonté qu'en remarquant ma foibleſſe, Elle ne laiſſera pas d'être perſuadée de mon zele & de ce profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Alteſſe,

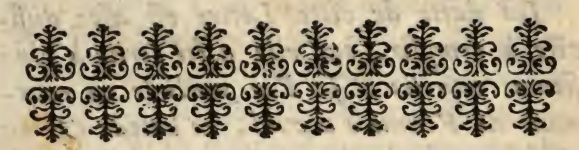
Le tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,

CHARLES PATIN.

La datte de cette Lettre est assez difficile à remplir, car elle a été écrite à plusieurs reprises : Je l'ay meditée en revenant de Vienne à cheval, en bateau & en calêche, & je l'ay écrite quand j'ay eu le loisir en differens jours du mois d'Août, 1669

O Melibœe; Deus nobis hæc otia fecit,
Namque erit ille mihi semper Deus

SECON-

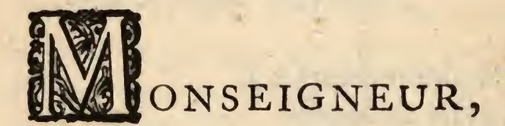


SECONDE RELATION,

A Son Altesse Serenissime,

HEBERHARD,

Duc de Wirtemberg & de Teck, Comte de Montbeillard, Seigneur de Heidenhaim, &c.



MONSEIGNEUR,

C'est assez pour me faire parler, de savoir que V. A. S. veut bien m'entendre. Il y a tant d'honneur a entretenir un si grand Prince, qu'on n'a pas de peine à se commettre. On se persuade aisément qu'on luy pourra plaire, parce qu'on a

la

la plus grande paſſion du monde de le faire, & que ne produiſant par tout ailleurs que des choſes fort communes, on fera des miracles dans une ſi belle occaſion. Seroit-ce trop pour V. A. S. qui goûte à peine ce que les autres admirent, mais qu'Elle n'en attende point de moy ; je ne ſuis tout au plus qu'un Curieux, qui n'ay icy pour la divertir que quelques beautez de Baviére & du Tirol.

La Curioſité eſt charmante, *Monſeigneur*, quoy qu'en diſent ceux qui ne l'aiment pas : Elle polit l'eſprit, elle affine le jugement, & enrichit la mémoire ſans la charger ; elle fait ſuivre la peine ou plûtot les inquiétudes voluptueuſes qu'on ſe donne dans la recherche du plaiſir de la nouveauté ; mais d'une nouveauté, ſurprenante, precieuſe & ſolide, qui ne vieillit point avec le tems, parce qu'elle ne laſſe ny les yeux ny le goût. La Curioſité ne peut toucher que les grandes ames, qui ont trop peu de toutes les choſes ordinaires, qui aſſemblent les ſiécles & découvrent la nature pour ſe ſatisfaire & s'occuper plus noblement ; qui cherchent la vérité dans ſes originaux

&

& s'attachent à ces ſortes de traits & de beautez qui viennent d'une main plus ſavante que celle de l'Art ; qui par le choix de ce qu'il y a de meilleur dans le monde s'en font un nouveau, qui ſavent unir l'eſprit & les ſens dans le concert d'une même volupté, & les mettre en ſocieté de goût, en donnant des yeux à la raiſon & de la raiſon aux yeux. C'eſt là le Genie de la Curioſité, qui n'eſt ni cette inclination de bagatelles & de petites choſes qui amuſent, ni cette impetuoſité du luxe qui abîme les richeſſes. Elle a plus d'élevation que celle-là, moins d'emportement que celle-cy, & la clarté & le diſcernement qu'elles n'ont ni l'une ni l'autre. Auſſi eſt-ce cette paſſion toute divine qui a inſpiré les Sciences & les Arts, qui a embelly la terre, qui a ouvert les chemins de l'Ocean, & enfin qui nous a ſi bien logé dans le monde. On a vû dans les Republiques & les Empires, la curioſité s'augmenter avec la puiſſance, comme ſi l'ambition des Heros n'eut travaillé que pour Elle. La victoire, *Monſeigneur*, n'avoit gueres plus de part aux triomphes que la Curioſité, qui y étoit

étoit étallée comme le fruit le plus doux de la gloire ; & les grands Hommes apres les fatigues de la guerre relevoient l'oisiveté de la paix par des entreprises que la Curiosité leur inspiroit. Ces Temples, ces Pyramides, ces Amphithéatres, ces Colomnes qui ne tomberont qu'avec le monde, ces Arcs consacrez à l'Eternité, ces Aqueducs, cette levée de trois cent lieuës, qui faisoit le chemin des Alpes à la Calabre, ces Digues qui forcent encore aujourd'huy la mer, dont la fermeté & la masse passeroient à nos yeux pour des ouvrages du Tout-puissant, si l'Histoire ne nous des-abusoit, sont des productions magnifiques de la Curiosité. Mais si j'ay iamais eu de la véneration pour Elle, c'est dans cette conioncture bien-heureuse, où elle me produit à V. A. S. & me fournit de la matiere pour luy faire une lettre.

La diversité des opinions & des sentimens a son utilité parmy les Hommes : Elle pousse l'esprit à la recherche de la vérité, & le tire de l'assoupissement en le tenant en haleine : Elle introduit toutes ces differentes maniéres de vivre, qui font leur beauté dans le monde.

 Cette

4

Cette bigarrure qui ſe trouve par tout, dans la politique, dans la morale & dans le commerce, eſt la plus agréable méditation d'un Curieux, qui ſans ſe donner la torture comme ces malheureux Philoſophes, admire, étudie, joüit & raiſonne ſelon la meſure de ſes forces. Qu'il y a de plaiſir, *Monſeigneur*, de voir deux Sages prendre des routes differentes pour aller au même but, conteſter toûjours pour la verité & vivre toûjours dans l'erreur, courir toute leur vie apres le bon ſens & mourir avant que de l'avoir atteint. Qu'il y a de plaiſir de remarquer que rien n'eſt moins ſemblable à un homme qu'un homme, & que ſi Dieu n'avoit tiré luy-même de ſa main les traits de ſon viſage, il trouveroit le moyen de ſe defigurer & de paſſer dans une autre forme; mais ſon caprice ne peut aller juſques-là: il ſe peut defaire de l'humanité & non pas de ſa figure, Et s'il m'eſt permis, *Monſeigneur*, d'aller où je ſens mon imagination s'écarter, ne peut-on pas dire, que l'homme naît avec une certaine diſpoſition univerſelle à toutes les natures d'animaux, que par la raiſon, il ſe fait homme, & par

par les paſſions, il devient bête, d'une eſpece ou d' l'autre, ſelon le penchant qui l'emporte. On ne voit autre choſe que de ces ſortes de bêtes maſquées, des lyons, des aigles, des tigres, des renards, des chevaux, des ânes, des porcs, & des inſectes même ſons le maſque de l'homme. V. A. S. qui porte ſa veuë ſi loin, n'en connoit que trop de ces animaux humaniſez, de ces monſtres à la mode. Je crois qu'Elle y fait quelquefois d'agréables reflexions : mais ie reviens à mes premieres penſées, que ce ſont des choſes differentes, qu'un peuple & un peuple, une nation & une nation.

On trouve par tout de nouvelles coutumes, de nouvelles religions, de nouvelles manieres de s'habiller, de manger, de vivre, & de mourir même. Et ſans étendre trop la matiére, les Sages, & les Juges parmi les Chinois ſont vêtus comme nos harlequins, & leur Pontifes comme nos Comediennes : ils conſacrent à leur Religion, ce que nous deteſtons dans la nôtre ; le débordement du ſexe, qui nous fait horreur les charme & leur imprime de la veneration. Les Indiens brûlent les morts, les Ame-

riquains les mangent, & nous les enterrons ; les Egyptiens les exposoient à l'air par une superstition qui ne laisse pas d'avoir de la subtilité dans sa réverie ; ils croyoient qu'il y avoit de l'iniustice de cacher les morts dans le sein de la terre, que le Ciel & les autres Elemens avoient leur part à ces cadavres, & qu'on leur en devoit la restitution qui ne se pouvoit mieux faire, qu'en les deposant dans ce grand vuide qui leur est commun à tous. Aussi n'élevoient ils ce Pyramides superbes, que pour leur servir de tombeaux. V. A. S. sait iusqu'où alloit la magnificence de ces ouvrages, où l'on remarque encore aujourd'huy la témerité de l'Art, les prémieres beautez de l'Architecture, les mistéres de leur Religion & les secrets de leur Histoire & de leur politique : aussi servent-ils de monument à l'Egypte, aussi bien qu'aux Egyptiens. Que cette savante nation avoit trouvé de moyens contre les accidens de la mort, elle la logeoit dans ces édifices immortels, elle éternisoit les cadavres, & par des secrets inconnus au reste de la terre, elle les degageoit de ce mélange d'élemens qui les

les corrompt pour ne leur laiſſer que la portion toute pure de l'homme, la forme & la figure, ſur une eſpece de matiére premiére. On voit encore aujourd'huy de ces effigies naturelles, de ces ſpectres precieux, où l'on admire tout enſemble l'impreſſion violente des temps & la force invincible de la Momie. Jl y en a un à

ULME,

Dans le Cabinet de Mr. *Weicthman*, qui me ſemble d'autant plus admirable qu'il eſt entier, & qu'il s'eſt conſervé ſans beaume & ſans médicamens. On le trouva le ſiécle paſſé dans les ſables de l'Arabie, les ardeurs du Soleil qui y ſont violentes, ont aparemment diſſipé toute l'humidité de ce corps, qui eſt comme vous ſavez, *Monſeigneur*, la diſpoſition prochaine de la corruption, & luy ont communiqné par la longueur du temps cette chaleur préſervative qui reſiſte aux impreſſions étrangeres, ce qui ſe remarque à la ſeichereſſe, à la couleur & à la légereté. J'ay lû dans Herodote qu'une Armée fut accablée d'une montagne de ſable que les vents

tranſportoient de temps en temps, & que pluſieurs années apres, un vent contraire ayant repouſſé ce ſable à leur premiére place découvrit aux habitans du pays les corps de ces ſoldats auſſi entiers que s'ils euſſent expiré le même iour. On voit au même Cabinet une infinité de choſes ſurprenantes en matiere de curioſités naturelles.

Monſieur *Schermeier* m'a fait voir de grands fonds de médailles, d'où il pretend tirer une ſuite pour toute l'Hiſtoire univerſelle, & au defaut d'originales qui ne ſe trouvent point de tous les tems, il ſe ſert du PROMPTUAIRE DES MEDAILLES, & de tout ce qui peut contribuer à ſa penſée : Il a même employé la plûpart des types & des deviſes, qu'on voit dans la FRANCE METALLIQVE. Je me ſervis de la liberté Françoiſe pour luy dire que ces deux livres n'avoient gueres de reputation, que les Savans & les Curieux principalement n'aimoient pas les fictions dont ils ſont remplis, & ce qui ſe peut faire d'utile en cette matiere, doit toûjours être fondé ſur la verité, & ſur les pieces originales. Il parut aſſez étonné

d'entendre

d'entendre de ſi mechantes nouvelles de-deux livres qu'il eſtimoit fort. Son travail eſt pourtant curieux & contient des deſſeins tres conſiderables.

Que dire a V. A. S. de la ville *d'Vlme* qu'Elle ne ſache pas, il n'y a rien de ſecret pour Elle ; ny dans ſes interêts. ny dans ſes relations, ny dans ſes forces. Elle eſt ſur le Danube qui y commence déja à prendre ce grand air & cette peſante rapidité du premier fleuve de l'Europe. Onze baſtions qui la ferment l'ont ſauvée de la deſolation que les dernieres guerres ont portée par toute l'Allemagne, mais l'honneur qu'elle a d'avoir des liaiſons avec V. A. S. eſt à mon avis le gage le plus illuſtre de ſa ſeureté. L'oiſeau de Minerve étoit hay de tous les autres, mais parce qu'il étoit protegé de cette Deeſſe, on n'oſoit luy faire de violence. V. A. S. ſait les moyens de ſe faire aymer, mais Elle ne ſait peut-être pas juſqu'où va l'ardeur qu'on a pour Elle, je voyois groſſir le nombre de mes amis au moment qne ie me declarois de ſes ſerviteurs, & quand par quelque occaſion j'ay voulu montrer ſon portrait & la chaîne d'or dont Elle

m'a honorée, j'ay été ſurpris de l'eſtime extraordinaire qu'on avoit pour moy. On reveroit en Egypte les animaux qui étoient chargés du ſimulacre de la Déeſſe Iſis, ſans conſiderer leur baſſeſſe, j'ay reconnu en cent rencontres qu'on ne me faiſoit de l'honneur que parce qu'on vous en vouloit faire. Mais il faut remettre ces penſées dans un autre temps où ie pourray m'étendre davantage. D'Ulme, ie paſſay à

AUSBOURG;

l'Allemagne n'a gueres de Villes plus belles ny plus riches L'accord que Charlequint y paſſa avec les Proſteſtans ſur le point de la reformation de Luther, & l'établiſſement de leur liberté, qui y fut autoriſée dans les termes de cette profeſſion de foy connuë par tout le monde, ſous le titre de Confeſſion d'Ausbourg, la rendra fameuſe dans tous les ſiécles. Les avenuës, les fontaines, les places publiques, l'Hôtel de ville, tout y eſt magnifique. L'Empereur qui a les lumiéres les plus iuſtes ſur toutes choſes, dit aux Magiſtrats en admirant ces grandes dépenſes,

dépenses, que ceux d'Ulme avoient mieux disposé du bien public, quand ils l'avoient employé aux fortifications, parce que la beauté d'une ville n'asseuroit ny son repos, ny sa liberté, comme l'épaisseur de ses murailles, & le nombre de ses bastions. Jl n'y a rien de plus superbe que le palais des Foulcres, ny de plus achevé que les peintures qui l'embellissent au dehors. Il est vray qu'aprés y avoir admiré les beautés de l'Art, on ne trouve gueres son compte au raport de certaines copies de médailles Romaines qu'on a tirées dans les endroits detachés des grand ouvrages. Il est constant qu'elles n'ont point d'originaux & qu'on a peine à y remarquer le moindre goût de l'antiquité. On s'est contenté de voir le mot de TULLIUS sur une antique, pour y pendre le portrait de Ciceron, quoy que la tête dans la médaille ne répresente que le Genie de la ville de Rome; on n'étoit pas si delicat en ce temps-la qu'on l'est auiourd'-huy, c'est qu'on étoit moins savant.

Ausbourg a eu sa part des derniéres guerres. Ses rempars frappés

du foudre Suedois ne ſont pas ſi bien rétablis qu'ils ne rapellent encore les idées des anciennes terreurs. On y voit l'endroit où le grand Guſtave avoit campé ſon armée : Il y a de la gloire pour elle d'avoir été vaincuë par ce Heros de nos ſiécles, & ſi l'Allemagne qui a occupé ſa valeur, n'a pas été ſa conquête, elle a fait en cela quelque choſe de plus que tout le monde enſemble, à qui il n'a fallu qu'un Alexandre ou un Ceſar. Je ne ſay ſi les Dieux que l'Hiſtoire adore, ſeroient aujourd'huy des Guſtaves, mais je ſuis aſſuré que ce grand Roy de Suede auroit bien été l'Alexandre des Grecs & le Ceſar des Romains. Ces penſées ſont trop ſérieuſes & trop éloignées de mon deſſein ; Je reviens à la curioſité.

On la trouve toute entiére chez Monſieur *Thoman*, qui occupe le reſte du tems que ſa Republique luy laiſſe, à amaſſer ce qu'on peut avoir de curieux. Les médailles antiques & modernes tiennent le premier rang dans ſon cabinet, & enſuitte les livres, les tableaux, les eſtampes & les bijoux : je remarquay chez luy un portrait de la main d'Al-

bert.

bert Durer, d'auſſi bon goût que j'en aye vû ailleurs.

Monſieur *Verner* n'aime pas ſeulement la curioſité, il en eſt la ſource, elle part tous les iours de ſon génie & de ſes mains ; C'eſt le pere d'une infinité d'expreſſions qui charment les yeux & raviſſent l'imagination. Ce ieune peintre à déja tous les grands coups de l'Art, & donne de la jalouſie & de l'admiration aux premiers Maîtres. Le Roy l'eſtime & a choiſi de ſes miniatures pour ſon Cabinet, c'eſt à dire pour leur donner place parmi les plus belles choſes du monde. Que peut-on ajoûter à cét éloge ?

Dans l'Egliſe de S. Vldric on voit ces inſcriptions Romaines enclayées dans le mur.

I

VITALIUS VIGOR
SIBI ET VITALIO
VIRILI FRATRI
VIVOS FECIT

 CVRIO

2

CURIONI AL. III. L. ET....
COS ET FL. DECORATO.....
LEG. III. ITAL....DIUS....
VIV..........

En ſortant d'Ausbourg, je tournay du côté du midy. J'y vis le Soleil plus beau que d'ordinaire; Il me ſemble que ce n'étoit point celuy de tous les iours, ſa chaleur animoit les campagnes, & cuiſoit les moiſſons à ma vûe : ie trouvois que ſa lumiere ſervoit moins à repandre le iour, qu'à embellir tout ce que ie voyois. L'air y étoit pur & doux, ie reſpirois comme une eſſence vivifiante qui me redonnoit une nouvelle vie, & de nouvelles forces. Pour lors je demeuray bien d'accord que l'Italie étoit la partie enchantée du monde & la terre des délices & des plaiſirs. Je ne m'étonnay plus qu'elle eut été le ſiége de la gloire & le partage des Conquerans, & que tant de nations y fuſſent venuës cher-

cher la felicité, puiſque c'eſt ſa patrie. Je me ſouvins en même tems du paſſage myſterieux d'Hannibal, dont nous n'avons pas encore auiourd'huy l'éclairciſſement, *& montes rupit aceto.* Ie paſſay comme luy par les Alpes ſans faire tant de dépenſe en vinaigre ; nos deſſeins étoient bien differens, il alloit porter le feu & la guerre dans Rome pour y détruire les marques de ſa grandeur, & ie ne ſongeois qu'à les conſerver, à les rétablir & à les publier. C'eſt que ie ſuis Curieux, *Monſeigneur*, & il ne l'étoit pas.

L'Jtalie eſt fermée de tous côtez par des montagnes d'une hauteur extraordinaire : ſi ce ne ſont plus des remparts pour la défendre, au moins ſervent-elles d'amphitheatre pour voir à ſon aiſe ce bien-heureux pays. Ce fut de là que j'aperceus les plaines.

DU TIROL.

L'Jn qui les moüille au travers d'une diverſité ſurprenante de payſages, produit le plus bel effet du monde dans l'éloignement de la perſpective. Je voyois la force & la vivacité de la Nature dans les agréemens d'un

tableau & les douceurs d'une miniature. Moyſe n'eut pas de plus grands tranſports quand il decouvrit cette terre de benediction que le Seigneur avoit promis à ſon peuple ; le lait ny le miel ne coulent pas de celle-là , mais toutes les douceurs de la vie y ſont dans une telle abondance , que conſiderant les choſes comme elles ſont auiourd'huy , cette Terre Sainte qui merite d'ailleurs tant de veneration paſſeroit auprés d'elle pour un deſert. Les Turcs qui la poſſedent ne tirent du lait que de leurs troupeaux, & du miel que de leur ruches: ie n'ay iamais oüy dire qu'ils ayent employé deux eſclaves à porter une grappe de raiſin , comme on faiſoit autrefois: C'eſt qu'elle n'eſt plus la terre de ce peuple bien aimé , qui vivoit parmi les miracles, & que l'infidelité qui y regne, en a écarté les benedictions.

Les Habitans du Tirol trouvent tout chez eux , de belles moiſſons & de grands vignobles. Leurs vins ſont exquis , la force & la delicateſſe qui ſe détruiſent par tout ailleurs, y ſont d'intelligence & leur donnent une ſeve qui flatte & qui penetre le goût tout enſem-

ble.

ble. Leur bétail eſt admirable. Ils ont des oyſeaux ſi extraordinaires que les Chaſſeurs n'en connoiſſent pas les eſpeces : On m'en a fait voir, qui ne vivent que de la raiſine des ſapins, auſſi n'ont ils pas d'autre ſaveur. On les apelle des Artagenes, & je me ſouviens d'avoir lû leur nom dans Pline. Ces oyſeaux ſont bien frians de ne vivre que d'extraits & de quinteſſence. Les mines de cuivre y ſont ſi abondantes, qu'elles fourniſſent preſque toute l'Allemagne : Les ouvriers de Nuremberg s'en accommodent mieux que des autres, parce que le metal qu'on en tire eſt plus doux & malleable. L'argent y eſt commun & l'or moins rare qu'ailleurs. Un particulier qui n'en ſavoit que faire demanda permiſſion à l'Archiduc d'en faire couvrir une partie de ſa maiſon : la réponce fut agréable, *Je vous le permets*, dit le Prince, *mais ie ne vous repons pas des larrons*. Cette galerie couverte de deux ou trois mille tuiles d'or, apartient auiourd'huy à l'Empereur. On m'a dit qu'un Juif en avoit offert cent mille florins de chacune, un Chrêtien iroit plus loin, car les Juifs n'achetent qu'à la Judaïque.

daïque. Ce toit métroit bien des gens à couvert de la pauvreté, qui se pareroient à meilleur marché de la rigueur des saisons.

Tout cela ne satisfait pas V. A S. il luy faut des nouvelles d'une curiosité plus fine, & je connois bien qu'Elle se plaint de mes égaremens: J'en veux sortir, *Monseigneur*, pour vous dire ce que j'ay vû de plus beau & de plus curieux à.

INSPRUCK.

C'est une ville que la guerre n'a pas ruiné: La sagesse de ses Princes y a conservé le repos interieur, & la situation du païs l'a défenduë des entreprises étrangeres. V. A. S. sait qu'il n'est accessible que par deux endroits, où quatre cent hommes en peuvent repousser quarante mille. C'est dans cette riche plaine que les Archiducs d'Autriche ont étably le centre de leurs thresors. Ferdinand y fit bâtir à demy lieuë d'Inspruck le Château d'Amras; c'est là, *Monseigneur*, où je vis de ces sortes de choses dont j'estime que le recit plaira à V.A.S. Monsieur Roland qui en est Gouverneur me donna la joye toute entiere:

son

ſon merite eſt extraordinaire & ſa maniére d'agir, la plus obligeante du monde. J'avois des lettres de Sa Majeſté Impériale qui me donnoient toutes les ouvertures, mais je remarquay aux empreſſemens qu'il avoit pour moy, que non ſeulement il honoroit les ordres, mais qu'il aimoit encore le porteur, & que je n'en ſerois pas quitte de ne devoir la vûe de tant de belles choſes qu'aux bontez de l'Empereur, luy ayant l'obligation d'une partie du plaiſir qu'elles m'ont donné.

Aprés avoir remarqué les dehors du Château, ſa ſituation, l'ordre de ſes bâtimens, & ce qu'il a de deffenſe, j'entray & m'appliquay tout entier la vûe à joüir de ſes threſors. Les premieres choſes qui ſe préſenterent ſous ma main, furent de ces ſortes de pierres dont les Romains ſe ſervoient pour marquer la diſtance des lieux, que l'on contoit en ce temslà par *tertio* ou *quarto ab Urbe lapide.* Quelques unes n'avoient, pas d'inſcription, celles qui en avoient, s'accordoient avec ce que je ſay d'Hiſtoire ancienne.

De là je paſſay dans deux galeries pleines de toutes les différentes armures qui

qui ſont en uſage auiourd'huy & qui l'étoient dans les autres ſiécles. Elles me firent ſaire cette reflexion que les hommes pour avoir des peaux de fer & d'acier, ou au moins des habits de cette étoffe, n'étoient ni invulnerables ni immortels. J'y vis les armes des deux Maximiliens, de Charlequint & de quelques autres Empereurs. J'y vis celle du Roy François premier avec l'habit qu'il avoit à la bataille de Pavie : Ce qui me fait ſouvenir que j'en avois déja vû un au Cabinet de Bruxelles : de telle ſorte qu'en ce iour-là il mit deux habits, ou ſes habits furent partagez pour en faire valoir la conquête à Bruxelles & à Inſpruck. Celles de Charles neuf, Roy de France, de Ferdinand & de Philippe Rois d'Eſpagne, de Don Jean d'Autriche & d'une infinité d'autres Princes. On me dit que celles-cy étoient les mêmes qu'il avoit portées à la fameuſe bataille de Lepante. Je m'arrétay quelque tems à celles d'Alexandre de Parme Gouverneur des Pays-bas ; en repaſſant par ma memoire tant de grandes choſes que Strada m'avoit appris de luy. Je ne ſay s'il ne manquoit rien à ſon merite,

mais

mais ie ſuis perſuadé que ſon hiſtoire ne peut-être plus belle, & qu'Achille & Alexandre ne ſont pas mieux en Hiſtoriens que luy. I'y admiray les armes du grand Soliman ; elles inſpirent encore de la terreur : ie me ſouvins avec quelque effroy que ce Mahometan avoit fait trembler toute la terre. La plûpart des grands Capitaines de nos derniers temps, y ont auſſi les leurs. L'Archiduc Ferdinand avoit fait cette conquête ; la pouvoit t'on porter plus loin, *Monſeigneur*, que de deſarmer tant de Heros. Mais ce n'étoit qu'une conquête d'amitié ; ce Prince le plus Curieux de ſon ſiécle ſavoit l'eſtime qu'il falloit faire de ces precieuſes dépoüilles, il les demandoit, & même on le prevenoit quelques fois. Je ſay qu'on luy en a offert, de peur que n'étant pas recherchées, elles ne manquaſſent la bonne fortune d'être ſi glorieuſement conſacrées,

A un bout de l'une des galeries, ie vis la répréſentation d'un Geant & d'un Nain, dont on avoit eu à Vienne les Originaux vivans. C'eſt une choſe ſurprenante que cette exorbitante inégalité de taille entre deux hommes, le plus vieux

vieux ne pouvoit porter ſa main au nombril de l'autre. On fit un vaudeville de ce que ce Nain donna un ſouflet au Geant : il eſt vray que celuy-cy ramaſſoit le gand de l'Empereur, qui ne l'avoit laiſſé tomber que pour le mieux diſpoſer à la portée du ſouflet. On aime encore à Vienne ces jeux de la nature, ſoit qu'on y admire ſa capacité, de pouvoir faire des hommes de plus d'une ſorte, ſoit qu'on y admire ſon égarement, de faire quelquefois bien plus ou bien moins qu'elle ne doit. Leurs Majeſtez Imperiales ont de ces Geants & de ces Nains que je n'ay jamais pû voir ſans une eſpece d'horreur, tant ils ſont éloignez de la proportion & de la meſure ordinaire des autres hommes.

On voit dans une ſalle toutes les ſortes d'habits dont les Turcs ſe ſervent chez eux & à la guerre : Il y a des veſtes, où le prix, la qualité, l'abondance & la couleur de l'étoffe font connoître le genie de cette nation pour le luxe & la magnificence. Cette maniére de ſe parer paſſe toutes les nôtres, que le caprice ſeul introduit, & dont le changement continuel ne marque que trop

le

le deffaut. Si nous avions une fois donné dans ce grand air d'habits, dans ces draperies ſuperbes, peut-être que nous y demeurerions & que nôtre mode deviendroit une coutume comme chez eux : ces Infidelles l'emportent de ce côté là. Un de leurs Viſirs dit un iour à l'Ambaſſadeur de Venize, que les Chrêtiens ſe moquoient & qu'ils ne s'habilloient pas : Le Venitien auroit pû répondre ailleurs qu'à la Porte, il eſt vray, mais c'eſt dommage de voir des pourceaux comme vous autres, ſous des ornemens de Souverains. J'y remarquay des Turbans de cent façons : on ne s'imagineroit pas qu'ils euſſent tous un même uſage. Les plus beaux ont quelque choſe de fier, & quoy qu'en diſe nôtre politeſſe, ces montagnes de lin coëffant bien ces Barbares, ne deguiſeroient pas nos Heros : Elles donnent une hauteur & une ſeverité à la mine qui releveroit la Majeſté même. Il y a des ſabres précieux par les trempes & curieux par les richeſſes qui les couvrent : La fureur feroit bien de la beſongne avec ces inſtrumens : Enfin tout ce que nous eſtimons de ce pays-là, s'y trouve.

Dans

Dans la même ſalle il y a deux figures qui repréſentent deux Seigneurs Turcs à cheval. I'y remarquay autant de grandeur, de mine & de fierté que l'Art en peut donner à des copies. Il y a apparence que les Originaux étoient bien autre choſe. L'un étoit Aga des Janiſſaires, l'autre Beglerbey ou Baſſa d'Offen. Ils avoient été pris priſonniers en differentes occaſions, & donnérent pour une partie de leur rançon ce qui ſe trouva de plus précieux dans leur équipage. C'eſt ce qu'on conſerve-là tres-précieuſement & qui merite bien de l'être : non ſeulement les habits, mais les houſſes, les ſelles & les brides des chevaux, ſont chargées de rubis, d'émeraudes, de grenats, de topaſes & de perles : Ce ſont autant de threſors prodiguez.

J'entray dans une autre galerie pleine de tableaux des meilleurs Maîtres : il eſt vray qu'ils ne ſont pas tous choiſis comme à Vienne. Je m'appliquay particulierement au portrait d'un Seigneur Hongrois, moins pour l'excellence de ſon ouvrage que pour le prodige qu'il me faiſoit voir. Vn coup de lance dans l'œil

l'œil qui penetroit la ſubſtance du cerveau, juſqu'à la partie poſterieure de la tête, & qui ne fut pas mortel : C'eſt un ſecret de la nature qui nous eſt bien caché, & qui met bien en deſordre tous nos raiſonnemens.

Je ne me donnay gueres le tems de conſidérer ces peintures en particulier, je fus emporté par la diverſité des autres choſes qui ne m'étoient pas ſi familiéres. Entre un grand nombre de bois de cerfs qui y ſont extraordinaires, j'y en remarquay un comme ençlavé dans un tronc de chêne, ſans qu'on y puiſſe même ſoupçonner d'artifice. On l'a coupé exprez pour luy donner place parmy les choſes ſinguliéres. Ie me ſouviens de ces deux bois que j'avois vû au milieu de tant d'autres, dans vôtre Salle des Gardes à Stugard, *Monſeigneur*, qui ſont ſi fort embarraſſez l'un dans l'autre, qu'ils ſemblent marquer encor la fureur des deux animaux qui ne la finirent qu'avec la vie.

Cette même galerie ſemble en faire deux, par vint armoires qui ſont au milieu, hautes de douze pieds & larges de ſix, où on a partagé ce qu'il y a de plus

rich-

riche & de plus rare. On rencontre dans la prémiere des pieces d'albâtre & de marbre dont les couleurs & les muances ſurprennent les yeux. Dans la ſeconde une infinité de vaiſſeaux de verre, & tout ce qu'on peut s'imaginer d'ingenieux dans l'Art de la verrerie. Dans la troiſiéme, du Corail de toutes les eſpeces & de toutes les couleurs: Il y en a de blanc, de rouge, de noir, de gris, & de violet: Il y en a en forme d'herbe, d'arbriſſeau & de branche: on y en voit de travaillé en tête d'homme, en rocher, en chapelet, & en une infinité d'autres figures. Dans la quatriéme, des pierres précieuſes travaillées, antiques & modernes; la plûpart ſont agathes, jaſpes & cornalines. Il y a des rochers chargez de perles & de riches pierreries. Enfin les bijoux de cette nature y ſont en ſi grand nombre, que cette armoire ſeule eſt un threſor ineſtimable. Dans la cinquiéme, des urnes de terre ſigillée, d'autres de porcelaine de la Chine & du Japon, entre leſquelles on en remarque de contrefaites: ce ſont les communes qui viennent de Hollande, & qu'on a mis en vogue pour ſe ſauver d'une plus grande depenſe.

dépenſe. Ne croyez pas, *Monſeigneur*, qu'elles ſoient là pour faire nombre, il y a du deſſein & de l'eſprit : les belles choſes rendent plus d'éclat dans la ſocieté des communes, la comparaiſon qu'on en fait releve leur prix. On peint quelque-fois une Ethiopienne auprés d'une belle femme ; Elle y trouve ſon compte, la laideur qu'elle a à ſes côtez, eſt un fard detaché qui luy donne de nouveaux charmes : un flambeau qui pâlit au Soleil, brille dans les tenebres.

On voit dans les autres des curioſités de toutes les maniéres, mais une plus longue deſcription fatigueroit V. A. S. Je la laiſſeray pour ne luy parler que de ces ſortes de choſes dont il me ſemble qu'Elle demande des nouvelles plus exactes. Jl y a une ſuitte de medailles d'or antiques, depuis Jules Ceſar juſqu'a Heraclius ; c'eſt la plus parfaite que j'aye vüe & par le nombre & par la beauté. On ne trouvera point ailleurs de médailles ni plus conſervées ni plus rares. Jl y en a une autre de Conſuls & d'Empereurs & une infinité de médailles d'argent, mais celles de

cuivre ſont infiniment plus précieuſes que toutes les autres. Il n'y avoit qu'un Prince ſi curieux & ſi ſavant qui en pût faire le choix & la dépenſe. Quand Sa Majeſté Imperiale aura joint ces pieces incomparables, à tant d'autres qu'Elle a à Vienne, je ſuis perſuadé que ſon Cabinet & celuy du Roy, ſeront les premiers & les plus conſiderables. N'eſt-il pas juſte que tout ce qu'il y a de beau & de rare, ſe partage entre les plus grands Princes du monde, & que ces venerables monumens de l'antiquité trouvent des aſyles auſſi aſſurés contre les injures du temps & les accidens de la mauvaiſe fortune.

Il eſt temps de dire quelque choſe à V. A. S. de cét incomparable Archiduc. En travaillant pour ſon plaiſir, il travailloit pour ſa gloire; ſa curioſité ne l'épuiſoit point, elle relâchoit cette grande ame qui s'en trouvoit mieux diſpoſée à la vertu. Sa vie a été autant glorieuſe qu'utile à ſon ſiécle; le ſiége de Sigeth de Hongrie qu'il a fait lever au Turc, eſt la preuve éternelle de ſa valeur, & les treſors de l'Hiſtoire Romaine qu'il à r'aſſemblés & r'établis dans leur premier

luſtre,

lustre, seront autant de titres des grandes obligations qu'il aura sur toute sa posterité, & particuliérement sur la savante & sur la curieuse. Si l'on a eu tant de véneration pour la mémoire des Historiens, parce qu'ils nous ont laissé des copies de l'antiquité, quels transports de reconnoissance ne doit-on pas sentir pour un Prince qui nous en a donné les Originaux, qui nous a mis entre les mais l'Antiquité elle même. Un Senateur Romain qui fût élevé a l'Empire, se faisoit honneur de compter parmy ses Ancêtres Tacite l'Historien: Qui doute que les Princes de la maison d'Autriche ne se souviennent avec plaisir, qu'un Archiduc de leur sang a été le réparateur de la vérité & de tant de belles choses, que l'ignorance & les temps nous alloient ravir: Ce seul endroit de son merite peut fournir de la matiére à un panegyrique.

Encore un mot de la Bibliotheque, puisque c'est l'ouvrage de ce Prince. Il n'y a point de livres qui ne s'y trouvent des plus corrects & des plus belles impressions. J'y en ay remarqué quantité qui sont de l'intrigue secrette des Cu-

rieux, & bien d'autres que je ne connoiſſois point, & qu'on ne verra peut-être que là. Le portrait de la plûpart de ceux que la doctrine a rendus celebres, y ſervent d'ornemens ; c'eſt proprement mettre les peres avec les enfans, que de placer les Savans auprès des livres.

Il n'y a pas d'apparence de ſortir d'Inſpruck, ſans parler à V. A. S. de quelques figures de bronze que j'ay vûes dans la principale Egliſe. Il y en a vingthuit, hautes d'environ neuf ou dix pieds, & quoy qu'il y ait dans chacune pour deux ou trois mille écus de matiere, le travail neantmoins y eſt infiniment plus precieux. J'y reconnus beaucoup d'Empereurs & d'Archiducs. J'y vis les quatre Ducs de Bourgogne & leur heritiére Marie, dont les richeſſes & la puiſſance ont rendu la maiſon d'Autriche redoutable à toute l'Europe. Je n'eus pas beſoin de lire les noms qui y étoient grauez, je connoiſſois leur air & leur viſage que j'avois vû ſur tant de médailles & d'étampes ; le raport y eſt ſi entier, que je les diſtinguois à la premiere vûe. On en a tiré des tailles douces qu'on a accompagnées d'une deſcription hiſtorique,

ſtorique, elle ſont aſſez dignes du Cabinet d'une Prince. Si V. A. S. eſt de ce ſentiment, je tiendray à honneur d'augmenter ſa Bibliotheque de l'exemplaire que j'en ay.

Il eſt aſſez difficile de marquer bien le genie des Tirolois. Ils ne ſont ni Italiens, ni Allemans, mais tous les deux enſemble. Il y auroit dequoy entretenir V. A. S. ſur le jugement qu'on doit faire de ces peuples qui participent également aux qualitez de deux nations fort differentes qui les confinent. On demande il y a long-tems : ſi des temperamens oppoſez ſe perfectionnent ou s'alterent dans le mélange : Les uns diſent que la pointe & la fineſſe d'Italie en eſt mieux, d'être un peu émouſſée par le phlegme d'Allemagne, & que ce phlegme auſſi a beſoin de vivacité pour s'animer : Les autres croyent que ce feu ſubtil delà les Monts, a ſon point de mélancholie qui luy ſert de leſte, qu'un ſang plus épais l'amortit, & que la lenteur des Allemans a ſa ſolidité qui ne peut briller ſans s'affoiblir. V. A. S. ſait mieux que moy où ils s'en faut tenir, ſi elle m'ordonnoit d'en dire mon

ſentiment, je la conjurerois de me permettre que ce ne fût qu'à Elle.

Mais pour reprendre haleine, veut-Elle bien que je luy diſe un mot de mon Hôte d'Inſpruck. Dans l'incertitude où j'étois d'y demeurer quelques jours, j'ordonnay à celuy qui me ſervoit, de régler ma dépenſe avec luy, ils s'accordérent à deux florins & demy par jour; quand il le voulût payer à ce prix, l'Hôte ne s'en voulût pas contenter, & dit pour ſes raiſons, que le traitement n'excedoit pas à la verité le prix conuenu, mais qu'il ne s'y falloit arrêter qu'avec les perſonnes ordinaires, & que pour un galant homme comme moy la choſe devoit aller plus loin, qu'il ſeroit honteux de ne me pas conſidérer plus que les autres, & qu'il ſavoit trop l'honneur & le reſpect qu'il me devoit, pour s'arrêter à ſon marché. Ce n'étoit pas tout à fait payer la qualité, mais c'étoit me faire acheter aſſez cher le reſpect.

Je quitay le Tirol, & repaſſay les Alpes par le même endroit, pour prendre le chemin.

DE

DE MUNIK.

Il me reſte d'aſſez grandes idées de ce que j'y ay vû, pour y arrêter un moment V. A. S. Cette Ville eſt médiocrement grande, ellle eſt bien bâtie, bien peuplée & aſſez opulente, Tous ſes dehors ſont Vuides & deſerts, les premiers villages en ſont aſſez éloignés, ce qui fait qu'on trouve de la chaſſe dés qu'on eſt ſorti des portes. J'y arrivay fort à propos, toute la ville étoit dans la pompe; elle celebroit la mémoire de cette fameuſe journée de Prague. V. A. S. ſait combien cette victoire contribua à la fortune de ſon Prince, elle aſſeura le repos de ſon Etat, fit paſſer un Electorat dans ſa maiſon, & le rendit Maître du haut Palatinat. Tous ces avantages augmentent merveilleuſement ſa puiſſance. Le public & le particulier n'épargnoit rien pour honorer la Fête, la joye ſe trouvoit de tous côtés, par les appareils, les feux, l'artillerie & les feſtins. Leurs AA. EE. invitoient les peuples par leur exemple à rendre graces à Dieu du gain de cette bataille. Ainſi la pieté & la Religion étoient de la Fête, auſſi

bien que la magnificence & les divertiſſemens.

Celle-là fut ſuivie d'une autre qu'on fit pour la naiſſance de Madame l'Electrice. Toute la Cour brilloit, on n'y parloit que de plaiſir, il ſembloit que l'Allemagne ſe voûlut ſurpaſſer elle même par la profuſion de la dépenſe & l'étenduë de la galanterie. Les feſtins y étoient ſplendides par la grande chere, par les threſors de vaiſſelle d'argent étallés, & par les Concerts de Muſique qui y rafinoient la volupté. Les premiéres Dames de la Cour ſervoient leurs AA. EE. Rien n'étoit plus riche ni plus éclatant que leurs habits. Je m'imaginois voir Apollon & Minerve ſervis par les Muſes & par leurs Nymphes La Comédie qu'on avoit retardée quelque jours, à cauſe de l'indiſpoſition de Madame l'Electrice n'en fut que mieux repreſentée. Elle étoit tirée d'une Hiſtoire Italienne & intulée ADELAIDE en faveur de celle pour qui elle étoit faite.

Rien ne me parut plus beau que le Carouſel. Il ſe fit dans un manege couvert qui n'eſt ſeparé de la Reſidence que d'un petit canal. Madame l'Electrice fut

fut conduite à ſon balcon par Monſieur l'Electeur. Deux galeries l'une ſur l'autre qui occupent tout le circuit étoient remplies de Spectateurs. On ſut ſurpris d'abord par des Concerts de Muſique, qui parurent dans des navires roulans, tirez par ſix chevaux chacun: quand ils furent ſous le balcon de Madame l'Electrice, ils chantérent leur recit, il ne falloit pas déviner pour dire que c'étoient des accens de loüange. Le plaiſir dura deux heures ſans que je m'apperçuſſe qu'aucun s'y ennuyât, & fut ſuivi d'un plus grand, & d'un plus ſuperbe. Quatre quadrilles de quatre Cavaliers chacune, coururent les têtes & firent paroître leur adreſſe, dans la vîteſſe de leurs chevaux, dans la juſteſſe de leur courſes, dans la vigueur de leur diſpoſition, & dans cette facilité admirable qu'on leur remarquoit à rencontrer ſi heureuſement les buts. S. A. E. & le Prince Maximilien ſon Frere étoient à la tête des deux premieres. On reconnût que ces deux Princes qui avoient emporté les premiers coups, ſe relâcherent ſur la fin pour laiſſer l'honneur tout

entier à leurs Officiers, & leur donner la recompenſe, la gloire & tout enſemble la victoire qui les a meritées. Cette maniere d'agir a bien le grand caractere, & en verité il faut avoir de la gloire de reſte pour la prodiguer de la ſorte. S. A. E. à toutes les autres qualitez qui achevent une Prince. On s'aperçoit dans ſa conduite que les vertus heroïques y ſont miſes en uſage, par la pieté, la douceur & la modération qui luy inſpirent le repos. Etant hors des occaſions d'une guerre néceſſaire, il n'en veut pas entreprendre d'injuſte. Il régle ſon ambition & s'efforce d'en borner les mouvemens, & à repandre la tranquillité & le bonheur dans ſes Etats. Si ſa reputation ne fait pas ce grand bruit dans le monde, elle en eſt dautant plus ſolide. Les étoiles du firmament qui jettent ſi peu de clarté, ſon bien d'un autre merite que les Cometes, qui donnent tant d'admiration aux ignorans. Il aime la chaſſe & la pêche, ce qui me fait ſouvenir des plaiſirs du bon Empereur Antonin, *Piſcando & venando oblectatus eſt.* Par ces diverſions innocentes, il ſe détache de toutes les autres voluptez moins

moins honnêtes, & ses plaisirs n'interessent ny santé, ny sa Religion, ny ses affaires.

Je me souviendray toute ma vie avec les derniers sentimens de reconnoissance, des bontés qu'il a eu pour moy. Je ne les saurois déclarer plus glorieusement qu'à V. A. S. Il m'envoya un Officier de sa maison, pour me faire voir sa Résidence. C'est ce Palais, que l'Electeur Maximilien fit bâtir avec tant de dépense, que toute l'Allemagne en fût surprise, & ne pût comprendre où il avoit pris ce grand fonds: Encore disoit-il, que s'il eut été asseuré de vivre dix ans, il l'auroit fait abatre, pour en rebâtir un autre plus superbe. Il y a tant d'apartemens differens, qu'outre ceux qui sont occupez, il y en auroit de reste pour l'Empereur, le Roy & les Electeurs, aussi commodément que chez eux. J'ennuyerois V. A. S. de l'arrêter au détail des beautez de cette Architecture; il n'y en a guere de plus belle, mais on dit qu'il n'y en a point dont les ordres embrassent tant d'espace. Il y a une si grande abondance de marbre, qu'on le croiroit du païs, & les pierres ordinaires de là les

Monts, parce qu'elles y ſont plus rares. Il n'y a ni coin, ni niche, ni porte, ni cheminée qui n'ait ſon buſte ou ſes reliefs; mais tout cela s'efface à la veüe du ſalon des Antiques. On y conte trois cent cinquante quatre buſtes, de jaſpe, de porphire, de bronze & de marbre de toutes les couleurs, qui repreſentent ou des Capitaines Grecs, ou des Empereurs Romains, & de ces perſonnes que la haute naiſſance ou les grandes actions ont comme immortalizé. J'en vis un entre autre d'Alexandre, plus grand que nature: Il a tout ce goût raviſſant de l'antiquité qu'inſpire le marbre, & il luy donne un air ſi vivant qu'on y reconnoit moins d'art que de magie. On y voit la valeur, l'ambition & cette honêteté charmante, qui a eu tant de part au conquêtes de l'Aſie. Enfin c'eſt Alexandre le Grand bien mieux que dans ſon hiſtoire. Les autres ſont admirables dans leurs manieres, il faudroit bien plus d'une lettre pour y faire des reflexions particuliéres. On y voit auſſi un grand nombre d'idoles & de vaiſſeaux qui ſervoient aux ſacrifices des Anciens.

Il y a deux galeries, dont l'une eſt ornée d'une centaine de portraits de Perſonnes illuſtres, principalement en doctrine qui ne m'étoient pas inconnuës. Le plafond de l'autre repréſente les principales villes de Baviére, ſes riviéres, ſes Châteaux & ce qu'il y a de plus remarquable dans l'étenduë de cét Electorat. J'y vis une ſalle de cette eſpece d'ouvrage que les Italiens appellent *Stucador*, où les figures ſont excellentes. Le Roy de Suede qui s'étoit rendu Maître de Munik, ne trouva rien de plus beau dans ce Palais qu'une cheminée dont l'ouvrage de ſtuk l'avoit charmé. Il témoigna du déplaiſir de n'en pouvoir faire une dépoüille. Sur ce qu'un Seignenr qui l'accompagnoit luy vouloit perſuader de faire raſer ces bâtimens ſuperbes, il luy répondit qu'il n'avoit garde de priver le monde d'une ſi belle choſe. La magnanimité paroit par tout, & c'eſt en avoir les véritables ſentimens, de ne pas inſulter aux biens de ſon ennemi.

L'apartement de Madame l'Electrice eſt admirable. Elle eût la bonté de permettre qu'on me le montrât. Ce n'eſt qu'or & azur, & c'étoit ce que

j'y considerois le moins: les meubles y sont magnifiques & les ajustemens si galans, que si je n'avois pas seu qu'elle fût de la Royale maison de Savoye, j'aurois deviné que cette propreté venoit de delà les Alpes. l'Italie en est la source, & le reste du monde n'est en ce point que la copie dont elle est l'original.

J'ay encore cette obligation aux bontés de S. A. E. qu'Elle a bien voulu que je visse son Cabinet de curiositez & ses medailles Elle me fit dire qu'Elle iroit à la chasse au premier jour, & qu'Elle laisseroit ses ordres pour me faire voir toutes choses; en effet, je fus averti d'un Maréchal des logis, du jour & de l'heure.

On me fit entrer d'abord dans l'apartement de Monsieur l'Electeur, & dans une galerie de tableaux tous de la premiere force. Aux espaces qui les separoient, ont avoit pratiqué des armoires sur l'épaisseur du mur, où j'ay vû d'aussi riches bijoux qu'il y en ait au monde. Les pierres précieuses y sont en abondance: Il y a des perles d'Orient, il y en a du païs, qu'on a pêchées dans cette petite riviere qui se decharge à Passau dans

dans le Danube. On remarque dans celles-cy les differens progrez où la nature les conduit à la perfection. On en voit de noires, c'est la couleur de cette prémiere matiére qui prend sa solidité; de grises où on s'aperçoit que cette matiére s'éclaircit, de blanchissantes & de parfaitement blanches. Je découvrois sur ces petites créatures le travail du Ciel, qui leur communiquoit par degrés cette blancheur & cét éclat de l'astrée. On me montra la jarretiere que le Roy de Boheme perdit à la défaite de Prague, où la dévise de l'Ordre, est écrite en caractéres de diamans. J'y vis des ouvrages de Raphaël d'Urbin, d'Albert Durer, & de Lucas de Leide. J'y admiray particuliérement les tableaux d'un Peintre d'Ausbourg qui servoit l'Empereur Rodolphe. Je fus surpris des obstinations de son travail, il n'y a rien qui en aproche, les seuls Allemans sont capables de cette patience. Je pris plaisir d'y voir des ouvrages d'Orfévrerie de Sigismond Roy de Pologne & de l'Electeur Maximilien, & un vaisseau d'yvoire que S. A. E. a tourné Elle même. La plûpart des Princes & des Grands Seigneurs d'Al-

d'Allemagne ſavent quelque choſe des mécaniques. C'eſt peut-être à leur exemple qu'on y élêve les enfans du Grand-Seigneur. Les Gentils-hommes Hongrois en uſent de même par une raiſon aſſez politique; ils prétendent avoir par là, le moyen de déguiſer leur qualité quand ils ſont priſonniers de guerre & ſe ſauver d'une rançon qui les ruineroit.

Mais c'eſt trop s'arrêter quand on a occaſion de dire quelque choſe des Medailles. J'y ay vû des merveilles, *Monſeigneur*. Un Cabinet de Cedre de trois pieds de haut, ne ſert que de couverture a un autre bien plus précieux. Il eſt d'yvoire relevé de figures, dont la diſpoſition, le deſſein & le travail l'emportent ſur tout ce que j'ay vû ailleurs en ce genre. Il y a quatorze cent Médailles d'or en vingt tablettes. Leur beauté conſiſte dans la ſuitte des Empereurs Romains, car pour les Grecques & les Conſulaires, dont il y en peut avoir trois ou quatre cent, quoy qu'elles ſoient parfaitement bien contre-faites, la vérité & l'antiquité leur manque. J'apris qu'un Jeſuite qui en avoit la direc-

direction, ne pût apaiser la curiosité de Monsieur l'Electeur, qu'en faisant copier en or celles qui luy manquoit & qu'on pouvoir recouvrer, quelque dépense qu'on voûlut faire. J'avoüe que ces copies sont si belles que j'en fus surpris, & qu'il me fallut du temps pour les reconnoitre. Il y a deux ou trois cent pieces admirables entre les Imperiales, qui peuvent charmer la plus fine curiosité. Je m'attendois de voir celles d'argent & de cuivre, mais on ne m'en montra point. l'Officier que je pressay le plus civilement que je pûs, de me donner la satisfaction toute entiere, me répondit qu'il avoit charge de le faire, mais qu'il ne savoit point d'autres médailles que celles que j'avois vûes. On m'a dit depuis qu'elles ont eu la même fortune que tant d'autres richesses, qu'on a emportées d'Allemagne au delà de la mer Baltique.

Enfin il ne manqua rien à ma joye dans Munik. De tant de graces que j'ay receu de son Prince & en particulier & en public, celle d'avoir joüy comme j'ay voulu de ses thresors qui ne sont visibles qu'à peu de personnes, m'engage

gage à une reconnoissance, que les idées si riches & si magnifiques qui m'en restent, rendront immortelle.

Monsieur le Prince *Herman* devroit avoir la plus grande part à ce discours, c'est le favory de S. A. E. Ie reconnus qu'il ne devoit ce bon-heur qu'a son merite. L'Jllustre nom de Furstemberg est de grand augure ; la fortune & les talens sublimes y sont attachez ; mais tant de siecles qui l'ont honoré, ont moins fait pour sa gloire que les trois Princes qui le portent aujourd'huy. Vn seul endroit de l'Europe ne suffisoit pas pour employer leur vertu ; le Ciel les a separez, & sans m'expliquer d'avantage, car une matiére si ample n'est pas du dessein d'une lettre, par tout leur genie est la ressource du ministére, & leurs belles qualitez l'ornement de la Cour.

LA BAVIERE.

Est de grande étenduë ; son climat la rendroit incomparable ; si le voisinage des Alpes ne la mettoit trop à couvert du midy. Son abondance de toutes les choses nécessaires à la vie n'empêche pas qu'on n'y remarque le besoin qu'elle a des

des Pays étrangers. On ne ſauroit ſe mettre à table ſans ſe ſouvenir qu'elle n'a point de vins. La biére qui y eſt peut-être meilleure qu'en lieu du monde, ne repare point ce defaut : Cette boiſſon n'eſt au plus qu'une pâte liquide qui nourrit le ventre & l'eſtomac, & ne touche point cette partie ſupérieure du goût, où l'eſprit vient prendre ſa part des alimens. Elle n'a point ces divins atomes qui échauffent l'imagination & raviſſent la melancholie & le chagrin-même. On y perd bien la raiſon mais ſans joye & l'ame s'y noye en languiſſant. C'eſt pour cela, *Monſeigneur*, qu'on y parle tant de vos terres, & qu'on y a de la véneration pour le vin de Nécre, qui le porte là bien plus haut qu'à Stugard, & qui ſe fait bien payer de la peine qu'il a eu de venir de ſi loin.

Les richeſſes n'y ſont pas partagées, on ne les trouve qu'a la Cour & dans le Clergé, tout ce qui eſt au deſſous n'y a point de part. Ce n'eſt pas comme ailleurs, ce flux & ce reflux qui va & qui vient, qui porte l'argent dans toutes les parties de l'état & qui fait des gens riches de toutes les conditions. Les Gentils-

tils-hommes, les Prêtres & les Moines y ſont opulens, & les Payſans y languiſſent. C'eſt l'idée de cette ſtatuë du Prophete qui avoit la tête d'or, le corps d'argent & les pieds de terre. Jl n'en eſt pas de même chez vous, *Monſeigneur*, Jl ne manque rien aux Payſans de Wirtemberg ; ils n'ont pas ſeulement le néceſſaire, mais le commode, juſqu'aux douceurs de la vie. Je n'ay rien vû de pareil en Baviére, peut être que j'ay été du méchant côté, ou en méchante ſaiſon.

Les Bavarois me paroiſſent groſſiers. Je ne parle pas des perſonnes de qualité la naiſſance les diſtingue, & l'éducation les polit, il n'y a que le petit peuple & le reſte des perſonnes viles qui ayent ce caractere peſant & terreſtre. On ſait preſque par tout la conduitte des femmés qu'on rencontre le long du Danube, & le peu d'eſtime qu'on en fait : les hommes n'y ont gueres plus de merite. Homere diſoit bien que Jupiter avoit ôté le bon ſens aux valets ; les gueux ne ſont la plûpart que des ſots. Jl ſemble que la pauvreté empoiſonne ce qu'il ont d'eſprit, & que la mauvaiſe

fortune

fortune qui les a laiſſé dans le beſoin de toutes choſes, ne leur donne que le temps de penſer à vivre. l'Ame devient la partie inutile d'eux mêmes, & avec leur raiſon, ils ne ſont gueres plus ſages que les bêtes. Il me vient, là deſſus une penſée plus juſte; ne ſeroit-ce point, *Monſeigneur*, que la Providence auroit proportionné l'entendement des hommes à leur fortune, pour les accoutumer à cette grande inégalité qui troubleroit inceſſamment l'ordre des choſes du monde, ſi ceux qui ſont ſi mal partagez avoient aſſez de veuë pour ſavoir ſe dégoûter de leur miſere. Nous remarquons que chacun trouve ſes joyes dans ſa condition, & que cette inclination, de chaque état eſt le fondement ſecret ſur lequel repoſe la ſocieté civile. Et quand par une revolution dont les exemples ſont journaliers, nous voyons l'élevation des petits & la chute des grands; c'eſt *Monſeigneur*, que l'eſprit s'eſt ouvert à ceux-là, & que les autres ont perdu le goût & le ſentiment des bonnes choſes.

Il y a beaucoup de Religion en Baviere: le zele s'y étend particuliérement ſur

ſur les poins débatus. Leurs voiſins les accuſent de négliger le capital, pour s'abandonner aux bagatelles: Il croyent que leur culte s'égare & que chez eux le Chriſtianiſme va plus loin qu'il ne doit. Un Euangelique qui ne les aimoit pas, me dit un jour, encore étes-vous plus éclairez, vous autres François, vous allez à la ſource; tous ces moyens, éloignez, toutes ces inrerceſſions prétenduës ne vous embarraſſent point, vous étes de nôtre humeur, vous ne voulez gueres de Religion, mais qu'elle ſoit bonne: Si vous aviez tout à fait rompu avec Rome, qui ne vous tient plus que par un filet, nous ſerions bien-tôt d'accord. Je vous avoüe, *Monſeigneur*, qu'il me faiſoit plus d'amitié que je n'en voulois, mais ſans vous embarraſſer de la réponſe que je luy fis aſſez ample, je trancheray court ſur les deux derniers points. Je luy dis donc qu'il y avoit en France autant de véritables Chrêtiens qu'en pas un autre lieu, & que nous ſavions la différence qu'il faloit faire entre Rome & le ſaint Siege, entre le Vicaire de JESUS CHRIST & le Prince temporel, entre le Succeſſeur de S. Pierre &

le

le Donataire de Charlemagne, entre le Pape & le Politique. Que nous reconnoiſſions cete primauté ſpirituelle, & que nous y tenions, non pas par un filet, mais par le cœur, par la volonté, par la foy & par la grace; & que pour nos fortunes, nos biens, nos interêts & tout ce qui ne concerne point la Religion, ils étoient independans de cette domination, qui n'avoit point d'autres Sujets dans l'Egliſe, que ceux de ſes terres & de ſon patrimoine. En voilà trop ſur cette matiere; Je n'ay plus que ce qu'il me faut de place pour parler à V. A. S. d'un divertiſſement que j'ay vû dans ſon voiſinage.

On ne ſait en France ce que c'eſt que de Traîneaux, les Dames ny courent pas la bague, le Wirtſchaft y eſt inconnu, Que je fus agreablement ſurpris de voir l'hyver à la mode ou l'hyver traveſty, je froid & la neige dant l'uſage de la galanterie, & tant de beautez en campagne. La magnificence de leurs habits & la fierté de leur port me faiſoit voir autant de diuinitez & d'Amazones. Elles étoient ſuperbement montées ſur des Chars de triomphe, & paſſoient devant mes

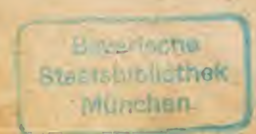
mes yeux comme des éclairs. Je ne ſavois ſi ces machines volantes étoient des vaiſſeaux roûlans ſur la terre, ou des chariots courans ſur une onde ſolide: Jl me ſembloit quelquefois que ce fut une foule de Déeſſes dans des nuées d'or & d'azur, qui venoient fendre l'air à fleur de terre, & joüyr des plaiſirs que l'hyver ſeul, qu'elles n'ont point dans le Ciel peut fournir. Les jeux y étoient differens, les uns ſe terminoient, à la vîteſſe de la courſe, & dans les autres, il y avoit de l'honneur à acquerir, parce qu'il y avoit des victoires à remporter. C'étoit quelque choſe d'aſſez rare, de voir une Dame la lance à la main, prendre les ardeurs & les fougues d'un Heros, marquer parmy les attraits d'un viſage charmant, de la vigueur & de la force, & ſe precipiter où la gloire l'appelloit avec un abandonnement qui n'avoit rien ni de la foibleſſe ni de la timidité du ſexe. Enfin, *Monſeigneur*, la pompe y étoit ſi grande, que c'étoit moins une carriére qu'un théatre à perte de vûe, qui avoit pour Scene le divertiſſement des Dieux & l'image de l'hyver pour décoration. Je ne ſay ſi les Romains euſſent

fait

fait de si grandes dépenses à leurs Naumachies, a ces batailles navales qui se donnoient sur terre, s'ils avoient eu le secret de naviger sur la neige comme les Allem ans

Je n'ay pas d'assez hautes expressions pour dire à V. A. S. ce qu'il me sembla pour lors des deux Princesses de Bade-Dourlach. Elles sont toûjours infiniment belles, mais leur ajustement de ce jour là, leur grace & leur adresse à executer tous les travaux de la carriére, en faisoient des Heroïnes. La Princesse Catherine Barbe qui étoit habillée à l'Egyptienne, me fit l'honneur de me demander comment je la trouvois, je répondis brusquement, plus belle que Cleopatre ; je devois dire encore, digne de quelque chose de plus que de Cesar & d'Antoine, mais j'avois l'esprit moins present, pour avoir les yeux trop occupez. La Princesse sa sœur parut en Paysanne. Le sort qui partageoit ces sortes de caracteres, l'avoit fait choir de bien haut. L'esprit & la naïveté qu'elle donnoit à son déguisement achevoient la copie d'une Paysanne dans la plus belle Princesse du monde

6


Bayerische Staatsbibliothek München

Un Etranger qui crût de bonne ſoy ce qu'il voyoit, la joignit familiérement, la converſation luy plaiſoit, & apres s'être informé d'une partie de ce qu'il vouloit ſavoir, il luy demanda où étoit la Princeſſe Elizabeth, Elle répondit ſans ſe défaire de ſon ſérieux, qu'il la verroit dans un moment, & qu'Elle ne manqueroit pas de ſe trouver au bal. On en eût le plaiſir tout entier, & ce bon-homme fût du divertiſſement & de la fête ſans qu'il y pensât

A mon retour j'avois obſervé une eſpece de badinerie qui ne laiſſa pas de m'entretenir agréablement par le raport qu'elle a avec la maniere des Anciens. Dans Vlme & dans ſon voiſinage les femmes & les filles on leurs cheveux retrouſſez en arriere comme de la natte qu'elles lient enſuitte avec un ruban. C'eſt la façon dont elle étoient ajancées il y a deux mille ans, au moins au raport de Tacite, *Inſigne. gentis Suevorum obliquare crinem, nodoque ſubſtringere.* Cét illuſtre Hiſtorien fait quelques autres remarques des Suaubes, qui ne conviennent pas mal au peuple de Wirtemberg. On ne ſait dans ce pays-

là

là, dit-il, ce que c'eſt que d'uſure, ce „ qui fait qu'on en eſt plus à couvert „ que ſi elle étoit défenduë par les „ Loix. On ne s'y épargne point à boi- „ re, on y paſſe quelquefois le jour & „ la nuit, ſans qu'on en puiſſe tirer ſujet „ de leur en faire aucun reproche. On „ y reçoit ſavorablement les Etrangers, „ & nulle nation ne ſe peut vanter d'être „ plus hoſpitaliére. Les coutumes des „ habitans y ſont ſi équitables, qu'elles „ ſurpaſſent encore les bonnes Loix des „ autres peuples. On y eſt moins corrom- „ pu, qu'en pas un endroit de la terre: on „ n'y exige pas les choſes par autorité; les „ voyes les plus douces, comme celle de „ la perſuaſion, ſuffiſent pour obtenir „ ce qu'on en ſouhaitte. On y adore la „ Déeſſe Iſis, & c'eſt à Elle à qui on „ fait plus de ſacrifices. Ces dernieres „ paroles expliquent aſſez l'origine de tant d'Autels & d'inſcriptions que V. A. S. m'a fait la grace de me faire voir à Stugard. Tacite qui n'avoit jamais receu de bien-faits des Suaubes, n'a pas laiſſé de leur faire ſouvent des petits éloges qu'il ne pouuoit refuſer à la vérité de ſes deſcriptions, J'en devrois bien faire d'au-

tres, ayant plus pratiqué le pays que luy, & étant chargé comme je ſuis d'une infinité de bienfaits du Prince qui en eſt le maître ; mais il faudroit être Tacite pour les bien faire, & je les ſens trop au deſſus de mes forces pour l'entreprendre.

Je laiſſeray V. A. S, ſur de ſi grandes idées : Je ſouhaitterois qu'elles luy donnaſſent aſſez de gayeté pour paſſer le chagrin où j'apprehende que ne l'ait mis un diſcours ſi foible & de ſi peu de force. Mais les grands Princes ſont tellement au deſſus des autres hommes, qu'ils ne dovient pas s'attendre de recevoir d'eux rien qui ſoit digne ou de leur goût, ou de leurs lumiéres. Auſſi ne mépriſent-ils pas les petites choſes qu'on leur offre, & leur géneroſité veut bien avoir de la reconnoiſſance pour les ſeuls mouvemens d'ardeur qu'on a pour leur être vtile, ou pour les divertir. C'eſt ſur ces conſidérations, *Monſeigneur*, qu'en ne faiſant rien pour Vous, je crois faire quelque choſe pour moy, & que je ſens cette grande con-

fiance

fiance à Vous aſſurer que je ſuis & feray toute ma vie avec beaucoup de reſpect.

Monſeigneur,

De Vôtre Alteſſe Sereniſſime,

De Strasbourg en Janvier 1671.

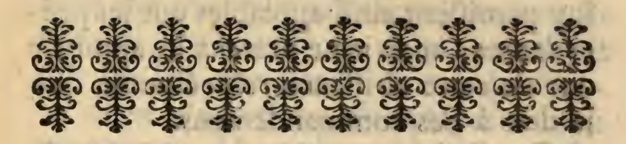
Le tres-humble & tres obeiſſant ſerviteur

CHARLES PATIN.

Vivendum moribus antiquis, loquendum verbis recentioribus.

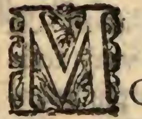


TROISIE'ME



TROISIE'ME RELATION,

A ſon Alteſſe Sereniſſime, MONSEIGNEUR FREDERIK, Marquis de Bade-Dourlach, &c.



ONSEIGNEUR,

Puiſque V. A. S. ne ſe laſſe pas d'entendre de mes nouvelles, & qu'Elle a la bonté de me le dire, Elle en aura encore de toutes fraîches: je n'ay pas aſſez de preſomption pour eſperer que celles-cy luy

luy paroiſſent auſſi agreables que les précedentes, mais je ne prétens les appuyer que de cette obïſſance reſpectueuſe que je dois à Ses commandemens.

Ce n'eſt pas, *Monſeigneur*, que je ne me pûſſe flater de dire des choſes à V. A. S. qui la pourront divertir, ou par leur nouveauté, ou par leur diverſité. Mais, *Monſeigneur*, qu'il eſt malaiſé quand on eſt foible comme je ſuis, d'entretenir un grand Prince auſſi intelligent que Vous, & de bien eſperer de cét entretien. Cependant, *Monſigneur*, Vous le voulez, Vous commandez, je connois même que cette eſpece de préface vous déplaît, je la finis, & Vous ſerez obey ſans delay.

Il n'eſt rien tel que de voyager, *Monſeigneur*, V. A. S. me l'avoit dit quelquefois, mais je le trouve vray toûjours. On a beau me reprocher par avance l'Epitaphe du grand Trivulce, *Hic quieſcit qui nunquam quievit*. Il ſemble que l'air que je reſpire en des différentes Provinces, m'inſpire de nouvelles lumiéres, au moins me fournit-il de la matiere à de nouvelles meditations. Et bien

bien que je neglige ces ſortes de diverſitez qui ſurprennent la plûpart de ceux qui ne les ont jamais vûes, je trouve aſſez d'occaſions d'employer mieux mon temps. Je ne m'attache pas à la difference des habits de chaque nation, quoy qu'il y en ait de ſi bizarres, qu'ils vont juſqu'au ridicule. J'en ay quelquefois recherché la raiſon ou l'origine, mais je ne l'ay pas découverte, auſſi ne pretendois-je la trouver que dans l'utilité ou la bien-ſeance, qui ſont à mon ſens les deux regles pour les vêtemens. Il m'a falu contenter de l'uſage ordinaire, c'eſt à dire de la coutume des peuples qui s'en ſervent. Cette coutume au reſte qu'Herodote traite du titre de Roy, eſt une eſpece de Loy ſuprême, principalement en Allemagne. La nouveauté n'y eſt pas ſi bien receüe qu'ailleurs: On y rebâtit d'ordinaire une maiſon du même deſſein, dont on l'avoit bâtie l'autre ſiécle; & pour peu qu'on preſſât le propriétaire de rendre ſa maiſon plus réguliére, de l'éclairer davantage, de diminuer l'épaiſſeur de ſes murailles, & de ſe relâcher de cette antique maniére de bâtir en ſe ſervant de tant de

commoditez que nous ſournit cette belle Architecture moderne, il répondroit auſſi-tôt, qu'il ſe moque de la mode, que deffunt ſon Pere ou ſon grand-Pere étoient des gens fort ſages, qu'ils avoient fait faire le deſſein de cette maiſon, tel qu'il eſt, ſi par hazard même, ils ne l'avoient eu de leurs Predeceſſeurs; mais en un mot qu'il n'en fera rien autre choſe.

Le même éſprit s'obſerve avec quelque ſorte de ſevérité dans la plûpart des autres Arts qui s'y pratiquent aujourd'huy comme du temps de Charlemagne, quoy qu'on ait trouvé mille inventions conſidérables depuis ce temps-la, & qu'on face beaucoup plus d'ouvrages avec moins de dépenſe & moins de temps. J'ay éte ſurpris de voir en beaucoup d'endroits qu'on faiſoit la cuiſine. comme Tacite la fait faire à ces Allemans qu'il ne connoiſſoit que pour des Barbares. Il eſt vray qu'en d'autres, comme chez Vous, *Monſeigneur*, on a renoncé il y a long-temps, à cette ancienne maniéré. & on n'en reconnoit point d'autre que celle qui eſt ſaine, délicate & magnifique. Pour la Médecine, je m'y connois un

un peu davantage. J'ay remarqué que presque par tout on se sert d'une grande quantité de drogues, & de cette pratique qui regnoit il y a deux mille ans, comme si nous étions des Socrates & des Epaminondas, sans faire reflexion que la diversité des climats, des alimens & des coutumes, qui altérent les corps & les temperamens, produisent de nouvelles circonstances dans les maladies, & demandent de nouveaux remedes, ou au moins une application différente. Il n'est pas jusqu'à une femme qui ne m'ait reproché que je n'ordonnois pas de l'hellebore, comme faisoit Hipocrate: aussi sans luy en rendre d'autre raison, quoy que j'en eusse, je luy repartis, qu'on est bien plus fou aujourd'huy qu'on n'étoit autrefois, & qu'il faut bien d'autres remedes.

Le raisonnement qu'on pourroit faire sur ces coutumes seroit sans doute ennuyeux, au moins seroit-il trop étendu pour vôtre goût, *Monseigneur*, & pour mon inclination. Je me resserreray aux choses qui touchent l'un & l'autre de plus prés, & dont on n'a pas encore tant écrit que des moralitez, dont en pas-

ſant, je trouve preſque des livres par tout.

BASLE.

Eſt la premiére Ville qui ſe preſentè à mon eſprit, peut-être parce que c'eſt la premiére que j'ay vüe entre celles dont j'ay quelque choſe à dire à V. A. S. Sa politique, ſes forces, ſes alliances, ſa Religion, ſont connues de toute l'Europe, & de V. A. S. plus que de pas un autre, & d'autant plus qu'Elle a des terres qui n'en ſont éloignées que d'un quart d'heure, & qu'Elle honore toûjours cette République de ſon amitié ſouvent de ſa préſence. J'auray peut-être remarqué là quelques ſingularitez qui luy plairont.

De mes Amis, qu'il faut preſque toûjours ſuppoſer des Gens d'étude & toûjours d'honêtes gens, me menerent à deux lieües de la ville; mes lieües en paſſant n'en valent que des demies d'Allemagne, qu'on appelle ordinairement des heures à cauſe du temps qu'un homme de pied employeroit à les faire de ſon pas ordinaire. Nous conſiderâmes là les ruines de cette ancienne ville, qui a donné

donné à Bâle le titre *d'Augusta Rauracorum.* Le nom du village qui en reste s'y raporte assez, car

AUGST

Tire sans doute son étymologie *d'Augusta.* Aux environs tout est plein de ces débris antiques. Nous prîmes plaisir d'aller à pied à demie-heure du principal Château, où nous apperçûmes dans une forêt une ouverture qui nous fit découvrir un canal vouté, avec quelque reste considerable d'Architecture. On prétend qu'il a servi d'aqueduc, car le lieu qui est fort élevé le témoigne. D'autres disent que c'étoit un passage secret pour des troupes en cas de necessité, car c'étoit comme l'abord des Allemans qui venans de la forêt noire, que les anciennes cartes nomment *Sylva Hercinia*, s'efforçoient de passer là le Rhin, pour faire leurs irruptions contre les Romains. Le principal Château que ceux du païs appellent encore aujourd'huy *das Scholfs*, pouvoit être aussi une partie de la ville, c'étoit l'un des trois dont on

avoit fortifié le passage du Rhin, qui étant plus bas en ces quartiers-là qu'ailleurs, est d'autant plus facile à être traversé. Arioviste se sauva par là, aprés avoir été batu par Cesar, & quelque temps aprés, Drusus y fit bâtir dans le voisinage, le Bourg des Gardes qu'on appelle encore aujourd'huy *Bartemburg*. La tour du sel qui reste à Bâle proche le pont, est bâtie de cette même maniere: de telle sorte qu'on peut présumer que ces trois espéces de Château avoient été bâtis pour découvrir plus promptement les ennemis, & s'opposer vigoureusement à leur passage, de quel côté qu'ils le prissent. Quoy que c'en soit, le lieu mérite toute la peine que nous nous sommes donnez de l'examiner. Il paroît assez par ce nom *d'Augusta*, que les Romains s'y étoient établis, comme dans un canton propre à resister aux Allemans, & qu'ils y avoient bâti cette forteresse dont on voit de si belles ruines. Il y a apparence même qu'ils y avoient une grande ville, tant parce qu'ils ne donnoient ce nom *d'Augusta* qu'aux villes capitales, comme *Augusta Trinobantum*, *Augusta Trevirorum*, *Augusta*

Vin-

Vindelicorum, que par le nombre infiny de pierres & d'autres materiaux qui se trouvent dans les champs voisins, n'y en ayant aucuns dans ceux qu'on juge avoir été hors de l'enceinte des murs. Le Château tout ruiné qu'il est, a encore des beautez. Les fossez & les murailles y sont en beaucoup d'endroits tels qu'il étoient il y a mille ans, la liaison des pierres en paroît inimitable, au moins quelques expers que soient les Massons d'aujourd'huy, ils avoüent qu'ils n'y entendent rien, & qu'ils ne la comprennent pas. Ce qui nous arrétoit le plus, étoit que les dernieres tours, dont nous contâmes jusques à neuf dans la circonference, sont toutes flanquées en dedans, contre l'ordre de l'Architecture moderne, qui est infiniment plus reguliére que l'antique. Il est vray que cette disposition s'accommodoit d'avantage à la defense de ce tems-là: les beliers qui en étoient les plus fortes machines, se brisoient contre le concave d'une tour, au lieu qu'ils l'auroient pû rompre si elle eut été convexe. Quelqu'un de la compagnie prétendoit que comme au Colisée & en d'autres bâtimens Romains,

mains, il y avoit des niches en dedans, où on enfermoit des bêtes, pour la magnificence de leurs jeux, ou pour les supplices, de même celles-cy pourroient avoit eu quelque usage pareil. Il est pourtant difficile de le déviner au juste, quoy que j'en aye conferé avec ceux du païs qui sembloient en savoir le plus, & que j'aye pris plaisir d'en feüilleter les desseins que le curieux Mr. *Amerbach* en avoit fait faire.

Ce Savant homme a crû qu'il y avoit un Théatre composé de quatre tours, séparées chacune par un escallier. Les Spectateurs s'y pouvoient rendre à toute heure par ces dégagemens & s'y placer commodément. Il y a apparence que la pensée en est veritable, mais au moins elle me paroît fort jolie. J'en ay fait graver deux vües, selon ses mémoires & ses désseins, avec trois inscriptions antiques.

Les deux prémieres avoient été trouvées de son temps, la troisiéme se voit au Cabinet de Monsieur *Fesch*, à qui un Paysan d'Augst l'a aportée de puis peu.

Je ne saurois m'empêcher de faire souvenir icy V. A. S. du bien que les Curieux


TI
ELLO·
VIRO
ATR
D.M
S ERIAE TRENE
XI DIEBVS XXVII
IVS HELIX ET LABERIA
E FILIAE PIENTISSIMAE
FECERVNT.

Curieux ont fait à la Republique des lettres. N'étoit-elle pas dans un état pitoyable dés-le ſiécle de Conſtantin, & n'y a-t'elle pas languy pendant environ douze cens ans. Rome même étoit pleine de Barbares auſſi bien que de barbarie. Quel jugement doit-on faire de l'état des Provinces, qui n'avoient de ſcience & de politeſſe que ce qui leur venoit de Rome, Elle a enfin repris quelque vigueur depuis un ſiécle ou deux, mais elle la doit toute entiere aux Curieux, qui ont comme deterré la Science & la verité. J'en ferois une reconnoiſſance publique à la mémoire de tant de braves Gens qui s'y ſont employez, ſi je ne me ſouvenois que j'écris une lettre & non pas un livre d'éloges. Permettez-moy pourtant, *Monſeigneur*, d'en tirer trois de cette foule, dont le mérite étoit extraordinaire. Je dois cette parentheſe à leurs fatigues, à leurs voyages, à leurs dépenſes, & au deſſein qu'ils avoient de bien faire. Tous trois ont eu des Bibliotheques fort amples, des Manuſcrits de conſequence, & de tres-curieuſes Médailles antiques. On peut dire qu'*Auger*

qu'*Auger Busbeck*, c'ét illuſtre Ambaſſadeur, dont il nous reſte ces deux belles relations, a enrichy le monde, & particulierément l'auguſte Maiſon d'Autriche qu'il ſervoit, d'une infinité de manuſcrits & de médailles. qui étoient en danger de perir ſans luy. Mr. *de Peireſc* Conſeiller au Parlement d'Ais, étoit honoré de tous les Savans de ſon temps: Mais il le doit être encore de toute la poſterité, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ce beau threſor de médailles qu'ils avoit amaſſé. J'en ay eu plus de mille Grecques qui en venoient. Ce mot eſt précieux, *Monſeigneur*, & quoyque ce ſoit une eſpéce d'enigme pour la plûpart du monde, il ne l'eſt pas pour Vous. Ce Mr. de *Peireſc* étoit le ſeul de ſon tems qui leut le Grec ſur les médailles & qui l'y pût expliquer. Mr. *Amerbach* au ſujet de qui j'ay fait cette digreſſion eſt le troiſiéme. J'ay lû quantité de ſes lettres, toutes remplies d'érudition & d'élegance. Il entretenoit correſpondance avec la plûpart des gens de ſon humeur, c'eſt à dire des Savans & des Curieux, mais il l'avoit tres-exacte avec l'illuſtre Antiquaire & Medecin d'Ausbourg, Occo:
Ce





Ce nom ſeul vaut un éloge. Si les ſiécles futurs oublioient ce Mr. Amerbach, l'Academie de Bâle qui poſſéde ſa Bibliotheque & ſon Cabinet, auroit aſſez dequoy les convaincre d'ingratitude. Mais revenons à la découverte qu'il a fait de ce Theatre d'Augſt. Sans luy on ne ſauroit aujourd'huy ce que c'eſt, au moins auroit on bien de la peine à le deviner, Auſſi pour en illuſtrer la penſée, j'y a fait graver des combats de bêtes de la maniere dont ils ſe faiſoient chez les Anciens, & comme leurs médailles nous les répreſentent.

J'ay auſſi fait graver à part quelques gentilleſſes qui ont été trouvées en ces quartiers-là. Des deux anneaux d'argent qui y ſont, l'un répreſente le premier des Ceſars, avec la marque de ſon autorité Sacerdotale. La Religion n'étoit elle pas bien gouvernée en ce tems-là, *Monſeigneur*? Jamais homme n'a répandu plus de ſang que ce Souverain Pontife, & on n'a pas même dit d'aucun autre, qu'il ayt été l'homme de tant de femmes, & la femme de tant d'hommes. L'autre anneau donne ſur une agathe onice, la figure d'un homme appuyé ſur

ſur une colomne, tenant une eſpece de faux d'une main, & une amande de l'autre. Ces deux particularitez me font ſoupçonner que ce ſoit cét Atis dont la fable fait tant de petits myſteres avec la Mere des Dieux. Entre ces deux bagues il y a un petit bijou d'argent en forme de Lune: C'étoit la plus eſſentielle marque de la Nobleſſe de ces vieux Romains qui ſe faiſoient appeller προσέληνοι, pretendans être même plus anciens que la Lune, dont ils portoient cette repréſentation ſur leurs chauſſures; auſſi l'appelloient-ils *Lunula*. Zonare dit pourtant que cette figure ne leur étoit précieuſe qu'à cauſe qu'elle exprimoit à leur maniére le nombre de Cent, en honneur des cent Patriciens que Romulus choiſit pour en faire ſes Gentils-hommes. La figure de ce Cupidon aîlé avec un flambeau ardent à la main eſt aſſez rare dans les monumens antiques. Je me ſouviens pourtant d'avoir vû dans le Cabinet de V. A. S. une médaille qui s'y raporte: Il ſemble que Cupidon y veüille éteindre ſon flambeau, de la douleur qu'il a d'avoir perdu ſon aymable Maître.

tre. Les habitans de Tomes, chez qui Ovide avoit été relegué, crûrent donner quelque ſatisfaction à l'Empereur Caracalle, de le faire ſouvenir de cette gayeté. Ce Cupidon, au reſte, eſt ſculpé, pour ſervir d'ornement à quelque fermeture, que je ne connois pas aſſez, non plus que ce que j'ay fait mettre vis à vis, qui eſt apparemment le pied d'un trépied. Pour les trois inſtrumens qui ſont en bas, c'étoient ſans doute de ces celebres agraffes qui avoient tant d'uſages chez les Romains dont un Savant homme de nôtre temps (*Rhodius*) a fait un aſſez gros livre.

Je feray peut-être rire V. A. S. de la ſimplicité de quelques Payſans, qui nous voyant en plein-jour dans la campagne avec du feu & de la chandele, nous prirent tous pour des ſorciers, car on eſt plus facile en ce païs-là ſur cette matiere qu'ailleurs; & ce qui acheva de les en perſuader, fut de voir revenir un des nôtres d'une eſpece de trou, par où il ſembloit que perſonne ne peut paſſer. C'étoit la ſortie d'une caverne, par où le Curieux Monſieur *Platterus* ne fit pas de difficulté

de

de se tirer, la lanterne à la main, apres en avoir visité tous les secrets. Il faut dire quelque chose à V. A. S. de Mr. *Platerus*, qu'on prit pour un diable, ou tout au moins pour un enchanteur. C'est un Médecin fort galant homme & fort Savant; il est fils, petit-fils, & je crois arriere petit-fils de Médecin, c'est ce qu'on appelloit autre-fois ἰατρῶν παῖδες. Le beau Cabinet qu'on conserve soigneusement dans sa famille, & l'Epigramme que Theodore de Beze fit en son honneur, témoigne assez l'érudition & la curiosité des possesseurs, Il n'y a plante, metail, mineral, figure, chose extraordinaire qui n'y soit; il y a même de ces especes de choses, pour lesquelles nous avons plus de véneration que ceux qui ont reformé le culte de la Religion; ils conservent un reste precieux de la Couronne d'épine de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST. Ils ont aussi des médailles. Mais ne sortons pas d'*Augst*, sans dire à V. A. S. qu'on y en trouve souvent en labourant la terre. Je l'ay oüy dire à beaucoup de personnes, & j'en ay vû quelques unes de tous metaux. J'allay moy-même chez de bons Paysans du

du lieu, qui m'en montrérent qu'ils avoient trouvé depuis peu de jours. J'en aquis entre-autres une de Delmatius neveu de Conſtantin, avec le *Labrum* & la marque de JESVS-CHRIST. Je vous pourrois aſſurer que dans le payement que je leur en fis, ils regardérent à deux fois mon argent, & tant ils étoient ſimples, ils avoient peur que quelque temps aprés, ils ne ſe changeât en feuilles de chêne.

A Bâle on y étoit bien autrement détrompé, c'eſt la ville où j'ay vû les gens de meilleur ſens, ſans, faire tort aux autres. On y ayme les belles letres & la probité ; c'eſt une union qui ne ſe rencontre gueres, & qui me plait éxtrémement. Les Langues Orientales y ont toûjours été tres-ſoigneuſement cultivées, & Mr. Buxtorf qui y eſt Profeſſeur, répond dignement à la reputation que Monſieur ſon Pere s'étoit aquiſe d'être le plus habile homme du monde en Hebreu. Si Monſieur *Wetſtein* ſait autant de Teologie que de belles lettres, on peut dire qu'il la ſait toute entiére : mais comme je me connois peu en Theologie, encore moins en celle qu'on enſeigne

enſeigne-là, j'en laiſſeray faire l'éloge à d'autres. Au reſte, c'eſt l'homme du monde le plus obligeant ; Il a un fils qui ne l'eſt pas moins que luy, dont la jeuneſſe eſt ornée d'autant de Sciences & de belles qualitez qu'on en pourroit ſouhaiter dans un grand Theologien. Le célebre Profeſſeur Mr. *Bauhin* s'eſt fait aſſez connoître par ſes ouvrages, ſans qu'il ayt beſoin icy de moy ; auſſi ne luy feray-je point d'éloge ; qu'en le faiſant connoître pour un des plus polis hommes du monde, qui m'ayme, qui ayme mon Pere, & qui eſt aymé de toutes les perſonnes d'honneur. Ce pays, au reſte, en eſt tout plein. Mr. *Battier* ſait peut-être autant de choſes fines que Suiſſe ayt jamais ſeu, & fait bon uſage des années qu'il a demeuré à Paris dans la converſation des Gens doctes, & particuliérement de Mr. Iuſtel. Il a un couſin, dont le nom Vous eſt connu, *Monſeigneur.* Outre que la famille des *Feſch* eſt une des plus conſidérables de la ville, permettez-moy de Vous dire qu'elle eſt auſſi des plus nombreuſes; ce ſeul exemple le prouvera. Rodolphe Feſch Bourguemeiſtre & fils de Bourguemeiſtre a

vû

vû apres ſoixante ans de mariage avec Anne Gebveiler cent ſoixante-cinq enfans nez de luy, de ſes enfans ou de ſes petits enfans. L'un de ceux-cy s'appelle *Sebaſtien*, & eſt poſſeſſeur d'un des plus beaux Cabinets d'Allemagne. Sa maiſon eſt un Palais. V. A. S. ſait aſſez que ces Républicains vivent contens: je ne leur aurois jamais crû tant de politeſſe. Mais laiſſons les dehors & venons au cabinet Rien n'y manque; il y a de la peinture, de la ſculpture, des livres, & des curioſitez de toute ſorte. Pour des medailles, *Monſeigneur*, V. A. S. qui me fait l'honneur de me croire, ſans que je jure, ſe contentera s'il lui plait de ma parole. Il y en a quelques unes de ſi ſingulieres qu'elles ſont ſurprenantes, ſans qu'elles ayent aucun raport aux memoires que j'ay de autres Cabinets, ou aux deſcriptions des Autheurs ou à celles que j'ay vû ailleurs. Le Poſſeſſeur n'a pas ſeulement pour moy cette amitié ſincere qu'ont tous les honnêtes gens qui me connoiſſent; il a de plus cette douceur de converſation, que les Grecs appelloient Eutrapelie, ce qui ne s'accommode pas

avec ce qu'on dít des Suisses. On en parle comme de gens lourds & grossiers : j'ay conversé chez eux quelque temps, j'ay eu habitude avec eux en differens pays, & ne m'en suis jamais apperceu. Je les ay trouvé generalement parlant, laborieux, fidelles, exacts, sinceres, candides, & la plûpart d'entr'eux fort savans; J'ay été surpris d'en voir de polis jusques à la delicatesse. Je ne dis rien de la Religion, ny de la politique : dans l'une ils disent, qu'ils s'y entendent fort bien, & je suis tres-persuadé qu'ils s'entendent parfaitement dans l'autre. Je diray un mot à V. A. S. des honnêtetez que m'a fait Monsieur Fesch, Elle y a plus d'interêt qu'Elle ne pense : Il m'a permis de prendre à la plume toutes les médailles rares dont je Vous ay parlé-cy-dessus : c'étoit me procurer un petit tresor sans diminuer le sien & s'aquerir sur moy une obligation eternelle.

Au reste, *Monseigneur*, la curiosité de Bâle va plus loin : Je Vous veux entretenir d'un autre Cabinet qui fait assez de bruit, par les noms de ses fondateurs, *Erasme* & *Amerbach*, qui sont en veneration en ce païs-là, comme les re-

staura-

ſtaurateurs des belles lettres. Le premier y eſt peint à demi-corps par Holbein, c'eſt ſur ce portrait qu'on a fait cette Epigramme aſſez juſte,

Ingens ingentem quem perſonat orbis Eraſmum,
Hic tibi dimidium picta tabella refert.
At cur non totum? mirari deſine, Lector,
Integra nam totum terra nec ipſa capit.

Ce Cabinet appartient à l'Univerſité de Bâle, par la donation que lui en a fait le Magiſtrat de la ville. Il l'avoit acheté neuf mille écus en 1661. des heritiers de ce Monſieur Amerbach legataire d'Eraſme, dont on conſerve encore le teſtament écrit de ſa main. Il y a auſſi dans la grande Egliſe un marbre pompeux appliqué en architecture qui confirme la choſe par ſon inſcription. La medaille qu'on voit d'Eraſme ſemble avoir tiré ſon type du Dieu Terminus, qui eſt ſur la face de cette inſcription qu'on a faite exprez pour honorer la memoire de ce grand Homme.

Ce qui ſuffiroit pour donner à ce Cabinet toute ſon importance, ſeroit une vingtaine d'orginaux d'Holbein, &

entre autres ce Chriſt mort, duquel on a voulu donner mille ducats. Ceux qui ne connoiſſent pas l'excellence de ce Peintre, n'ont qu'à aller à Bâle pour en être perſuadez. On leur montreroit dans l'Hôtel de ville un grand tableau de ſa main, ou plûtôt huit tableaux d'une piece, qui repreſentent autant d'actes differens de la Paſſion. C'eſt à mon ſens un des plus beaux tableaux du monde, & je ne m'étonne pas que le deffunt Electeur de Baviere en ait offert à la ville, pour vingt mille écus de ſel.

Trouvez bon, *Monſeigneur*, que je vous diſe quelque choſe de cet *Holbein*. C'étoit un brave homme, mais ſi gueux qu'il n'avoit pas quelquefois dequoy dîner. On voit en un tableau de ce même Cabinet le portrait de ſa femme & de ſes enfans, dont les habits ne marquent gueres plus de commodité, en un mot ce tableau eſt un treſor en lambeaux. Tous les étrangers s'arrêtent avec plaiſir au coin d'une petite ruë de Bâle, ou il y a une maiſon peinte au dehors, depuis le bas juſques en haut, de la main d'Holbein; de grands Princes ſe pourroient faire hon-

neur

neur de ce travail ; ce n'étoit neanmoins que le payement que faiſoit ce pauvre Peintre de quelques repas qu'il y avoit pris : car c'étoit un cabaret dont la ſituation auſſi bien que la mediocrité marquoit aſſez qu'il n'étoit pas des plus celebres. Nôtre Holbein fut à la fin retiré de cette miſere par la generoſité d'un Comte d'Arondel, dont eſt deſcendu cet illuſtre Seigneur Anglois que la curioſité rendra immortel, auſſi bien que tant d'inſcriptions & de marbres antiques qu'on voit encore dans le theatre d'Oxfort, qu'il avoit fait venir d'Orient, & qui ont été ſi doctement & ſi heureuſement expliquées par Seldenus. Ce livre en paſſant eſt fort rare, mais ſi V. A. ne l'a pas dans ſa Bibliotheque, Elle s'en peut conſoler, car on le r'imprime, & on m'a dit qu'il ſeroit plus beau & plus ample que dans ſa premiere édition. Ce Comte d'Arondel venant ſi je ne me trompe, d'une Ambaſſade de Vienne, emmena avec luy cet Holbein & ſa famille, & luy fit cette fortune qui faiſoit dire à Holbein même : Eſt-il poſſible que j'aye été ſi pauvre que

d'avoir peint par neceſſité ? Ce ſont les effets de la connoiſſance & de la generoſité d'un grand Seigneur, ſans laquelle Holbein auroit peut être rampé toute ſa vie dans la miſere & dans l'obſcurité. D'autres diſent qu'il ne paſſa en Angleterre que long-temps aprés, dans le deſſein d'y faire mieux ſes affaires : Qu'il ſe preſenta d'abord à Thomas Morus avec des lettres d'Eraſme, & qu'il en fut receu avec les dernieres careſſes. J'ay vû dans le Cabinet de l'Empereur, le portrait qu'il fit pour lors de ce grand Miniſtre. On dit que ne ſe pouvant ſouvenir du nom de l'Ambaſſadeur qui lui avoit promis ſon credit & ſa protection, il traça à la hâte le reſte de l'idée qu'il en avoit, & c'en étoit ſi bien tout le viſage & tout l'air, que Morus reconnut à l'inſtant le Comte d'Arondel : ainſi trouva-t'il au bout de ſes doits, ce qui s'étoit échapé de ſa memoire. Ces deux illuſtres Patrons donnerent les ouvertures à ſon merite. Henry VIII. l'honora de ſon eſtime & de ſon amitié, & s'expliqua un jour le plus obligeamment du monde en ſa faveur, à un Comte qui s'en étoit venu plaindre : Je

peux

peux dit le Roy, faire six Comtes en une heure, mais je ne saurois faire un Holbein. J'en sai bien d'autres particularitez, mais j'en dois dire une ici, qui nous fera reprendre le discours d'Erasme.

Quand Holbein eut vû son *Encomium Moriæ*, imprimé chez Froben in 4o. en 1514. il tira dans les marges, des petites figures à la plume qui forment huitante trois tableaux: ce sont comme autant d'eclaircissemens du texte mais elles sont si bien & si nettement dessinées qu'on pourroit connoître la force d'Holbein par ce seul Ouvrage. Voici comme il s'est expliqué à côte du titre du livre, *Hanc* MORIAM *pictam decem diebus ut oblectareteur in ea Erasmus, habuit.* Erasme aimoit Holbein, il ne lui fut pas difficile de se mettre en belle humeur, à la vuë de son livre qu'il trouva si bien embelli, & de donner à quelques uns ce ces petits Originaux, des devises assez plaisantes. J'en ay remarqué trois, qui pourront donner du plaisir à V. A. S.

A la page 53. le texte porte, *Ne videar Erasmi mei commentaria suppilasse*, Holbein donne à la marge Erasme assis

écrivant dans un livre ſur un pupitre, de la maniere dont il le peignoit, & dont même Albert Duret la repreſenté. Eraſme qui s'y vit peint avec un peu trop d'enbonpoint, écrivit ſur le livre de la figure, ADAG A ERAS, & au deſſous, on lit, *Quum ad hunc locum perveniebat Eraſmus, ſe pictum ſic videns exclamavit Ohe, Ohe, ſi Eraſmus adhuc talis eſſet, duceret profecto uxorem.*

A la page 54. à la droite de ces mots, *ſed multo candidius pinguis ille ac nitidus Epicuri de grege porcus*, Holbein peignit un gros garçon aſſis à une table bien couverte, beuvant une bouteille qu'il tient de ſa main gauche & embraſſant de ſa droite la mignonne qui eſt aſſiſe à ſon côté, Eraſme écrivit au deſſous HOLBEIN; Il crût par ce ſeul mot qu'on entendroit aſſez ce qu'il voudroit dire.

Dans la page ſuivante vis à vis de ces mots *Scoti anima* il deſſina un enfant razé à la monachale, qu'il pretend être l'ame de Scot, avec des marques de ſon ordre que je ne peux décrire plus honnêtement. Eraſme y joignit agreablement. *Scoti anima cacat ſtulta logicalia.*

Mais

Mais ce Cabinet contient bien d'autres choſes : Tout ce qu'Eraſme & Amerbach avoient aſſemblé de curioſités, y eſt; le cachet, la Biblioteque & la plus grande partie des meubles de ce premier y ſont conſervez avec la derniere eſtime. Il y a auſſi des manuſcrits de cẽ Mr. Amerbach qui ne ſont pas moins precieux. J'y ay remarqué les beaux deſſeins qu'il fit faire de cette ville d'Augſt, dont j'ai deja parlé. on y conſerve quatre ſuittes conſiderables de medailles antiques, de Grecques, de Conſulaires, d'Imperiales d'argent & d'Imperiales de bronze. Je ne me ſouviens point d'avoir vû ailleurs de medaille d'or de l'Imperatrice Plotine. Quoi qu'aparemment Eraſme n'eut pas été en état dans les premiers temps de ſa vie, de fournir à ces depenſes, la liberalité des Princes qui le conſideroient, lui en donna les moyens : Il en eût beaucoup de preſens, qu'il celebre dans ſes Epitres ; & l'on dit même que ſans la mort prematurée d'un Pape, il eût été élevé aux premiers honneurs de l'Egliſe.

Ce n'eſt pourtant pas d'aujourd'huy

qu'on le décrie dans tous les partis. Les Reformez ſavent de reſte qu'il ne goûtoit pas leur nouveauté & qu'il eût voulu une reformation d'une autre maniere que la leur. Les Lutheriens ne luy ſauroient pardonner d'avoir écrit dans ſes livres *Poteram in Lutherana factione eſſe Coryphæus, malui totius Germaniæ in me odia concitare, quam à ſacroſanctæ Eccleſiæ conſortio diſcedere.* Les Moynes qui de ſon temps n'étoient la plûpart que des ignorans & des débauchez, le traitent de libertin & d'impie, quoy qu'on trouve dans ſes lettres, qu'il n'entreprenoit jamais de voyage ſans entendre la Meſſe & s'approcher même des Autels. Cependant on a beau dire, il a trouvé dans tous ces partis, des hommes qui l'honorent & qui pretendent que ſa reputation ſera immortelle. Et en effet on l'ayme preſque par tout. On voit encore à Bâle la maiſon où il eſt mort; mais je n'ay pas envie d'occuper cette lettre du ſeul Eraſme.

J'ay quelque choſe à dire à V. A. S. de la Bibliotheque publique: Il y a une infinité de manuſcrits, outre les livres imprimez, en voicy quelques-uns dont

je

je me ſouviens: Le *Thucidide* Grec in 4°. dont Camerarius a fait faire l'édition. *Les Evangiles* en Grec, avec des lettres carrées, des accens, des eſprits, des points, & au bas des pages, la Concordance avec les autres Euangiles. Les Actes des Apôtres, qui ſont à Oxfort ſont à peu prés de même, mais il n'y a ni points ni accens. Le manuſcrit des Epîtres de Saint Paul, qui eſt à Paris en l'Abbaye de S. Germain des Prez, ſe raporte au manuſcrit de Bâle, & par les accens, & les eſprits, qui s'y voyent, & par la même diſpoſition des caracteres, où l'alpha a cette même figure α & l'epſylon celle cy ε: il n'y a pas pourtant de ſeparation entre les mots comme à celui de Bâle, qui eſt apparemment ancien de plus de mille ans. On y conſerve auſſi avec la derniere eſtime un manuſcrit en parchemin in 4°. des raiſons que *Calecas* preparoit aux Evêques Grecs qui devoient ſe trouver à Bâle au Concile univerſel, que la Pape Eugene transfera à Florence, pour des raiſons particulieres. On y voit auſſi le *Code des Canons* de tous les Conciles, & des Saints Peres, avec le *Nomocanon de Pho-*

tius & le double Commentaire de *Zonare* & de *Theod. Balſamon*, bien plus ample que dans ſon édition de Paris ; car on y voit auſſi beaucoup de reponſes & de pieces conſiderables des Patriarches & des Evêques, qui ne ſe trouvent pas ailleurs. Tout cela ſe doit voir bientôt dans l'edition qu'on en fait à Oxfort. Les Oeuvres de *Gregoire de Nazianze*, y ſont écrites en caracteres rouges, & les Commentaires *d'Elias Cretenſis* en caracteres noirs, qui n'ont encore été imprimez qu'en Latin. Ce manuſcrit Grec eſt parfaitement net, & enrichi même aux chapitres, de fort belles miniatures. On y voit ſouvent S. Gregoire en chaire, qui prêche & qui ſemble diſputer contre les Heretiques qui ſont en bas à ſa gauche ayant à ſa droite les Orthodoxes, principalement en ſon Sermon *in* ἐυνομανὺς ἑτεροδόξυς. Ils ont auſſi un *Alcoran* parfaitement bien écrit ſur cette eſpece de papier oriental que nous ne connoiſſons que par curioſité. Un *Virgile* manuſcrit admirable. Enfin ils en ont quatre armoires pleines, dont la deſcription meriteroit plûtôt un volume qu'une lettre.

lettre. J'ajouterai à ces munuſcrits un livre curieux imprimé *in ſolio à Ioh. Fuſt, cive Moguntino, per petrum de Gernsheim, Anno* 1459. c'eſt l'OFFICIALE DVRANDI, qui peut ſervir de conviction dans la querelle des nations pui pretendent à l'invention de l'imprimerie. On voir à Oxfort les OFFICES DE CICERON imprimez en 1465. mais comme ce n'eſt que ſix ans apres, le livre de Bâle eſt encore plus precieux.

Je pourrois ajouter ici la peinture du cloître des Predicateurs. Elle repreſente cette belle danſe des morts, où les perſonnes de toute ſorte de conditions trouvent le veritable caractere de leur foibleſſe. Les Empereurs, les Rois, les Princes, les Gens d'Egliſe & les riches, s'y voyent dans la neceſſité de mourir, comme les pauvres, & ce que nous appellons les plus miſerables. C'eſt un ſpectacle des plus mortifians que je ſache dans le Chriſtianiſme, & quoi qu'il ſoit orné de toutes les beautez de la peinture, je ne l'ai jamais regardé qu'avec de grandes penſées de nôtre aneantiſſement. Sa vüe eſt

publique, pour la rendre ce ſemble encor plus publique, on l'a fait graver le ſiecle paſſé par un aſſez bon Maître. Ce livret n'eſt pas indigne d'une belle Bibliotheque.

Si je m'arrêtois à la beauté de la ville, je n'en ſortirois point. Il y a pourtant une particularité illuſtre, qui ſe preſente & que je ne puis laiſſer. On voit dans l'arſénal, des depoüilles de Charles Duc de Bourgogne. C'eſt ce grand Prince, *Monſeigneur*, qui tient toute l'hiſtoire de ſon temps, les Suiſſes firent voir qu'il n'étoit pas invincible & qu'il eſt tres-dangereux d'attaquer en même temps la juſtice & la liberté : Mourat & Nancy en ſeront des preuves éternelles.

Dans les environs de Bâle ; il y a mille choſes remarquables qui dépendent de la ſituation & de la nature du lieu. Les payſages y ſon charmans, l'aſpect même de Bâle du bas en haut de la riviére, qui traverſe les deux villes, eſt admirable. Cet endroit du Rhin ou les ſaumons remontent de la mer pour y peupler, n'eſt il pas conſiderable ? On ſait preciſement la ſaiſon de leur arrivée, le temps de leur demeure, & celui de leur depart ; les pê-

cheurs

cheurs ſont leur conte là-deſſus, & ne s'y trompent point. Le ſablon doré qui y eſt en quelques endroits du voiſinage, decouvre aſſez qu'il y a des minieres d'or : Je voudrois qu'elles fuſſent déja ouvertes par des Gens qui en meritaſſent la bonne fortune.

Au retour de Bâle je vis

BRISAC,

Une de plus fortes places du monde, c'eſt comme tout le monde ſait la conquête de Bernard Duc de Weimar, qui l'a remis à la France, à qui elle eſt demeurée par la paix de Munſter. J'ay vû la vilette où il mourut entre Bâle & Briſac.

Ce ſeroit icy le lieu de parler de *Strasbourg*, ſi je ne remettois la choſe à une autrefois: Cette ville fameuſe merite bien une relation particuliere.

En deſcendant le Rhin on vient à

PHILISBOURG:

Philippopolis & *Udenheim*, ſont les termes qui la font connoître dans les livres Latins & Allemans. Ses ſiéges l'ont fait conſiderer dans les derniéres guerres d'Alle-

d'Allemagne ; graces à Dieu tout eſt appaiſé. La paix generale l'a laiſſée à ſon ancien Maître l'Evêque de Spire, ſous la garniſon du Roy de France ; c'eſt à dire que la ville eſt à l'Evêque, & la fortereſſe au Roy ; ou plûtôt que l'Evêque en eſt le Seigneur, & le Roy, le Maître.

A quatre heures de là ſur la droite, eſt la ville

D'HEILDELBERG.

Elle a dans ſa mediocrité toutes les beautés. Le Necre qui eſt à ſes pieds lui donne des bonnes eaux, du poiſſon en abondance, & les plus agreables promenades du monde. Ce qui la rend plus aimable, & qui lui donne plus de reputation, c'eſt le vin, qui porte ſon nom, qu'on boit par toute l'Europe, où il y a de la bonne chere.

Son Academie a été autrefois une des plus celebres du monde : Elle a encore aujourd'hui tout ſon merite, mais la fortune des temps l'a un peu depeuplée : Le pays à ſouffert trente années de guerres, & a eu beſoin pour ſe retablir d'un gouvernement auſſi ſage & auſſi

aussi juste que celui du Prince qui y fait aujourd'hui la felicité de ses Sujets. Les demelez qu'il a eu avec le Duc de Lorraine, ont un peu interrompu le dessein qu'il avoit de luy rendre son ancien lustre, il y a apparence que le Ciel en favorisera les soins & la bonne volonté. L'alliance qu'on negocie aujourd'huy entre sa maison & celle de France, marque assez l'estime qu'on en fait en cette Cour. L'Angleterre, la Suede & le Danemark ont de grandes liaisons avec lui, & on pourroit dire plus de raport qu'avec les autres Princes de l'Empire. Le Mariage de Monsieur le Prince Electoral avec la Princesse de Dannemark, est une preuve illustre de ce que nous venons de dire; mais sa presence donne encore de plus grandes idées que tout cela. Il a tous les caracteres sublimes, la magnificence, la grandeur d'ame, l'intelligence, & cette sagesse si exquise qui paroît dans tous les endroits de sa conduite. Pour Mr. le Prince Electoral son fils, il ne luy manque aucune de ces grandes dispositions qui promettent de nous faire voir un jour dans sa personne tout ce

que

que nous venons d'admirer dans Monſeigneur l'Electeur ſon Pere.

Je ſerois peut être ſorty d'Heidelberg ſans vous parler *du grand tonneau*, ſi l'aimable Monſieur Polier ne m'avertiſſoit qu'il ne le faut pas oublier. L'avis eſt un peu yvrogne, il vient pourtant d'une perſonne fort ſobre, & qui conſerve ce caractere de moderation par tout; c'eſt qu'il ſait que les prodiges meritent bien leur place parmi les choſes curieuſes. Ce tonneau, *Monſeig.* eſt auſſi fameux que le fut le Coloſſe de Rhodes, qui n'avoit pas plus d'eau entre ſes jambes que celui-là a de vin dans ſon ſein. Je crois qu'on y peut metre la recolte de tout un vignoble: il a tant de circuit & d'épaiſſeur, qu'il faut faire du chemin pour le voir par tout. Il a 21. pieds de hauteur & 31. de longueur & tient 220. tonneaux ordinaires de vin. Ce vaiſſeau porte lui même ſon ocean, mais un ocean qui a ſon flux & reflux: il eſt trop dangereux pour le naviger, il ne faut que s'en approcher pour y perdre ſa bouſſole; les tempêtes y ſont ordinaires, ſans tourmentes & ſans vents, & les raiſons y viennent faire naufrage au port: Enfin c'eſt cette

cette mer pacifique qui trouble tout le monde, ſans ſe troubler elle-même.

En ſuivant le Necre on trouve *Manheim :* Il ſeroit difficile que j'oubliaſſe ſa ſituation, outre que je l'ay ſouvent remarquée, elle eſt ſur cette medaille dont S. A. E. P. m'a honorée. On y voit que cette fortereſſe donne la ſeureté au Rhin & au Necre qu'elle protege & qu'elle couvre. J'y vis à mon retour les reſtes de la magnificence que les peuples avoient preparé à l'entrée de la Princeſſe Electorale. Ce petit terroir eſt fort heureux par ſon abondance, mais particulierement par l'indulgence du Prince, qui ſoulage ſes habitans, en leur remettant les charges & les impôts ordinaires.

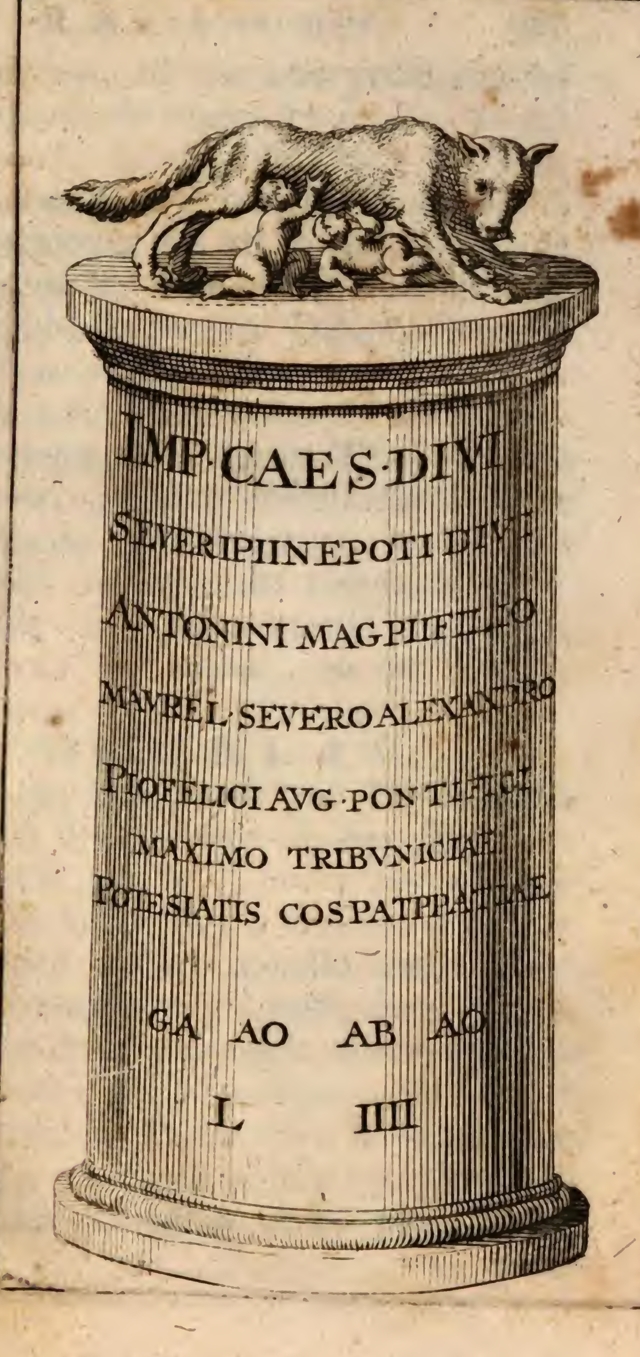
V. A. S. me permettra d'aller juſques chez Elle, luy decouvrir quelques pieces d'antiquité, qui parlent d'une maniere qui ne m'eſt pas inconnuë. Ce ſont ces deux colonnes antiques qu'Elle a fait tranſporter dans ſon jardin : Elles ont ſouffert du temps, comme le reſte des choſes de leur âge : Les caracteres s'y ſont pourtant aſſez conſervez pour ſe laiſſer apercevoir par les yeux intelligens ; j'en

j'en ay tiré cette explication.

Il eſt certain qu'elles ont été inſculpées du temps de l'Empereur Alexandre Severe qui fut tué vers Mayence par Maximin. Voicy ce que je lis ſur l'une, & qui eſt preſque conforme en tout à l'autre: IMPERATORI CÆSARI, DIVI SEUERI PII NEPOTI, DIVI ANTONINI MAGNI PII FILIO, Marco AVRELIO SEVERO ALEXANDRO, PIO, FELICI, AVGVSTO, PONTIFICI MAXIMO, TRIBVNICIÆ POTESTATIS, CONSVLI, PATRI PATRIÆ. GA. AO. AB. AO. L. IIII. Nous avons beaucoup d'autres inſcriptions antiques qui ſe rapportent à celles-ci, qui determinent parfaitement le temps. La quatrieme Legion qui tenoit le pays les fit élever ; & les caracteres de la penultiéme ligne pourroient être les premieres lettres des noms des principaux Officiersde cette Legion, qui ſont demeurez dans l'obſcurité : Il y a apparence qu'on les avoit faites pour orner leurs tombeaux.

Mais parlons du lieu où elles ont été trouvées, dont le nom augmentera ſans doute la preuve de nôtre conjecture. A mille pas de vôtre Chateau-

Mon-


IMP·CAES·DIVI
GA AO AB AO
L IIII

Monſeigneur, il y a une petite montagne ſeparée de toutes les autres, & qui commande ce ſemble à ſon horizon. Les Romains y bâtirent une tour à leur maniere, qui en ce temps-là étoit un eſpece de fortereſſe. On en voit de ſemblables dans la Colonne Trajane qui eſt indubitablement la plus belle & la plus parfaite de toutes les antiquitez. Ils nommerent cette Tour *Turrim ad lacum*, parce qu'elle eſt élevée dans un terrain marêcageux, qu'on n'a deſſeiché qu'avec du temps & de la depenſe. Les Allemans qui l'appellent *Thurn an der lachen*, en on tiré le mot de

DOURLAC,

Ce qui me paroit par l'abreviation qui eſt ſi commode à leur façon de parler, & par le T. qui y fait preſque toûjours le D. Il y a encore cette circonſtance qu'on appelle cette Tour *Hohe Gratzinguen*, à cauſe d'un village au pied de la montagne qui retient ſon ancien nom de *Grætzinguen*, des Grecs qui ſervoient l'Empereur Severe en ce pays-là. Cela ſe juſtifie par l'inſcription des colonnes dont nous avons

parlé

parlé qui ont été faites dès ce temps-là, & par le temoignage de Lampridius. Cet Empereur, *dit-il*, à son retour de l'Orient, fit passer en Occident des Arabes, des Parthes & d'autres, pour la guerre qu'il meditoit en Allemagne; il y a apparence qu'il y avoit aussi des Grecs, qui établirent-là comme une espece de colonie. Ces troupes au rapport du même Historien, passèrent dans l'armée de Maximin qui se fit declarer Empereur aprés avoir fait assassiner Alexandre Severe. Le temps le lieu, & le nom qui restent, expliquent ce me semble ces monumens. La figure un peu effacée sur le comble de la colonne, contribuë beaucoup à l'éclaircissement de nôtre explication : soit qu'il y eut quelque autre figure d'un Officier considerable, à qui on auroit donné cette louve & ces enfans attachez à sa mammelle, comme le symbole de sa patrie, ou que ce fut simplement la marque de l'origine des Romains. On sait assez ce que l'ambition inspiroit à ces grands hommes, qui faisoient autant d'état du simulacre, de leur louve, que les autres nations, de leurs Divinitez: Aussi en

en interpretoient ils le myſtere par un miracle, qui avoit conſervé leurs fondateurs.

Je reviens, *Monſeigneur*, car je ſay que les reflexions éloignées ne Vous plaiſent pas. Mais je ne peux ſortir de Dourlach ſans vous parler du Savant *Mr. Kech*. Il y a peu de qualitez qu'on ne luy puiſſe donner auſſi juſtement, mais celle-là eſt extraordinaire en luy. Il a toutes les lumieres de la politique, de l'antiquité & de l'hiſtoire: il ſait ce qu'il y a de plus ſecret dans les interêts des Princes & le droit des nations: Il a toutes les belles lettres & peut parler en dix ou douze ſortes de Langues. V. A. S. ſait que je ne me mêle point des affaires de la Religion, mais je ſay bien que ce Monſieur Keck connoit ce qu'il y a de plus fin dans les controverſes des Chrêtiens, & dans les ſectes de ceux qui ne le ſont pas. Ce ſont des qualitez bien difficiles à trouver, mais qui ſont pourtant comme neceſſaires au Chef du conſeil Eccleſiaſtique de V. A. S. Si j'ajoûtois qu'il eſt Poëte, mais Poëte excellent, je n'avancerois rien qui ne fut vray: Bref, c'eſt un homme rare, & ſi je

je ne me ſouvenois qu'il eſt fort de mes Amis ; j'en dirois bien d'avantage.

Nous vîmes encore aupres du Rhin, cette colonne que le Roy de Suede y éleva comme un monument de ſes victoires : Et à

HÆCHST

Qui eſt à la droite ſur le Mayn, des reſtes deplorables de la guerre. Cette ville ſi belle avec ſon Château ſi ſuperbe, n'eſt plus qu'un eſpece de village, qui ne s'eſt conſervé que pour la neceſſité de la route de Mayence à Francfort : On en peut dire ; *Nunc ſeges eſt ubi Troja fuit.*

MAYENCE

Eſt bien une autre place : le ſejour de l'Electeur ne contribuë pas peu à ſa reputation. Outre qu'elle eſt grande, magnifique & bien peuplée, elle eſt encore conſiderable par quelques veſtiges de l'antiquité.

Dans la Citadelle, qu'on y a fait depuis peu, il y a une eminence qu'on pretend avoir été le *tombeau de Druſus.*

Ce

Ce Romain avoit ſi fort preſſé les Allemans, que ſon nom eſt demeuré en abomination dans ce proverbe, *daſs dich der Drus hole*, Cependant nous liſons dans Suetone, qu'on luy donna ſa ſepulture au champ de Mars, & que ſon corps fut porté juſque dans Rome, ſur les épaules des perſonnes les plus conſiderables des lieux par où il paſſoit. On ſe peut pourtant éclaircir ſans ſortir du texte de cét Hiſtorien, où l'on remarque que les Legions rendirent les derniers honneurs à la memoire de ce grand Capitaine; elles deteſterent le camp où il eſt mort, à qui elles laiſſerent le nom de *ſcelerata, caſtra*; elles luy conſacrérent la repréſentation d'un tombeau, & des fêtes qui ſe devoient celebrer chaque année au même endroit, par des combats & des courſes de chevaux, & engagérent la Religion de nos anciens Gaulois à des prieres annuelles. Il eſt ayſé de conclure que cette antiquité qui a tant de reputation, n'eſt que cét *honorarius tumulus* dont parle Suetone.

J'eus encore le plaiſir, *Monſeigneur*, *d'y* approcher un homme dont je ſavois de

8

ſi grandes choſes je m'apperçeus que la reputation publique qui en parle tant, ne m'avoit pas tout appris. Son merite extraordinaire & ſa vertu ſolide qui ont également parû dans les diſgraces ne ſont pas toute la beauté de ſa vie. On eſt aſſez informé de la part qu'il a dans les premieres affaires de l'Empire, & de l'eſtime qu'on y fait de ſes conſeils : mais il faut le voir de prés, pour remarquer qu'il a des qualitez qui le font aymer , beaucoup de bonté, beaucoup de douceur , & tout ce qu'on ſe peut imaginer d'honneur dans ſa conduite. Il ne ſeroit pas neceſſaire de dire que c'eſt Monſieur *le Baron de Boinebourg* ce caractére ne luy eſt pas moins propre que ſon nom même , ſes deux filles ſont entrées dans les familles des Electeurs de Mayence & de Treves , & il n'y a rien de grand qu'on ne puiſſe attendre de Monſieur ſon fils.

En paſſant plus avant , les payſages & les villes du Rhin ſont admirables, comme *Coblens* , *Cologne* , *Andernach* , *Nuys* , *Veſel Réez*, *Emmerich* , dont je me ſouviens particuliérement, peutêtre , parce qu'elles m'ont fait voir des antiquitez curieuſes

Curieuſes, & que j'y en recouvre quelques unes, V. A. S. ſera étonnée d'apprendre qu'il y a des Cabinets chez des gens de toute ſorte de conditions : Des Princes, des Gentils-hommes, des Theologiens, des Juriſconſultes, des Medecins, des Hiſtoriens, des amateurs de belles lettres, des Marchands & même des Artiſans. J'ay des manuſcrits de deſſeins admirables, que j'ay fait faire en ces quartiers-là ſur des médailles d'une extreme rareté, dont je Vous divertiray en ſon tems.

Nous n'oublierons pas ce fameux vignoble qui fournit ces agréables vins auſquels les Etrangers viennent faire la Cour Auſſi ce n'eſt pas ſans raiſon que.

BACCARACH.

Eſt la principale ville ; ce mot Alleman adouci porte nettement *Bacchi ara* ; il ne reſte point d'autels plus parlants à aucun Dieu de l'antiquité. Ces vins ſont le patrimoine du pays, mais un patrimoine riche, qui produit le fonds le plus liquide du Palatinat. C'eſt cette bienheureuſe terre que Dieu con-

ſerve comme la prunelle de ſon œil; au moins, *Monſeigneur* , je ne parle qu'apres un de leurs plus célebres Predicateurs. Cette petite Province appartient par bon-heur à Monſieur l'Electeur Palatin. Quoy qu'il ſoit un des plus ſobres Princes de l'Europe, il fait donner toute l'eſtime à ces grands vins: Et ſon humeur ſi genereuſe & ſi magnifique en fait une part conſiderable à tout ce qu'il y a de Princes qui ayment la bonne chére.

A quelques lieües de là, la Moſelle ſe vient rendre dans le Rhin avec les vins excellens qui naiſſent dans ſes côtes, & ſe diſtribue juſque dans le Septentrion, où on en pare les meilleures tables. Il n'a pas la force des vins du Rhin, mais il l'emporte du côté de la delicateſſe. J'entretiens là V. A. S. de choſes qu'Elle ſait apparemment mieux que moy, car quoy qu'Elle ne face qu'un tres-bon uſage des meilleurs vins, je l'ay vû ſouvent prendre plaiſir d'en entendre faire l'eſtime & le diſcernement. Si cecy paſſe pour une repetition, elle a cela de ſupportable, qu'elle eſt bien courte.

J'au-

J'aurois eû plus de ſatisfaction dans le cours de ce voyage, ſi je n'avois trouvé la Hollande dans de grands préparatifs de guerre. Elle armoit de tous côtez, ſur l'apparence d'une rupture avec la France. Il y avoit dix mille hommes dans Maſtric, pour les beſoins de toute la frontiére de ce côté-là. Je fus preſent a une reveûe de cinq mille chevaux qui ſe fit à *Veſel*: *Emmeric* étoit auſſi en fort bon état. Ces deux places, dont les garniſons ſont Hollandoiſes, appartiennent comme Vous ſavez, *Monſeigneur*, à S. A. E. de Brandebourg. Tout cela m'ôta les ouvertures auſquelles je m'attendois pour pluſieurs éclairciſſemens de medailles. Je fis pourtant quelque decouverte; Peut-être qu'un autre voyage me donnera la ſatisfaction entiére. Ce ne ſera que lors que le Roy aura raſsûré les Hollandois, où pour mieux dire lors que ſes intentions ſeront mieux éclaircies: La conduite de ce grand Prince eſt toute pleine de juſtice & de ſageſſe, & l'union qu'il a avec ces Etats, eſt fondée ſur de ſi grands interêts, qu'on n'en peut eſperer que la continuation: au

moins je la ſouhaitte de tout mon cœur.

Scinc kenchants, ou comme nous parlons en François, le *Fort de Skens*, eſt à la pointe de cette iſle, où ſe partage le Rhin : C'eſt une place importante, qui ſert de boulevard à tout le pays : Elle a ſes baſtions, ſes pieces detachées, & ce qui la rend de difficile abord, c'eſt qu'on trouve le marais par tout, au travers duquel il a falû ménager le chemin qui conduit à la porte unique de la place. Cette forteresſe eſt le magaſin & la reſſource de tout le voiſinage. Le droit des peages qui eſt fort modique, ne laiſſe pas de produire des fonds conſiderables aux Etats ; auſſi l'abord des marchandiſes qui entrent & qui ſortent du pays, y eſt il fort grand.

De ces branches du Rhin, la moindre retient ſon nom ; l'autre qui prend celuy de Vahal ou de Rhin François, paſſe au pied de

NIMEGUE.

La capitale de Gueldres. Elle eſt fort abondante, & quoy que ſon nom marque de la nouveauté ſelon le langage du païs;

païs, il eſt conſtant qu'elle eſt fort ancienne. Il paroît aſſez par ſa ſituation que c'eſt *l'Oppidum Batavorum*, dont Tacite & quelques autres Hiſtoriens parlent à propos des guerres de *Civilis* & de *Cerealis*. Deffunt Mr. Smetius a fait cette decouvette dans le Traité qu'il en à donné au public. Son fils eſt homme de lettres & parmy toutes ſes belles qualitez, celle qu'il a d'être curieux me touche le plus. Il a dans ſon Cabinet de ces ſortes d'antiquitez qui ſe trouvent dans le païs; Ce ſont les monumens de pluſieurs ſiécles que les Romains y ont laiſſé. On y voit des autels, des urnes, des debris de ſepulcres, des inſcriptions, anneaux, & tout ce que la magnificence de leur Religion a introduit: mais les médailles ſont la plus belle partie de ce Cabinet. J'en ay fait deſſiner les plus curieuſes, & je dois à ma bonne fortune la facilité qu'il a eu de m'en accommoder de quelques-unes.

Le Château de Nimegue eſt aſſez magnifique, mais ce qui le rend fameux, c'eſt qu'il a été bâty par Ceſar, & que la tradition luy en a conſervé le nom

jusques aujourd'huy. Les campagnes voisines ont été le theatre ordinaire de la guerre des Romains. Ceux qui savent l'Histoire, se souviennent que ce fut là que Civilis fût battu, & qu'il ne se fût pas tiré des mains de ses ennemis, s'il n'eût trouvé son salut dans l'Ile dont nous avons parlé, & où on remarque encore l'endroit de sa fuite. Aussi étoit-ce fait de la liberté du païs, si la flotte se fût trouvée assez à temps pour donner, & pour boûcher les passages que trouvérent les vaincus pour se venir rallier. *Debellatum eo die foret, si Romana classis sequi maturasset.*

Et à propos de cette liberté, c'est un bien que ces peuples se sont toûjours conservé tout entier. La puissance des Romains n'a pû leur imposer le joug qu'elle a donné au reste des nations Leur victoire même ne les a pas mis en état de les contraindre à recevoir les moindres conditions qui fussent un peu contraires à ce droit qui leur est naturel. On voit dans leurs Traitez de paix, leur liberté toûjours à couvert, avec ces titres honnêtes d'Amis, d'Alliez & de Voisins; & s'il se sont obligez en quel-
que

que chose, ce n'a été que sous les apparences d'amitiez & & de considerations. C'est l'expression même de Tacite, *mansit honos & antiquæ societatis insigne* : Et c'est cette societé dont parle Tite Live, qui laisse toute l'égalité entre les partis ; *Societas æqualis iuris est.* Ils se sont toûjours assurez par des dispositions & des priviléges que les Empereurs leur ont accordé de temps en temps; & les derniers efforts que l'Espagne a fait contre cette liberté, n'a servi qu'à l'établir avec plus d'honneur & de réputation. On peut dire qu'elle n'est pas de mauvais exemple à leurs voisins qui n'en joüissent pas : La Religion Catholique que leur politique ne doit pas souffrir, y est deffendue, mas elle n'y est pas persecutée; & avec toutes les precautions, on en peut faire l'exercice.

Ie demeuray quelque jour à

UTRECHT ;

Il ne manque rien à la beauté de cette ville. On peut dire qu'elle est le sejour de la Noblesse, parce qu'il y en a plus qu'ẽ aucun autre endroit des dix-sept

Provinces. La ſituation y eſt charmante & plus élevée que le reſte du Païs-bas: c'eſt pour cela que les eaux y ſont admirables, & qu'on en fait charger de fort loin. Elle a deux canaux, dont l'un porte encore le nom du grand Druſus. On remarque à tous les deux, de la magnificence & des richeſſes, par la multitude des barques qui les couvrent inceſſamment, & par ce double rang de maiſons qui les bordent de chaque côté, dont l'un ſert de parapet & de plateforme à l'autre. Tout y aborde, & ce qu'on eſtime fort rare dans tous les païs froids, eſt icy fort commun, & à fort vil prix. Il ne paroît pas que les citrons, les oranges, & les autres fruits delicieux y viennent de ſi loin, à cauſe de leur fraicheur & de leur abondance. Parmy tant de gens de merite qui s'y rencontrent, il y a un *Monſ. Chriſtien Utembogart*: C'eſt un illuſtre, *Monſeigneur*, pour qui j'ay la derniere veneration: Il eſt ſavant; il eſt genereux, il eſt aymacle, il a quelque choſe de plus, une certaine bonté qui ſe donne toute entiere & qui gagne auſſi le cœur ſans reſerve.

Il

Il y a encore l'habile Monſieur *Kercringius*, qui eſt bien plus qu'un tres-ſavant Médecin: Il a porté l'Art de la diſſection dans la derniere delicateſſe. C'eſt chez luy que j'ay vû nettement tout ce qui ſe paſſe dans cette nuit épaiſſe où ſe forme le fœtus; il en a de tous les âges, ſi ce mot ſe peut ſouffrir. On y peut remarquer avec de l'ordre & de la proportion, les progrez qui ſe font de jour en jour depuis, l'œuf juſqu'à l'achevement, c'eſt à dire depuis le peu de matiére qui s'aſſemble d'abord ſous la main de la nature, juſques à la perfection du corps organique & animé. On ne peut aſſez admirer ces petits ſqueletes de chair, ces os preſque liquides, ces premiers deſſeins du corps humain: Ce ſont autant de myſteres devoilez, qui laiſſent de grandes lumiéres dans l'eſprit, des vûes pour les plus belles reflexions du monde. Il m'a fait obſerver trois ventricules dans un cœur, & une pierre dans une autre: les veines Cave & porte & leur rameaux détachez des autres parties, avec une propreté & une fineſſe de travail inconcevable, & une infinité de choſes

de cette force qu'on peur appeller de petits originaux qui ſe copient eux-mêmes, des démonſtrations parlantes qui charment, qui inſtruiſent & qui perſuadent en même-temps. Celuy qui poſſede ces threſors achéve par ſa converſation ſi ſavante & ſi polie, le plaiſir qu'on a de ſe voir parmy tant d'objets ſurprenans : ce qu'il fournit de ſon côté à un entretien que nous eûmes de la ſuperfœtation, étoit une eſpece de curioſité pour moy plus touchante que toutes les autres. Son traité de SPICILEGIVM ANATOMICVM qu il a mis au jour, ſera la caution de tout ce que je viens de dire.

La campagne qui environne Utrecht eſt pleine de ces lieux enchantez, de ces ſolitudes délicieuſes, où la ſageſſe a fait tant de progrez. C'eſt là qu'on rencontre ces bien-heureux abris, où l'ambition ſoûlée s'eſt venue refugier, où les Grands hommes accablez de la gloire & du fardeau de l'Empire du monde, ont ſçeu trouver de la douceur & du repos.

Jé dois à V. A. S. deux remarques que je fis au jardin de Monſieur *Grevius*, ce



Digitized by Google


D·M
B I
V E
A

ce Profeſſeur ſi celebre, qui toutes deux illuſtrent l'antiquité. L'une éclaircit un mot que nous voyons ſur la médaille de Commode. I. O. M. EXSUP. que j'ay toûjours vû expliqué EXSUPERIS: On y doit dire JOVI OPTIMO MAXIMO EXSUPERANTISSIMO, comme il eſt écrit tout au long ſur la pierre qui avoit apparemment ſervi de monument. Il y a une autre pierre qui mérite ſans doute plus d'application. Ses deux premieres lettres & ſes quatre dernieres m'aprennent que c'étoit un monument, quoy que les noms de ceux pour qui il étoit fait me ſoient inconnus. D. M. ſignifie ſans doute DIES MANIBUS: Les dernieres en deſignent préciſément l'uſage, par les mots ordinaires, *Monumentum Hoc Fieri Curavit* J'en ay trouvé l'ornement digne de Vous être communiqué: Auſſi l'ay-je fait faire exactement ſur l'original. Il occupe la moitié d'une pierre haute d'environ quatre pieds, & repreſente un homme couché ſur ſon lit. ou ſi Vous voulez ſur ſon *Triclinium* avec une table devant luy chargée de fruits, Deux valets y ſont en état de ſervice: l'un tient

un pot, d'où vient le mot de *Pocillator*: l'autre qu'on pourroit dire *à cyatho*, (comme en ce vieux Epitaphe, D. M. DORYPHORO CÆSARIS A CYATHO, *&c.*) tient une eſpece de flacon, où il y avoit apparemment quelque liqueur précieuſe. Peut-être que ce premier a déja verſé de l'eau, ſon pot à demy renverſé me le fait croire, & que l'autre apporte du vin frais. Peut-être auſſi que ce maître qui tient ſon gobelet dit ſuivant l'ancienne coutume, BENE MIHI, BENE VOBIS, BENE AMICÆ MEÆ, BENE OMNIBUS NOBIS, BENE EI QUI NON INVIDET MIHI, ET EI QUI NOSTRO GAUDIO GAUDET. C'eſt ce qu'on pourroit expliquer, boire à l'Allemande à la ſanté de la bonne compagnie. Qu'il y auroit de joyeux commentaires à faire ſur cette pierre, *Monſeigneur*: mais il ſe pourront faire à Dourlac plus commodement qu'icy: cependant je Vous en envoye le deſſein en racourcy

D'Utrecht je me rendis à

AMSTERDAM.

On a par tout de ſi grandes idées de cette

cette ville, que quelque chofe qu'on en dife, on dit toûjours trop peu. V. A. S. fait que c'eft le fiege de l'opulence & le rendez-vous des richeffes, qu'elle a dans fa fituation dans fon étendue, dans fes bâtimens plus que fuperbes, dans ces canaux qui la partagent de tous côtez, & dans ce fafte qu'on ne peut exprimer, & qui eft fon veritable caractere, plus de grandeur & de magnificence que la plus belle Rome. Je me n'en étonne pas *Monfeigneur* : Elle a porté plus loin fon commerce que celle la n'a fait fes conquêtes. Elle a trouvé deux mondes pour s'enrichir, au lieu que l'autre s'eft contentée des dépoüilles d'un feul. C'eft un fpectacle bien pompeux de voir dans fes ports & fur fes canaux, les flottes qui la viennent peupler. On y a quelquefois conté jufqu'à dix mille vaiffeaux, c'eft à dire une autre Amfterdam fur les eaux, ou plûtôt une Province flottante, dont Amfterdam eft la capitale. Parmy cét abord infini, on croiroit être à la foire de l'Univers. Cette imagination eft un peu forte, mais que peut-on dire d'une ville

ville où se rencontrent tant de nations differentes, où sont étallées tant de richesses, où l'on voit en même temps tout ce que la fertilité des Indes a produit en plusieurs années : Et pour parler plus clairement, où sont les magasins de toutes les moissons de l'Orient.

L'Hôtel de ville y est admirable ; son architecture est la plus magnifique & la plus reguliere du monde : C'est une dépence de trente milions que l'art a fait en peu d'espace. On l'a tiré en détail dans des Etampes, qui ont assez de reputation, Les particuliers y sont fort riches, il y en a qui le seroyent même au sentiment de Crassus. J'en say un qui a secouru si puissamment le Roy de Dannemarc, qu'il l'a tiré des mains de la Suéde Leur maniére de conter est surprenante. C'est encore quelque chose de plus fier que ces talens des premiers empires. A leur voir partager l'or par tonnes, Vous vous souviendriez, *Monseigneur*, des Triumvirs, qui ne firent que trois parts du monde. On y croit ce qu'on veut ; la religion y est libre comme l'Etat: la nô-

tre

tre même ne choque par leur conscience, & parce qu'elle intéresse leur politique, c'est la seule qui n'a pas son exercice public.

J'y ay vû de toutes les curiositez, & de toutes les especes ; des peintures que nous connoissons & de celles que nous ne connoissons pas : Des Tableaux Indiens & Chinois, d'un travail inestimable. On découvre dans ceux-cy les plus secretes particularitez des histoires, de la façon de vivre, & de la religion du Païs. On y voit des Martyrs qui sacrifient leur sang à la fureur de leur zele, s'il est permis d'appliquer si mal ce nom sacré qui n'appartient qu'aux Heros de la verité & de l'Evangile. Car l'effusion du sang & la mort même ne sont que les décorations exterieures du martyre, le lieu de son sacrifice est le cœur & la volonté, où il a la foy pour objet.

Pour les autres curiosités elles y sont en si grand nombre qu'on en pourroit parler par tonnes, comme de leur or. Il y a entre les autres, quatre cabinets où sont renfermées autant de belles

belles choses que j'en aye jamais vues ailleurs. Monsieur *de Witzen* Secretaire de la ville, a le premier. Il semble que sa maison soit moins faite pour l'habitation, que pour le plaisir des yeux. Ce n'est par tout que magnificence & symmétrie : On ne sait si c'est le Cabinet qui sert d'ornement à la maison, ou la maison au Cabinet ; il a des tableaux, des livres, des bustes, des antiquitez, & ce qu'il y a de plus fin en ce genre. On peut dire que ce qui est rare par tout, se trouve en abondance chez luy. Messieurs *Vander-Hem* & *Occo*, Avocats ont chacun le leur : On n'en sauroit faire la comparaison, parce qu'on n'en sauroit faire l'estime ; on s'imagine avoir tout vû, quand on en a vû un, & on trouve dans l'autre une foule de choses toutes nouvelles. Il ne semble pas qu'on aille d'un Cabinet à un Cabinet, mais d'un monde à l'autre. Mr. *Gril* a le quatriéme. J'ay fait dessiner dans ces grands fonds, ce qu'il y a de plus beau en médailles, mais ce sont des beautez inconnuës à bien du monde, que je conserve à V. A. S.

Je vis en un autre endroit des cartes d'une

d'une importance extraordinaire; Elles découvrent tous les ſecrets de la navigation : Ce ſont les images de la mer au naturel. Le terrain de ſon lit y eſt auſſi exactement repréſenté, que s'il avoit été tiré à ſec. Les éceüils, les ſyrtes, les bancs, les détroits, les manches & les rochers, tout y eſt marqué : Sans être pilote, on pourroit avec ces inſtructions trouver les routes d'un pole à l'autre. Mais l'interêt public laiſſe dans le ſilence ces oracles que l'experience a rendu de tems en tems.

Laiſſons Amſterdam & gagnons l'Angleterre, la ville de

HAERLEM

Eſt la premiere ſur la route. On ne la peut voir ſans ſe ſouvenir qu'elle tient la place d'une autre, qui tomba ſous la cruauté & les deteſtables débordemens des Eſpagnols. La mer qui porte ſon nom, n'eſt proprement qu'une plaine d'eau, mais plus difficile que l'Ocean même. Le chef de la maiſon Palatine y penſa demeurer, & ne ſe ſauva qu'avec la perte d'un de ſes enfans. La grande Egliſe eſt un des plus beaux vaiſſeaux de

la Holande, & on y voit dedans le superbe tombeau de l'Admiral Opdam. On trouve.

LEYDEN

En suite, si celebre par son Academie. L'histoire des dernieres guerres éternisera son nom à la honte des Espagnols, qui leverent le siege, & luy abandonnerent une victoire qu'ils remportoient le lendemain. Je porte une médaille à V. A. S. qui dit la même chose en plus beaux termes. Les voicy SICUT SENNACHERIB à IERUSALEM, SIC HISPANI à LEYDA NOCTU FUGATI, 1574. Il y a mille curiositez dans *l'Amphiteatre anatomique* aussi bien que dans le *jardin des plantes*, qui meritent d'être remarquées par les étrangers particuliérement des squelettes de toutes sortes d'animaux. & des raretez naturelles, que les bornes d'une relation ne me permettent pas de specifier en détail. C'est trop peu pour

LA HAYE

De n'en parler qu'en passant. J'y appris qu'on y savoit reconnoître tout le

merite

merite du Prince d'Orange, & en même temps qu'on y vivoit dans une certaine défiance couverte. Donc, *Monſeig*, ce Prince ſera digne du ſang de tant de Heros, donc ces peuples ne ſont pas mauvais politiques.

On admireroit

DELFT

S'il n'étoit pas dans le païs des belles villes. Il a pourtant cét avantage ſur les autres, quil eſt dépoſitaire des cendres du grand Guillaume Prince d'Orange : J'ay vû le tombeau qui les garde, où par les embelliſſemens, la magnificence & les inſcriptions, on s'eſt efforcé de faire juſtice à ſa memoire. Celuy de l'Admiral Tromp y eſt auſſi.

MAESLAND-SLUIS.

Eſt à la cheute du Rhin. Il y a plaiſir d'y voir arriver ce grand fleuve avec cette foule d'eau. On diroit que fatigué de ſa courſe, il vient s'étendre & ſe repoſer dans cette campagne, où il pert ſa forme, pour faire une eſpece de petite mer qui prend le nom de Meuſe, à cauſe que le terrain eſt du patri-

partimoine de cette riviére.

Nous nous embarquâmes à

LA BRIELE,

Qui eſt un peu au de là, pour ſaire ce trajet. Cette ville ſervit autrefois de Nantiſſement à Elizabeth, lors qu'Elle donna ſes forces contre l'Eſpagne. Nous eûmes le tems commode & l'occaſion de voir à nôtre aiſe une des plus belles choſes du monde, La flotte Hollandoiſe rangée en bataille tenoit tout le paſſage, quoy que nous ne viſſions par tout que la guerre, rien n'étoit plus en paix que nôtre chemin. Nous joüyſſions en ſeureté de ce qu'on ne voit gueres ſans danger, il ſembloit que la bonne fortune eut peuplé ce vaſte deſert pour nous déennuyer. Ce grand élement tranquille ſembloit s'humilier ſous la terreur de cette armée navale; Mais il n'eſt pas toûjours ſi bon, *Monſeigneur*, il a ſes fureurs, & quand il s'y met, il ſe joüe bien de cette fierté: Il pouſſe devant luy ces grandes machines comme le vent pouſſe la pouſſiere. Nous apprîmes qu'on étoit là pour prevenir des deſſeins qu'on apprehendoit du côté de la France, & ſans

ſans nous inquiéter davantage de l'affaire d'Etat, nous continuâmes nôtre route par la Tamiſe.

Les vaiſſeaux qui la couvrent, les moiſſons & les payſages que nous admirions ſur les bords, nous occupoient agréablement. On y voit à la droite, la citadelle que le Roy fait fortifier avec tant de dépenſe & de ſoins. Ce poſte tient un grand terrein ſur la Tamiſe; un vaiſſeau a bien des volées de canon à eſſuyer, avant que d'en avoir franchi le paſſage. Ce ſeroit une réſſource toute prête pour ce prince dans une extrémité. Dieu veüille reduire ces peuples & ſauver la couronne d'une ſeconde cataſtrophe.

Nous mîmes pied à terre à

LONDRES:

C'eſt cette grande ville qui fait tant de bruit dans le monde. Il eſt vray, *Monſeigneur*, tout ce qu'on en dit: on s'y égare, on s'y perd, on ne ſauroit aſſez s'imaginer où va la multitude du peuple & l'abondance des richeſſes. L'endroit de cet effroyable incendie qui brula onze mille maiſons, eſt aujourd'huy toute la beauté de la ville. J'y ay vû avec étonnement

ment les ruines de l'Eglise de saint Paul: Elles impriment encore de la grandeur & du respect. Ce debris a conservé des restes de magnificence & de majesté, que le feu n'a pû effacer ; Et toute la rage de cet élement n'empêche pas qu'on admire dans sa chute ce Temple qui y fut autrefois si superbe.

Le *Pont de Londres* n'a rien d'extraordinaire que son spectacle, qui est aussi affreux qu'on en ait jamais éleve à la mémoire du crime. On y voit empalez sur une Tour les têtes de ces execrables parricides de la Majesté. Il semble que l'horreur les anime, & que leurs supplices qui continuent toûjours les forcent à un repentir éternel. Celles de leurs chefs, Cromvel, Ireton son gendre & Bradshau, sont sur ce grand Edifice qu'on apelle le Parlement, à la veüe de toute la ville. On ne sauroit les regarder sans pâlir, & sans s'imaginer qu'elles vont jetter ces paroles épouvantables; PEUPLES, L'ETERNITE' N'EXPIERA PAS NÔTRE ATTENTAT, APPRENEZ A NÔTRE EXEMPLE QUE LA VIE DES ROIS EST INVIOLABLE.

West

Westmunster eſt à côté. C'eſt cette Egliſe qu'on croit la plus ſpacieuſe du monde: on y voit les monumens où repoſent les Roys & les Reynes d'Angleterre, entre leſquels il y en a de tres ſuperbes. Leur reconnoiſſance y eſt pompeuſement conſacrée ſur les tombeaux de leurs Miniſtres, Cecil, Bouckinquam & Monck. Celuy-cy a été la creature la plus utile du Prince dans les affaires de ſon rétabliſſement. Cromvel y avoit ſa ſepulture dans une chapelle qu'on a depoüillée & comme dégradée; c'eſt la marque de ſa profanation & de l'infamie de ſon dépôt.

J'ay la mémoire pleine d'une infinité d'autres choſes ou que je ne crois pas dignes du goût de V.A.S. ou que je ne crois dignes que d'Elle. Il faut paſſer au cabinet du Roy, où j'ay vû tout ce que peuvent aſſembler de beautez la puiſſance & la délicateſſe de tant de Rois. Et pour dire auparavant un petit mot de *Withal*, ce Palais n'a pas ces grands ordres ny ces autres ornemens de l'architecture, mais les richeſſes & les piéces precieuſes qui le meublent, ſon étenduë, le nombre de ſes apparte-

9

mens & ſon parc de Saint Gemes, qui découvre un eſpace à perte de veüe, embelli de bouquets, de canaux & d'une abondance de bêtes fauves & d'oyſeaux les plus rares, le rendent tout charmant & tout Royal. Dans l'antichambre du Roy, il y a ſur le pignon de la croiſée de la main d'Holbein, le portrait d'Henry VIII. & des Princes ſes enfans, dont le Roy a fait tirer une excellente copie, pour en étendre la poſterité, s'il faut ainſi dire, & n'abandonner pas une ſi belle choſe à la fortune du temps.

On entre en ſuitte dans une gallerie ſuivie de quatre ou cinq chambres qui continuent ſon plein pied, où l'on peut voir ce que l'Italie a produit de plus beau dans tous les âges de la peinture. Ce ſont comme des eſpéces de preparations qui élevent l'imagination pour joüir plus finement de la vüe du *cabinet*.

J'y rencontrai d'abord Eraſme; c'eſt luy même, *Monſeigneur*, on préteroit l'oreille pour l'écouter, on y void mieux ſon eſprit que dans ſes livres. Froben eſt aupres de luy, tous deux

de

de la main d'Holbein leur bon amy.

Van-Deik y a ſes plus beaux ouvrages : On demeure d'accord qu'il ne faloit qu'un peu plus de vie à ce Peintre pour l'emporter ſur tous ceux qui l'avoient précedé. J'y vis à mon aiſe de ces miniatures dont on parle par tout & qu'on ne voit preſque nulle part, je veux dire celles d'Olivier. Il faut être Curieux pour ſçavoir aimer ce qu'il a fait. Il y a des Raphaels, des Titiens, des Cararaches, de Veronezes, des Coreges, & de toutes les autres manieres qui ont leur reputation. Il faudroit des années pour y donner ſes yeux à tout ce qui le merite.

Pour les *Medailles* qui ſont mon affaire plus que le reſte, elles ſont là fort curieuſes & fort bien choiſies. Il y en a d'or, il y en a d'argent. Les Conſulaires & les Imperiales ſont à part. Il ſeroit difficile d'en trouver une ſeule parmy ce grand nombre, qui ne méritât pas l'eſtime du Prince qui les poſſede. On ne me montra pas celles de bronze, l'Officier qui avoit ordre de me conduire par tout, s'en excuſa ſur

la conjoncture du temps qui le pres-
soit, & & sur la confusion où elles é-
toient. Il seroit à souhaiter que le Roy
qui sait si bien juger de toutes cho-
ses, fit le même choix que l'Empe-
reur, & qu'il voulut se servir de moy
pour les rétablir dans l'ordre. J'aurois
l'avantage pour la seconde fois d'expo-
ser en son veritable jour le talent que
la nature & les applications de vingt
années m'ont donné, & la gloire d'é-
tre utile à un des plus grands Princes
du monde. C'est bien de luy, *Mon-
seigneur*, qu'on pourroit dire que l'hi-
stoire est le panegyrique, & que son
éloge se peut faire par la verité mê-
me. On ne porta jamais une couronne
avec plus de titres. La naissance luy
a donné, la conquête luy a rendu,
& sa sagesse seule si haute & si éclai-
rée luy conserve. Il n'y avoit que luy
qui pût gagner des peuples rebelles vic-
torieux, abatre une tyrannie si tran-
quillement établie: Au mois tant de
siécles ne nous en ont pas encore four-
ny l'exemple. Cette vertu qu'on admi-
re aujourd'huy sur le trône, a char-
mé

mé toute l'Europe lors même qu'elle a été depoüillée de la Majesté ; aussi n'emprunte-t'elle rien de ce superbe caractére qui fait de grands Rois des personnes les plus communes. On sçait qu'elle a redonné les sentimens de l'obeïssance à une nation lassée de la royauté, & qui dans son degoût & ses indispositions ne pouvoit se soûmettre à ce sage & cet illustre Roy. Toutes ces grandes choses se lisent dans son air, ou la fierté & la douceur attirent également le respect & l'amour. Je l'ay vû & l'ay vû seul, je peux dire que dans ce moment glorieux, j'apperçeus le Héros avant le Monarque. Il est bien rare, *Monseigneur*, que la couronne soit le moindre ornement du Prince, & que le merite de sa personne jette plus de lumieres que l'éclat de la Majesté qui l'environne. Mais il faut laisser le travail de cette grande idée aux premiéres plumes du monde.

J'eus aussi l'honneur d'approcher *Monsieur le Prince Robert*, de qui je receus ces sortes de bontez qui laissent aux gens la derniére veneration &

les derniéres reconnoiſſances. Il n'y a rien ce me ſemble qui puiſſe mieux marquer ſon mérite que la confidence dont le Roy l'honore : Elle s'étend non ſeulement ſur toutes les affaires d'Etat, mais mêmes ſur celles du cœur les plus particulieres & les plus intimes. Il partage cette faveur à tous les honnêtes gens qui en ont beſoin, auſquels elle eſt bien plus utile qu'à luy-même. Enfin il ne manque rien à cét aymable Prince; il eſt grand Capitaine, grand Miniſtre, & le plus ſage de tous les Courtiſans.

J'en demeureray à ces deux illuſtres reflexions: Quelque abondance de choſes qui me reſte à dire de cette grande ville, je dois me ſouvenir que je parle à V. A. S. Elle connoit trop bien l'Europe, & ſait plus juſtement par le ſecours ſeul de l'Hiſtoire, les particularitez qu'Elle lira dans ma lettre, que moy-même qui les ay vûes avec les dernieres recherches. Auſſi eſt-ce moins un preſent que je luy fais du mien, que ſes propres connoiſſances que j'étalle & que je rapelle en ſa memoire: C'eſt

tout

tont ce qu'on peut faire à un Prince qui n'ignore rien, & ce que j'ay ozé entreprendre pour marquer publiquement que je suis,

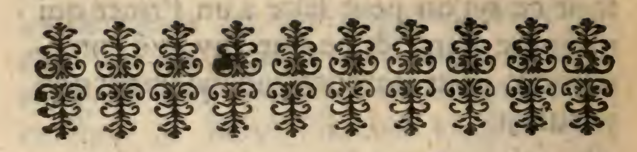
Monseigneur,

De Vôtre Altesse Serenissime,

De Strasbourg en Octobre 1671.

Le tres-humble & tres obeïssant serviteur

CHARLES PATIN.



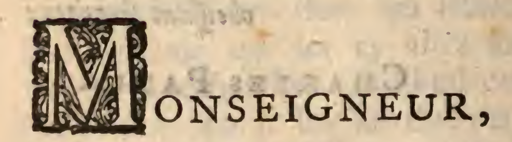
QUATRIE'ME RELATION,

A Son Alteſſe Serniſſime,

Monſeigneur

ANTOINE ULRIC,

Duc de Bronzwic, de Lunebourg, &c.



ONSEIGNEUR,

Il m'eſt bien glorieux que Vôtre Alteſſe Sereniſſime ſe ſouvienne de moy

&

& qu'Elle s'en ſouvienne avec des marques de ſa magnificence ; qu'Elle me prévienne, qu'Elle me rempliſſe les mains & qu'Elle donne à la ſeule opinion qu'Elle a conceüe de moy, ce qui ſerviroit de recompenſe à un merite extraordinaire & à des ſervices conſidérables. J'en ſuis ſurpris je l'avoüe, & n'ozant examiner ſon diſcernement, je me vois contraint de mieux penſer de moy-même, quelque vanité qu'il y ait. Et en verité, *Monſeigneur*, c'eſt avoir quelque choſe de ce goût exquis, que de ſçavoir Vous eſtimer comme je fais. L'éclat de la grandeur jette de l'éblouïſſement dans les ames communes, mais il ne donne pas toûjours de l'admiration à des yeux bien ouverts. Cette pompeuſe naiſſance, ce rang illuſtre que V. A. S. tient dans l'Empire, ne font point mon attention ; tant de vertus, tant de caractéres divins arrêtent ſeuls ma veüe ſur Vous. Et cette vüe, *Monſeigneur*, toûjours attachée à ce que l'antiquité a de plus heroique, ne ſe laſſe point de Vous conſidérer. Oſerois-je le dire, je vois plus que je n'ay lû, je ne m'explique pas davantage.

Vous aimez la curiosité, *Monseigneur* : Que le destin en est doux, & que le penchant en est heureux ; qu'un Prince s'y délasse agreablement, & que cet intervalle qu'il se ménage parmy les grandes affaires remet, son esprit & redouble sa vigueur. Il le divertit sans l'amuser, il l'occupe sans l'attacher, il le retient dans l'élevation sans inquietude & dans l'activité sans fatigue. La curiosité est la seconde occupation du Heros, mais particuliérement celle des Médailles. Ces pieces immortelles, ces petits aziles de la mémoire des Grands-hommes, ces depôts sacrez de la vertu & de la gloire, nous découvrent les plus beaux endroits de l'antiquité, & nous les découvrent au naturel. On voit ce qu'on y voit, dans tout son air & dans tout son esprit. Ce n'est que du metal, mais il est animé d'une vie secrette qui ne vient point de l'ouvrier : Elle vient de je ne sçay quelle force qui se communique des grands originaux à leur image : Ce n'est pas la chose, mais son ame, ce n'est pas l'homme, mais le Demy-Dieu. Quel plaisir, *Monseigneur*, de Vous mesurer a ces grands exemples qui semblent encore

core refpirer fur leurs copies, de juger d'eux par Vous, & de remarquer en eux ceque Vous fentez en Vous même : de reconnoitre à la vüe, que tous les fiecles ont leurs Heros ; & que fi les uns ont fait plus de bruit que les autres, c'eft que les occafions ont été plus grandes, & non pas les vertus.

L'hiftoire nous expofe les chofes paffées, elle nous donne le détail des temps, mais la verité, le fin, le point delicat y manque fouvent, ou l'expreffion qu'elle en fait n'inftruit pas affez pour n'avoir ny le relief ny la nature comme la médaille. Ce n'eft pas icy le lieu de dire tout ce que nous en fçavons : I'avoüe feulement, *Monfeigneur*, que je n'ay pas trouvé de Curieux ailleurs comme en Allemagne. Cette partie de l'Europe qui a peuplé toutes les autres, a confervé chez elle ce qu'il y avoit de meilleur ; On pourroit dire que tout le refte n'en eft que le rebut, & dans la comparaifon, nous trouverons toûjours des grandes inégalitez. Il eft vray qu'il y a des peuples plus façonnez, qui parent mieux leurs maniéres, & qui l'emporteroient fi on ne les voyoit

qu'une fois ou deux : Il ſemble que leur regularité étudiée ne ſerve qu'à en couvrir les défauts, Et peut-être que V. A. S. aura déja fait cette reflexion, que la même où il n'y a point d'eſprit, on ne laiſſe pas d'y trouver un air, une étude d'apparence qui éblouït, au moins l'ay-je ſouvent remarqué en France : Quand même on n'y trouve point d'honneur n'y d'honnêteté, on y trouve un ſoin, un accomodement de conduite, un certain nombre de meſures qui ſuppléent & qui contentent, mais qui ne ſont rien moins que la vertu. Les Allemans, *Monſeigneur*, ſont plus ſolides, ils ont naturellement beaucoup de fonds, ils ſont ce qu'ils paroiſſent, mais comme ils ne paroiſſent pas d'abord tout ce qu'ils ſont, il faut ou beaucoup d'intelligence ou de l'application, pour connoître ce qu'ils ont de mérite. C'eſt particulierement chez eux que la bonté & la beauté de l'eſprit ſont dans leur pureté naturelle, que la morale eſt toute nüe, ſans fard, ſans déguiſement; c'eſt par tout un caractere d'ame uni & decouvert, qui ne peut ſouffrir l'affectation : Ils veulent bien faire ce qu'ils

ſont,

font, ſans ſe metre en peine des agréemens & des belles manieres ; Vous ſçavez quand ils Vous aiment & quand ils ne Vous aiment pas ; Et pour me ſervir des termes d'un de nos Miniſtres, le cœur n'y eſt pas maſqué, la ſincerité & la candeur ſont du crû du pays. Tacite l'avoit dit, il y a ſeize cent ans, *nullos mortalium armis aut fide ante Germanos eſſe.*

Que la curioſité ſoit commune chez eux par cette inclination naturelle qu'ils ont pour la verité qui s'y découvre comme dans ſa ſource, ou par cette ſeverité de mœurs qui de tous les divertiſſemens de l'eſprit leur fait choiſir le plus honête & le plus utile, il n'importe, c'eſt en verité où elle eſt & plus honorée & mieux recherchée. Je l'ay trouvée par tout ſur cette diſpoſition. Voicy quelques découvertes que j'y ay faites dans mon dernier voyage que la reconnoiſſance m'oblige de conſacrer à V. A. S. n'étant pas en état de faire rien aujourd'huy de plus important pour Elle.

Je le commençai dans la Suaube par le *Kniebis*. Quelle montagne, *Monſeigneur* !

gneur ! sa hauteur qui laisse la nuée bien au dessous d'elle & qui me mit presque de plein-pied dans le Ciel, me surprit moins que deux saisons que j'y vis en même temps, & à quatre pas l'une de l'autre : Le froid & le chaud de concert ensemble, qui par tout ailleurs font tant de bruit sur nos têtes, c'est qu'ils ne peuvent s'accorder en pays neutre, dit-on : Mais quoy que voisins, quand chacun est chez soy, rien n'est plus tranquille & plus calme. Si cette physique est juste, je m'en raporte, toûjours je me souviens bien que sans faire tant de fracas, ils m'ont gelé & rôti d'un moment à l'autre.

Je laissay bientôt là le prodige pour descendre dans le *Wirtemberg* : Ses collines me parurent les plus belles & les plus charmantes du monde, ce n'est par tout que vignobles & que moissons. Cette abondance par je ne sçai quelle disposition que le pays luy donne, forme par tout de la vûe, du paysage & une espece de regularité qui ravit. Les habitans y sont aymables, peut-être parce qu'ils y sont accommodez. La bonne fortune qui nous previent chez nous,

nous, tourne assez nos sentimens à l'honêteté ; mais il doivent à leur Prince une partie de ce bonheur domestique. On ne sçauroit jetter la vûe sur eux sans y voir par tout les marques de la douceur de son gouvernement. La puissance & l'autorité n'y paroissent que dans la protection & dans l'ordre : C'est là tout l'usage qui s'y fait de la souveraineté. Je crois qu'il n'en faut pas davantage pour éterniser sa memoire. Qu'il est difficile d'user si modestement du pouvoir absolu, & qu'il faut de fermeté & de grandeur d'ame, *Monseigneur*, pour ne vouloir rien quand on peut tout, & pour soutenir tant de vertus parmy tous les mauvais exemples du siécle ! J'en demeureray là sans porter plus loin ma reflexion, je la trouve trop importante. Les singularités du College de.

TUBINGUE.

Sont plus de ma portée, j'en veux parler à V. A. S. C'est un des ornemens du Wirtemberg. Tout y a du raport avec le nom d'Illustre qu'il porte, le bâtiment, les accompagnemens, les dehors. Tout

Tout y a du grand ; beaucoup d'étenduë & bien partagée, pour ſeruir de carriére à toutes les maniéres d'écoles & d'exercices. Il y a des Maîtres choiſis qui ont avec beaucoup de capacité tout ce qu'on peut avoir de politeſſe & de bon air. On trouve à ſe former aupres d'eux, comme à devenir ſçavans. La table y a juſques aux délicateſſes : L'ordre & la diſpenſation du temps ſont ſi bien ménagez, que cette juſte diſtribution d'heures à chaque choſe, forme une douce habitude qui y dreſſe les inclinations : C'eſt moins une diſcipline qu'une liberté bien ordonnée. Comme tout y eſt établi ſur un grand deſſein, il n'y a auſſi que les perſonnes de la premiere naiſſance qui y ſoient receües. On n'y veut point de mélange : On prétend qu'à cet âge ſuſceptible, l'air mediocre ſeroit contagieux, & que cette diſtinction qu'on leur inſpire de bonheure, leur fait prendre dans la ſuite cette fierté qui doit être le caractére de leur condition. Enfin, *Monſeigneur*, ſans paſſer dans la pouſſiere & parmy la foule, ils ſe trouvent tout faits, & vont de même pied à la Cour & au grand monde,

de, ſans avoir beſoin de milieu ny des dernieres écoles. Monſieur de *Merlay* qui en eſt le grand Gouverneur, Meſſieurs du *May* & *Cramer* qui y profeſſent, font encore honneur au College. J'auray toute ma vie obligation à S. A. S. Monſeigneur le Duc de Wirtemberg, d'avoir voulu que j'y demeuraſſe quelque temps, & que j'y viſſe à loiſir cette belle maniére d'inſtitution.

Au ſortir de Tubinge j'allay à

STUGARD.

Y rendre à S. A. S. ce que je luy devois, & l'aſſeurer que quoy que je pûſſe faire pour ſon ſervice, je n'aurois jamais lieu d'en être ſatisfait : Ce peut-être l'effet de ma mauvaiſe fortune, mais ce ne le ſera jamais de mon ingratitude. Elle me permit d'augmenter ſon treſor de Médailles, de quelques unes, que j'avois portées : Le beau lieu qu'elles occupent & la belle compagnie où elles ſont, ne leur fait point regreter leur premier Maître ; Auſſi ſuis-je plus ayſe de les voir dans de ſi illuſtres mains, qu'entre les miennes. S.A.S. les viſite ſouvent, & je ne doute pas que ſon exemple n'en-

n'entraîne pour ainsi dire, l'inclination de la plûpart de Sa Serenissime famille. Messeigneurs les Princes ses fils sont tous bien-faits & ont beaucoup d'esprit. Il ne leur manque que du temps, c'est à dire de l'âge, pour se faire admirer de toute l'Europe. Je vis à

NIEUSTAT.

Un autre cabinet; j'aurois mauvaise grace de le loüer, puisque c'est presque l'ouvrage de mes mains, au moins l'est-il de mon esprit. S. A. S. le Duc Fréderic l'aime presque autant qu'il le merite, & s'y divertit avec plaisir. On m'a dit que Madame la Duchesse void de bon œil ceux qui l'entretiennent en cette belle humeur & qu'elle agrée mes visites. Peut-être même qu'Elle est curieuse, & qu'étant sœur de V. A. S. Elle a l'esprit tourné aux belles choses. Si elle ne l'est pas en médailles, au moins l'est-Elle en bijoux. J'en vis chez elle un précieux coffret qui peze plus que moy; où il n'y a que de diamans, des emeraudes, & des perles. C'est là une espece de curiosité assez rare, mais elle n'est pas permise à tout

tout le monde. Quoy qu'elle plaiſe univerſellement & que les ignorans l'admirent auſſi bien que les ſçavans, il faut de grands priviléges pour l'avoir : Il n'en manque point icy, la naiſſance, l'inclination, la curioſité, la richeſſe, & même du bonheur. J'aurois vû à

ANSPACH.

De belles choſes: mais par mal-heur pour moy le Prince étoit allé rendre viſite à cette belle Marquiſe de Durlac qu'il a épouſé depuis. J'en arrivay plûtôt à

NUREMBERG,

Cette ville qui a tant de reputation, & qui en merite tant. Laquelle preféreriez-Vous de Nuremberg ou d'Ausbourg, *Monſeigneur*? toutes les deux l'emportent ſur les autres villes d'Allemagne, par la beauté, la grandeur, la propreté, l'affluence du peuple & la magnificence des bâtimens. Monſeigneur le Marquis de Dourlach qui les connoit toutes deux, trouve Ausbourg plus belle en quelques endroits, mais il dit que Nurem-

Nuremberg eſt belle par tout. Je la trouvai bien ſituée, pleine d'honnêtes gens, & ce qui m'y plait davantage, c'eſt que la curioſité y eſt à la mode, elle y tient lieu de propreté & d'ajuſtement, on l'y connoit aſſez, mais on l'y aime infiniment. J'y vis chez Monſieur *de Viatis* une infinité de choſes rares: Il y a tout ce qui peut entrer dans le goût curieux, des livres, des tableaux, des médailles: Mais ſon feu, ſa paſſion, ſa folie, ſi Vous voulez, c'eſt un amas ſuprenant d'armes extraordinaires ou par l'ouvrage ou par quelque circonſtance hiſtorique. Il me montra l'épée qui fit taire Olden-Barneveld, & qui fit en cela plus que toute la puiſſance de la maiſon d'Autriche: Et en verité ſa veüe ſeule eſt bien capable d'effrayer l'Orateur le plus aſſeuré: Celle qui coupa tant de têtes à Prague lors de la rebellion: La pertuiſane qui perça Valſtein à Egre: Elle arrêta mes yeux & me fit donner quelque reflexions à la deſtinée de ce Favory: Tant d'établiſſemens de grandeur, tant d'authorité, tant de force, coutérent bien peu à diſſiper, toute la terre étoit attentive à ce qu'il alloit faire, l'Empire trem-

trembloit de ſes demarches, & les Etrangers ſe diſpoſoient à fonder ſur luy le deſſein de toutes les affaires; enfin on ſe preparoit à voir bientôt changer la face du monde, le coup d'un faquin le jetta ſur le carreau & on ne parla plus de luy.

On y voit auſi les armes des plus grands Princes de ces derniers ſiecles. Je ne ſçay ſi c'étoit un jeu de mon imagination, mais il me ſembloit, *Monſeigneur*, que ce brillant qui en ſort de tous côtez, étoit moins l'éclat du metail que l'impreſſion de tant de coups & d'executions héroïques. Et en verité il n'y a rien qui touche plus vivement l'idée que ces ſortes d'objets: Peut-être que la difficulté qu'il y a d'aſſembler ces dépoüilles precieuſes, empêche que la curioſité n'en ſoit ſi commune.

Pour des médailles on n'y en trouve pas beaucoup de la prémiere importance. Des autres il y en a preſque par tout, & dans les mains de toutes ſortes de perſonnes, ſoit que l'eſprit de la Curioſité en ait fait l'amas, ſoit que l'opulence qui entraine toûjours

avec

avec elle ce qu'il y a de precieux les y ait apportées. Monſieur *Volkamer* en eſt mieux partagé que les autres, V. A. S. en jugera par cet échantillon, c'eſt un Jules d'or avec le revers d'Auguſte : Je le tiens de ſa liberalité. C'eſt un Medecin tres éclairé, & qui a toutes ces qualitez qui attirent la belle eſtime. J'y peux joindre Monſieur, *Noberlein*, un Apoticaire hors du commun: il a une bibliothéque, un cabinet, & un eſprit qui l'élevent à mon ſens ſur tous ceux que je connois de la même profeſſion. J'eus de luy cette belle medaille d'or de Conſtantin, VICTOR OMNIUM GENTIUM.

Il y a des ſçavans: l'antiquité, l'hiſtoire, la politique, l'éloquence & les mechaniques même y floriſſent. J'aurois à entretenir long-temps V. A. S. ſi je voulois me ſouvenir icy de tout ce qu'il y auroit à dire ſur ce ſujet. Un mot ſeulement d'un Monſieur *Grundler*: C'eſt un moine qui s'eſt venu reformer, à ce qu'il dit, ſur la morale du Docteur Luther. Pour ſe juſtifier auprés de moy de ſon changement par la comparaiſon du party qu'il abandonne à celuy qu'il embraſſe, il faudroit qu'il eut autant d'em-

pire

pire ſur la raiſon qu'il en a ſur les yeux, à qui il fait voir ce qu'il veut, & comme il le veut, car il a tout ce qu'on peut avoir de fonds dans le ſecret de l'optique. C'eſt cet Art, *Monſeigneur*, qui peut placer la moitié du monde dans un point, qui a trouvé le moyen de faire ſortir des échos viſuels du cryſtal, & d'aprocher les objets les plus éloignez par des reproductions d'eſpeces & de correſpondances de vûes qui étend dans les eſpaces les plus bornez des lointains à perte de vûe: Enfin c'eſt cét Art trompeur qui ſe joue de nos yeux, & qui avec la regle & le compas derégle tous nos ſens. Nôtre homme va encore plus loin. il remue les ombres comme il veut ſans le ſecours des enfers. On a quelquefois parlé à V. A. S. de cette glace ſphérique qui reçoit les eſpeces des objets éloignez par un filet de lumiere, & qui roulant dans les ténebres, les y imprime & leur fait ſuivre ſon mouvement. Les fantômes & les ſpectres veritables ne ſentent pas plus l'autre monde : Je ſçay des Heros qui ont pâly à la vûe de ces jeux & de ces ſophiſmes de Magie.

Et

Et n'en deplaiſe à M. Grundler, toute l'eſtime que j'ay de ſon ſçavoir, ne m'ôta pas la frayeur, je crûs qu'il n'y eut jamais de plus grand Magicien que luy au monde. Je vis le paradis, je vis l'enfer, je vis des ſpectres. J'ay quelque conſtance, mais j'en aurois volontiers donné la moitié pour ſauver l'autre. Tout cela diſparut, & fit place à des ſpectacles d'une autre nature. En un moment je vis l'air rempli de toute ſorte d'oyſeaux, à peu prés comme on les peint à l'entour d'Orphée: En un tour de main on me repreſenta une nôce de village, d'une maniére ſi naturelle que je m'imaginois être de la fête. L'horizon de ma vûe fut occupé en ſuite par un palais ſi ſuperbe qu'il n'y a que l'imagination qui le pût produire; Au devant duquel on couroit la bague. Les Heros en étoient, ces Dieux que l'Antiquité adoroit; C'étoit un plaiſir d'y voir Momus monté ſur un barbe, qui ſe moquoit avec des Satyres de Jupiter qui avoit manqué d'adreſſe en ſi belle compagnie. Mais finiſſons ces viſions & tâchons de recréer V. A. S. de quelque choſe de plus ſolide.

Quoy que les Particuliers ſoient riches à Nuremberg, on peut dire que ce qui eſt public eſt infiniment plus ſuperbe. C'eſt ce que j'ay obſervé dans les Republiques que j'ay veües, & c'eſt ce qui les conſerve. Leur *Arſenal* eſt tres-bien entretenu, & peut armer en un inſtant neuf à dix mille hommes. *La Cour* eſt un bâtiment des plus magnifiques, enrichy d'une infinité de peintures de prix; dont celles de ce grand Duc tiennent avec raiſon le premier lieu. *Le Château*, qu'on pretend être du temps de Druſus répond bien à ſa reputation. Du plus bel endroit qui ſert à l'occaſion, de logement aux Empereurs, on decouvre toute la ville, & ſi on le peut dire ainſi, l'horiſon tout entier. Les campagnes des environs n'ont rien qui borne la vûe, & la ſeule foibleſſe de l'œil empêche qu'on ne decouvre encore plus loin. Sa hauteur ſe peut prouver par la profondeur de ſon puis: On pourroit faire une aſſez longue hiſtoire du moment qu'on auroit jetté une pierre dedans juſques à ce qu'on eut entendu le bruit de ſa chûte. Cét intervalle eſt ſurprenant, & je doute ſi ce puis de

Ioſeph ſi celebre dans les Hiſtoires & dans les Relations modernes, merite plus de conſideration, au moins n'ay-je pas envie de l'aller meſurer pour en faire la comparaiſon. Je vis chez un particulier, ces belles *figures de bronze* que le Magiſtrat a fait faire pour la fontaine de la grande place: Ce devroient être des Dieux, les hommes n'en peuvent faire, mais au moins ont-ils fait des Geans. Le Neptune peze 3300. livre. c'eſt aſſez pour écraſer luy ſeul plus de monde que tous les Geans de la fable. C'eſt à mon ſens, un des plus beaux ouvrages du ſiecle.

La *Bibliotheque publique* eſt aprés celles de l'Empereur & du Roy, la plus belle que j'aye vûe. Les manuſcrits & les miniatures l'élevent ſur beaucoup d'autres, & ſes petits ornemens la rendent plus agreable & plus utile: Ce ſont des portraits de Sçavans Hommes, des ſquelettes de beaucoup d'animaux differens, & de ces curioſitez naturelles qui élevent l'eſprit en même temps qu'elles l'inſtruiſent. Le bon M. Volkamer y en a mis une partie, c'eſt un exemple à imiter: J'appris en ce lieu l'honneur que m'avoit fait le Senat de me regaler de quel-

quelques médailles qu'il m'avoit envoyé à Paris; j'en ay le cœur tout glorieux & tout plein de reconnoiſſances, quoy que je ne les aye pas encore receuës.

L'affluence de Nuremberg a eu beſoin d'être diviſée : On a établi l'Acamie à

ALTORF,

Où les études floriſſent en toute maniere : La belle Bibliotheque publique en eſt le fondement, & les Profeſſeurs en ſont les organes. Mr. *Hofman*, y enſeigne la medecine avec un grand ſuccez; Monſieur *Uagenſeil* s'exerce particulierement ſur la Langue Hebraïque & la Theologie des Juifs. Que le grand Scaliger auroit eu de plaiſir de conferer avec luy, de tant de difficultez de leur Loy & du Talmud qui l'inquiétoient : Perſonne n'en avoit tant ſçeu depuis I. C. & depuis Scaliger je ne crois pas que perſonne ait pouſſé plus loin ces connoiſſances. Il aime les médailles & les connoit, je dois à ſa courtoiſie un Gordien Grec frappé à Byſance, que je publieray en ſon temps.

Trois journées au delà de Nuremberg, on trouve.

BAREIT.

C'eſt une petite ville qui avec ſon diſtrict ſert d'appanage à un Prince de la maiſon de Brandebourg. Celuy qui en eſt aujourd'huy le Maître a épouſé en premieres nôces la fille de l'Electeur de Saxe, & en ſeconde celle du Duc de Wirtemberg, cette Princeſſe Sophie ſi ſage, ſi éclairée & ſi magnifique. Elle eſt fort honorée de tous ceux qui la connoiſſent, parce qu'Elle merite de l'être, & même parce qu'Elle eſt curieuſe. Son *Cabinet* eſt comme un magaſin du Colchonda; j'y vis de toutes ces riches pierres qu'on tire de ſes mines, & une entre autres, plus longue & plus large que mon œil, fort épaiſſe & parfaitement nette. C'eſt un diamant de conſequence par ſa beauté & par ſon poids. Si Bareit eſt ſi riche au *Cabinet*, il ne l'eſt pas moins à la *Cave*; j'y fus, *Monſeigneur*, & j'aurois pû n'en pas revenir, ſi j'avois crû ceux qui m'y conduiſoient. Vlyſſe n'en ſeroit peut-être pas ſorti ſi ſobre que de chez Circé, il

il y auroit trouvé des liqueurs de ſon païs, accompagnées de tout ce qu'il y a de delicat dans l'occident : Ces rencontres ſont quelquefois bien avorter des deſſeins. On m'a dit que le Prince n'épargne rien pour cette agreable proviſion, comme la Princeſſe pour ſon Cabinet.

Ces douceurs & ces richeſſes ne retardérent mon voyage qu'autant de temps qu'il en falloit pour les voir. Je m'avançai en Saxe & vis

IENE,

Cette Academie ſi floriſſante à qui tous les Etudians du Septentrion viennent faire leurs premiers hommages. On y en a conté juſques à trois mille; il y a apparence qu'il y en auroit davantage, ſi la paix dont ont joüit preſentement, écarte juſques aux ſoupçons de la guerre: Il faut peu de choſe pour effrayer les Muſes, & j'aurois peur qu'au premier coup de canon, elles ne quittaſſent toutes le Parnaſſe. Le Prince qui eſt de la maiſon de Saxe, la fait agrandir, & n'oublie rien de ce qui luy peut augmenter ſon ancien luſtre. J'y ay

connu deux tres-habiles Professeurs, Messieurs *Rolfine & Bosius*: Celuy-là est tres-renommé pour la Medecine, & celuy-cy pour l'Histoire. J'apprehende pour eux qu'ils ne joüissent pas longtemps de leur doctrine; l'un est fort vieux, & c'est assez pour être toûjours malade, l'autre ne se porte gueres mieux, quoy que beaucoup plus jeune. Ce *Mr. Bosius* a des médailles considerables, & les connoit bien: Il m'a permis d'en tirer à la plume quelques copies qui serviront quelque jour à la République des lettres: Cependant elles ornent merveilleusement mes manuscrits.

Trouvez bon que je Vous dise quelque chose de ce *Prince*. Tout jeune qu'il est, il est aussi éclairé que les plus habiles: Il n'attend que l'occasion de se faire connoître pour ce qu'il est. Il ayme la France & les François, & parle aussi poliment que le beau monde de Paris & de la Cour. Madame la Duchesse sa femme, est née Duchesse de la Trimoüille, & c'est-elle apparemment qui entretient cette inclination. Que dirois-je de sa vertu & de son humeur, qu'on ne connût pas en France & en

Alle-

Allemagne. L'hermine que je donnay pour le type de ſon embleme en peut découvrir quelque choſe par ces paroles, CANDOR MIHI SUFFICIT UNUS.

WEIMAR,

Qui eſt dans le voiſinage, donne ſon nom à une branche de la maiſon de Saxe, pour la diſtinguer de l'Electorale. C'eſt une ville médiocre, dont le Palais eſt extraordinairement grand & ſuperbe. Ce *Salon* où ſont peintes les actions du Duc Bernard, eſt le plus magnifique que j'aye vû en Allemagne. Si rien ne ſe peut faire de plus beau pour ſatisfaire les yeux; on peut dire qu'une *autre Chambre* eſt faite pour l'eſprit, où ceux qui ſont au milieu n'entendent rien de ce que ſe diſent les perſonnes qui ſont aux extremitez. On y ſoupçonneroit de la magie, & en verité cela eſt ſurprenant: Ce n'eſt cependant qu'un jeu de l'Architecture qui porte le ſon de la voix par la ligne concave de la voute, à l'autre extremité, ſans l'épandre dans le grand vuide de la grand'Chambre. J'eus des penſées bien plus tragiques de Jene à Leipſic, quand je fus dans ces va-

ſtes campagnes qui ſemblent encore fumer de tant de ſang qui y fut répandu il y a quarante-ans. Que de grandes idées ſe preſenterent alors à mes yeux. Là fut tué, *me diſoit-on*, le grand Guſtave; là Papenheim fut bleſſé, là il mourut en le reportant à Leipſic; là étoit l'artillerie des Imperiaux, là celle des Suedois: Là fut le fort du combat & le plus grand carnage, là on enterra les neuf ou dix mille hommes qui y reſterent. Toutes les villes d'alentour porteront long-temps les triſtes témoignages de cette guerre: Il me ſembloit l'y voir enſemble: Et *Lutzen*, *Nambourg*, *Weiſſenfeld*, occuperent plus long-tems mon eſprit que mes yeux.

Tous les Marchands ſavent qu'il y a des grandes Foires à

LEIPSIC,

Comme les Gens de Lettres ſont informez de ſon Academie: On l'eſt moins de ſa curioſité. J'y vis le Cabinet du Bourg-Maiſtre *Laurents*, remply de toute ſorte de curioſitez: Sa maiſon eſt un palais, qui vaut mieux que ſon Cabinet. On eſtime Mademoiſelle ſa fille com-

comme une vertueuſe par exellence qui ſçait une infinité de choſes, & qui les peut dire en beaucoup de Langues ; c'eſt aſſez pour valoir mieux que le Cabinet & la maiſon. Je vis des médailles en quelques autres endroits, & entre autres ce Cabinet ſi renommé de Monſieur *Meyer* : Il eſt à vendre, ſi tout ce qu'on m'en avoit dit, eût été véritable, j'avois avec moy aſſez de ducats pour le payer. Un de ceux qui me le montra & qui en eſt heritier en partie, me fit fort griſe mine, lors qu'il m'entendit dire que ſes médailles d'Othon en bronze n'étoient pas véritables. Il en étoit ſi perſuadé, que peu ne s'en falut que je ne fuſſe payé de mon trop de ſincerité, par l'affront & la douleur que j'aurois eu de ne pas voir le reſte. C'eſt ce qui m'a fait prendre reſolution de ne guéres parler, quand je me trouveray avec des Gens de cette humeur-là, & que je ne diray des veritez de cette nature, que lors que j'en ſeray ſorti. Ils ont une médaille de grand bronze de Julia femme d'Auguſte, qui ſeroit, à mon ſens, la plus precieuſe de ce Cabinet, ſi elle ne

m'étoit pas ſuſpecte : Sa conſecration eſt deſignée par un paon & par l'inſcription. Ils ont quelques bonnes médailles en or & en argent dont j'ay pris le memoire, mais ils en veulent avoir huit cens écus, & c'eſt trop pour moy.

WITTEMBERG.

Eſt une place forte, où on ne laiſſe pas d'étudier. La Theologie n'y eſt pas ſi mitigée que dans les autres lieux du même culte, ils y ſont plus rudes, & j'oze dire plus injurieux qu'ailleurs. Dans l'Egliſe du Château on prend plaiſir de montrer aux Etrangers le *Sancta Sanctorum* du grand Autel, denué de tout ce qu'il contenoit. *Oſſa Sanctorum debent quieſcere*, diſent-ils, nous avons enterré ſous cette pierre prochaine, toutes les Reliques que les Papiſtes y adoroient, & ce fut une des premieres ſuittes de nôtre reformation. J'y vis beaucoup de tableaux plutôt ſcandaleux qu'édifians ; un entr'autre où le Peintre fait adminiſtrer la Cene par le Docteur M. Luther & P. Melanchton. A leur main gauche il y a repreſenté l'enfer, par une grande gueule de diable,

au

au dedans de laquelle on aperçoit un Pape, des Cardinaux, des Prelats & des Moines. Je ne pûs m'empêcher de demander à celuy qui me conduisoit, si c'étoit-là un lieu à prier Dieu & si ces peintures leur inspiroient de la devotion. On voit en bronze dans cette Eglise, des *statues* fort superbes, des deux Ducs Electeurs de Saxe, Frederik III. & Jean. Celuy-là avoit fondé l'Université de Wittemberg, en changeant la Religion de son pays: Celuy-cy acheva l'œuvre, & presenta dans Ausbourg sa confession de foy à Charles-quint. Je m'arrêtai dans ce lieu plus volontiers à deux tableaux admirables *d'Arbert Durer*, & aux portraits grands comme nature de Luther & de Melanchton, de la main de *Lucas Cranis*, qui sont vis à vis & au dessus de leurs tombeaux. Il y en a quelques autres de ce même Peintre, dont il n'y en a point de si plaisant que celuy que je vis dans la principale Eglise de la ville, qui en est comme la paroisse. Il est de fort bonne main & represente Nôtre Seigneur JESVS-CHRIST, suivi de Saint Pierre & de quelques autres Apôtres, qui tombent entre les

mains de Judas & des Juifs. V. A. S. ne s'aviseroit jamais des ornemens qu'on leur a donnez : Celuy qui presente la main de Nôtre Seigneur a la tiare en tête, justement comme on peint le Pape à Rome : Ceux qui l'accompagnent sont vêtus en Cardinaux, Evêques, Prelats &c. Est-ce copier bien juste les Juifs qui trahirent & qui livrérent JESUS-CHRIST ? c'est pourtant ce qu'ils veulent dire. J'ay vû ailleurs beaucoup de Luthériens, mais je les ay toûjours trouvez plus modérez. Les injures ne servent qu'a irriter les esprits, la haine succéde, & qu'en peut-on attendre dans la suite que toute sorte de mal-heurs ? J'aime mieux dire tout bas, *Doce nos Deus vias tuas, &c.* Au reste la mémoire du Docteur Luther est fort précieuse en ce pays-là : On y vénére les lieux où il a passé, les chambres où il a dormi, les livres qu'il a lû, & les jardins oû il a travaillé : Ils ont même donné son nom à une fontaine qui est à mille pas de la ville, parce qu'il venoit souvent en ce quartier là pour y étudier, & pour conferer avec ses Amis de la reformation qu'il méditoit.

Nous

Nous passâmes bien vîte à

BERLIN.

Quoy qu'il y ait un assez grand espace de pays. On se sert sur cette route de chariots de poste qui courent jour & nuit : On ne s'y repose que pour changer de chevaux. Je fus tout à fait remis de cette fatigue, dez que j'eus vû Berlin. Tout m'y parut si beau que je me figurois dans le Ciel une ouverture d'où le soleil faisoit sentir ses faveurs à ce Territoire : Ce ne sont plus ces solitudes que je venois de parcourir. La ville est composée de trois autres, dont les bâtimens sont tres réguliers & la plûpart à l'Italienne. La forêt qui n'en est qu'à cinq cent pas, sert aux delices du Prince qui y entretient toute sorte de bêtes fauves, & qui par un plaisir dont peu de Gens sont capables, s'expose souvent à la chasse qu'il en fait. J'ay oüy dire, qu'il sait si bien prendre son temps quand le sanglier passe, qu'il s'y met comme à cheval, jambe deça, jambe delà, & qu'il le poignarde ainsi sous Soy. Cette description seulement me

fait peur, & on ne peut aymer ce Prince là comme je fais, ſans craindre au moins les malheurs qui en peuvent arriver. Je luy dirois volontiers ce que Venus diſoit à Adonis,

——*In audaces non eſt audacia tuta,*
Neve feras quibus arma dedit natura, laceſſe;
Fulmen habent acres in aduncis dentibus apri.

Les jardins y ſont remplis de citroniers, d'orangers, de jaſmins, de toutes les eſpeces de fleurs, & en un mot de toutes les delices qui ont acquis à l'Italie le titre de Reyne des nations, par le bonheur de ſon climat, & de ſa fertilité.

Le *château* où reſide S. A. E. eſt fort ancien: Son architecture n'inſpire rien que de grand: Ce qu'il y a de plus commode eſt le bâtiment moderne. La Bibliotheque y eſt ſi magnifiquement logée, que je n'en ſay pas qui le ſoit mieux: Elle le merite bien, car c'eſt une des plus belles de la terre, ou pour le nombre des livres, ou pour le choix. Le Cabinet des médailles qui l'accompagne, merite la viſite & l'attention de tous ceux qui en ayment la curioſité.

S. A. E.

S. A. E. qui se donne toute entiere aux soins du gouvernement, n'a pas laissé de donner encore du temps à cét etablissement. On auroit peine à croire les progrez qu'Elle y a fait de ses seules terres, vers Vesel, Santen & Cleves : On y en a trouvé grande quantité, mais ce qui est de plus important, est qu'on y en a trouvé de tres-rares : Celle de Cornuficius est de ce nombre, dont je n'ay jamais vû de plus belle; mais je ne pretens rien particularizer icy : J'ay des mémoires de ce qui est precieux, & mon mémoire par bon-heur est bien long. J'ay dessiné même celles que j'ay jugé singuliéres : Le nombre en étoit si grand que je demanday un autre jour la permission d'y travailler. Je me souviens d'y avoir employé cette seconde fois cinq ou six heures, & d'en avoir fort enrichy mes manuscrits : Quand je n'en aurois remarqué que la dixiéme partie, j'aurois crû mon voyage bien employé. Mr. *Heimbach* en a le soin & les ayme d'affection. : Je ne doute pas qu'il ne contribue de tout son pouvoir à la satisfaction qu'en desire M. l'Electeur son Maître. Ce Prince en est autant curieux

qu'on

qu'on le peut être ; c'eſt une ſuitte de la connoiſſance qu'il a des belles choſes, & de la grandeur de ſon génie. Il me fit l'honneur de me dire qu'il s'y entretenoit fort agréablement, & qu'il y employeroit encor plus de tems, dez que les affaires d'état luy en laiſſeroient le loiſir. C'étoit un tems fâcheux pour nos études, *Monſeigneur*; On ne parloit alors dans Berlin & dans toute la Marche, que de paſſage & de levées de gens de guerre. C'étoit dans cette conjoncture où toute l'Europe avoit les yeux ſur la conduite de S. A. E. On ſçavoit que les Hollandois n'eſperoient ny de plus fort ny de plus prompt protecteur, & que le ſecours qu'il leur donnoit, étoit ſeul capable d'empêcher, ou au moins de différer leur perte. Ses actions paſſées Luy ont acquis tant de reputation en Pologne & en Suede, que Son nom ſeul apuye le party qu'il embraſſe ; Auſſi eſt-ce un Prince d'un génie admirable. Je n'ay jamais vû perſonne qui ne l'aimât, pour moy je l'honore de tout mon cœur ; mais encore dois-je dire à V. A. S. que j'y ſuis obligé par l'accueil qu'il me fit à Berlin, par les offres dont il m'honora, & par la bonté qu'il

eut

eut de me dire qu'il vouloit entretenir correſpondance avec moy : Que ce mot ne Vous faſſe point de peine, *Monſeigneur*, S. A. E. ne me l'a demandée qu'en curioſité, en hiſtoire antique, & en médailles, & je ſerois tres-faché que mes ennemis m'en fiſſent de nouvelles affaires : Dieu, le Roy & le tems me feront raiſon des paſſées, ils le pourroient faire dez-aujourd'huy, mais c'eſt à moy d'attendre. S. A. E. a dans Berlin une autre perſonne auſſi éclairée dans la curioſité que j'en connoiſſe, j'entens celle des médailles que nous appelons par excellence la belle curioſité : C'eſt un Conſeiller de S. A. E. qui en poſſede autant qu'un Particulier en peut poſſeder : Il en a de ſi bien conſervées, qu'on voit aſſez que c'eſt une élite de longue-main. Je l'ay connû en France il y a plus de vint ans, & tout jeune qu'il étoit, j'en preſumois déja de grandes choſes. Ses connoiſſances ſe ſont accrües avec l'âge, & je doute ſi, en ne parlant pas de moy, il y a quelqu'un qui aime plus les médailles que luy. Il a paſſé quelques années en Italie, il a vû toute l'Allemagne, & ce qu'il ſait, me fait croire qu'il

à vû tout ce qu'il faloit voir pour être curieux, ſçavant & intelligent. Je peux aſſeurer V. A. S. que c'eſt un des plus honêtes hommes du monde, & je croirois avoir fait tort à nôtre *Monſieur Seidel* de ne Vous avoir pas fait cette parentheſe en ſa faveur. Je ſay qu'il eſt Luthérien & Luthérien zelé, mais l'amitié qui eſt entre nous, & la conformité de nos inclinations, n'a pas ſouffert la moindre alteration de la diverſité de nos ſentimens.

Les deux jeunes Princes ſeront quelque jour de grands Curieux, *Monſeigneur:* On les forme ſur le Heros qu'ils voyent tous les jours. S. A. E. leur eſt un modéle familier dont ils ne peuvent tirer que de tres-grandes idées. Ils ſavent déja les langues, & ſont fort adroits dans tous les exercices. Ils ne ſont pas moins inſtruits, dans ce qui peut cultiver leur eſprit. Leurs chambres ſont moins ornées que chargées de livres, de Cartes géographiques, de tables chronologiques, de ſphéres & de médailles. Ce ſont des inſtrumens qui font enfin des miracles, en entretenant innocemment la grandeur de l'ame dans le temps

de la profperité, & qui luy fervent de médecine & de confolation dans les temps de malheur. C'eft une regle des Sages, comme Vous fçavez, *Monfeigneur*, d'être prêt à tout evenement, Annibal s'en trouva bien. Il y a apparence que ces Princes ne verront jamais la fortune que riante & incapable de leur nuire, mais c'eft beaucoup par deffus d'avoir la Vertu pour amie & pour familiére. Monfieur le Baron *de Sverin* premier Miniftre d'état, & grand Patron des Mufes, leur a infpiré de ces beaux fentimens, & a rendu un grand fervice à S. A. E. d'avoir fi bien tourné l'efprit de ce deux jeunes Princes, & d'avoir heureufement fuivi la penfée d'Aurelius Victor, *Compertum eft eruditionem, elegantiam, comitatem, præfertim Principibus neceffarias effe, cùm fine his naturæ bona quafi incompta aut etiam horrida defpectui fint.*

De la Marche de Brandebourg, je vins en Saxe, où le climat eft affeurément plus doux, & par confequent les terres plus fertiles. Je n'ay jamais vû de plus beau jardin que celuy que S. A. E. a fait dreffer dans les fauxbourgs de

DRES-

DRESDE.

J'y vis la Princesse Royale de Dannemark, mariée à Monsieur le Prince Electoral, qui aime ce dit-on cette promenade plus que tous les autres passe-temps. Le vin du voisinage est tres-delicat: les biéres qu'on y fait sont aussi friandes qu'en aucun endroit d'Allemagne. Il y a du gibier plus qu'en lieu du monde, ce qui fait faire bonne chére par tout. J'ay l'obligation au Docteur *Schubart* chez qui je demeurois, de me l'avoir toûjours faite & de m'avoir fait voir dans *Dresde* ce qu'il y avoit de plus considérable. Je voudrois n'en pas parler, parce qu'il me semble qu'on sçait la plus grande partie des choses que j'en voudrois dire, & que je n'en pourois pas dire assez. Elle est belle, elle est forte, elle est riche, elle s'embellit, se fortifie & s'enrichit tous les jours. J'en lisois depuis peu quelque description dans l'Europe vivante, mais je n'aime pas à repeter. Le *Palais* contient une infinité de merveilles, dont on a imprimé le catalogue, mais encore n'y sont-elles pas toutes. Sept grandes chambres

ſont remplies des plus riches bijoux que V. A. S. ſe puiſſe imaginer, une infinité des vaiſſeaux de cryſtal de roche, de corail, & de pierres precieuſes. Des tableaux d'Albert Durer, de Titien, de Lucas de Leyde, de Lucas Cranis, de Rubens, & de quantité d'autres Maîtres excellens. J'y vis de la main de ce premier la vie de la Vierge en ſept pieces, qui a été gravée en bois. Il y a un grand morceau de la vraye croix.

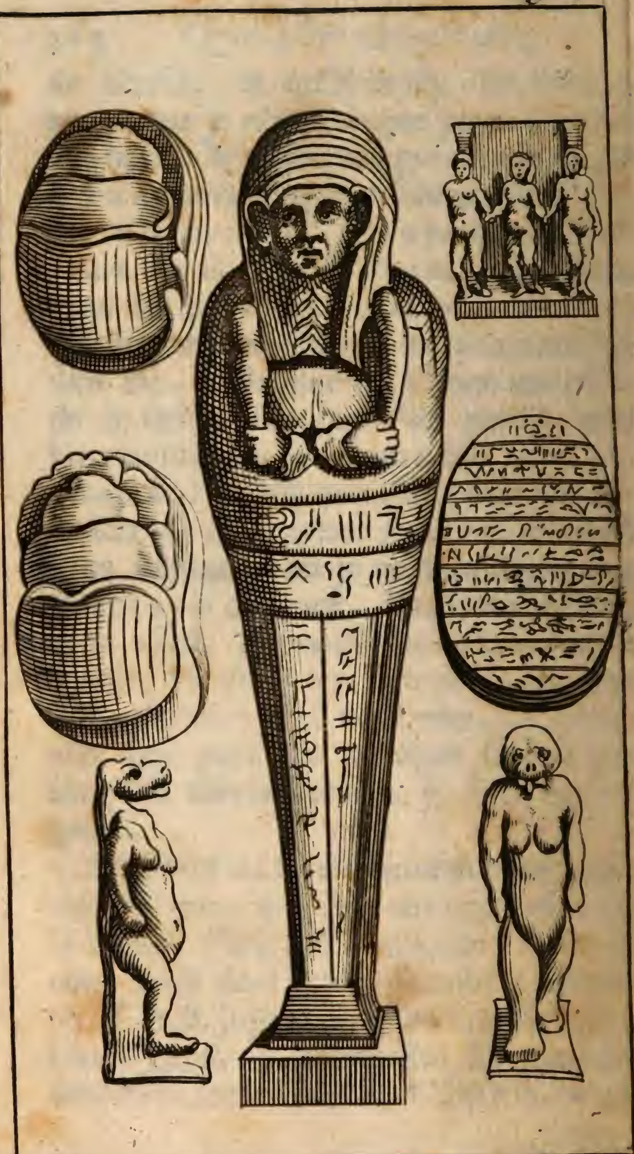
On y void avec plaiſir des ouvrages de pluſieurs Princes : cela eſt ſuperbe, *Monſeigneur*, de voir ce que l'art peut produire quand il eſt exercé par de ſi nobles mains. Il y a plus d'automates qu'en lieu du monde, de grandes, de riches, & de ſurprenantes. Je m'y aréterois plus long-temps, n'étoit que mon eſprit me porte aux médailles que j'y vis. Monſieur *Beutel* qui en a le ſoin, s'y veut appliquer doreſnavant : Il y trouvera de l'employ dans le dechiffrement de quantité de rares qui y ſont, & dans l'ordre qu'il leur faut donner. Je ne pûs voir un petit coffret d'antique d'or, parce qu'il eſt dans le cabinet ſecret de S. A. E. qu'Elle étoit abſente

de

de Dresde, & qu'Elle n'y vint dans le temps que je n'y étois que pour y passer une nuit. On en fait une grande estime, & il y a apparence que je l'aurois aussi faite, si je l'avois vû. Il n'a pas tenu à Messieurs les Barons *de Frizen* qui y sont dans les premiers emplois, aussi bien que du premier merite; mais comme j'ay déja dit, l'absence du Prince me priva de la satisfaction que j'en aurois eüe. J'y retourneray une autre fois tout exprez, & l'amour que j'ay pour les médailles est assez grand pour me resoudre à ce voyage, où je ne considere ny le temps ny la dépence, lors que j'enrichis mon esprit de nouvelles découvertes. J'auray vû alors les Cabinets des cinq Cours Electorales seculieres, & peut-être que personne ne sçait si bien que moy les merveilles qui y sont en ce genre.

Seroit-ce un divertissement pour vous, *Monseigneur*, que de vous entretenir de la beauté d'une *Apothiquairerie*? En ce cas, celle de Dresde peut-être décritte. V. A. S. jugera par quatre millle boëttes d'argent, de la diversité des remedes dont elles sont remplies : C'est là où on trouve





trouve presque autant de moyens de rétablir l'homme qu'il y en a ailleurs pour le faire mourir. Ils y ont quelques médicamens tres-renommez : J'y goûtay de cette eau de vie qui n'est pas moins celébre par son excellence que brillante par ses papillotes d'or : S.A.E. qui en honore la dispensation de sa presence suffit à son éloge. On conserve dans ce même lieu des Momies de toutes sortes ; C'est une curiosité qui n'est gueres utile, mais elle a pourtant sa beauté. Il y en a de blanches & de noires : Celles-cy sont d'ordinaire embaumées, entourées de bandelettes, & remplies d'idoles, de petits animaux & d'autres bijoux superstitieux. On m'a fait present ailleurs de quelques curiositez de cette espece, qui ont été déterrées depuis peu d'une pyramide d'Egypte : Peut-être que la representation en donnera quelque divertissement à V. A. S. je l'ay fait faire en racourcy ; si les originaux Luy en plaisent, je tiendray à beaucoup d'honneur la grace qu'Elle me fera de les accepter.

C'est un spectacle assez singulier que de voir le cabinet des squelettes. On a

pris

pris plaisir d'en faire là, de toute sorte d'animaux, & on les y conserve avec grand soin : C'est leur procurer un espece d'immortalité. On y a joint beaucoup d'autres especes de curiosité : Je me souviens entre autres d'un prodige ; C'est un Elephant naturel, long environ d'un pied, qu'on asseure être le fœtus d'une femme. Qu'on en recherche la cause dans les effets d'une imagination depravée, ou dans le crime qu'il vaut mieux celer que soupçonner, elle est toûjours, ce semble, au dessus de la nature : Pline en raporte un exemple pareil en ces termes, *Alcippe Elephantum peperit, quod inter ostenta est.*

Pour de differens animaux vivans, je n'en ay jamais tant vû, & j'aurois peine à croire qu'il y en eut tant ailleurs : L'Afrique n'a peut-être pas tant de monstres. Monsieur l'Electeur qui se plaît à cette curiosité, en a fait venir d'Orient & d'Occident, mais le plus grand nombre vient de ses terres. Il n'y a pas de plus belles chasses au monde, on y massacre quelquefois en un jour jusques à mille sangliers. Aussi S. A. E. y prend Elle un plaisir singulier, & y fait plus

de

de dépenſe qu'aucun autre Prince. J'admiray le Gouverneur de ces bêtes qui en faiſoit ce qu'il vouloit. Vous diriez que les loups, les lions, les ours, les linx, les tigres, les leopards perdent toute leur furie quand ils le voyent, au moins ne luy ſont-elles plus farouches. On chaſſa autrefois de Carthage un des plus grands Seigneurs de la ville, parce qu'il avoit apprivoiſé un lion, & que ces Republicains avoient peur que leur liberté ne periclitât entre les mains d'un homme ſi ingenieux, qui faiſant des bêtes ſauvages ce qu'il vouloit, auroit à plus forte raiſon tourné les eſprits de ſes Citoyens à faire ce qu'il auroit deſiré.

Je ne peux ſortir de la *Miſnie*, *de la Saxe* & de *la Luſace*, ſans dire que j'y ay été bien ſurpris, & que faute de bons mémoires, je ne m'étois pas attendu à un ſi beaux païs; & je ne m'étonne plus de tant de difficultez qui traverſerent Charle-magne dans la conquête qu'il en fit.

LA BOHEME

Faiſoit autrefois un Royaume particulier

11

Elle obéït aujourd'huy à l'Empereur. C'eſt un tres-bon païs, mais ſes guerres inteſtines & étrangeres l'ont bien affoibli. Je la comparerois à un ſoldat qui a tué ſes ennemis, qui languit encore des bleſſeures qu'il a receües en combattant. J'ay oüi dire que la preſence de l'Empereur y rétabliroit en peu de temps cette vigueur qu'elle n'a plus: Cela me fait ſouvenir de ces malades qui gueriſſent dez qu'ils voyent leur Médecin. Je n'y vis rien de ce que je cherchois, auſſi ne trouve-t'on de curioſités dans les petites villes que fort rarement.

PRAGUE

En recompenſe m'en fit bien voir. Les Juifs m'y apportoient tous les jours des médailles, mais de tres peu de conſidération: J'avois honte de leur ignorance & de leur pauvreté. Ils m'aportoient auſſi quantité de pierres qu'on pouvoit appeler précieuſes. Je n'aime en cette curioſité que ce qui eſt extrémement beau, & je ne trouvay rien de cette nature. Cette ville m'occupa au point que je m'y laſſois tous les jours, quoy que j'en viſſe chaque fois de nouveaux quartiers. On

On me dit que je ne me devois pas étonner de sa grandeur, puis qu'elle contenoit sept villes différentes; cela augmenta mon étonnement, car j'aurois cru qu'elle en contenoit plus d'un cent. Elle est aussi large que Londres est longue: Le grand nombre des habitans répond à la grandeur de la ville. Si les treize cens Apoticaires de Londres suffisent pour en prouver l'affluence, les deux mille Jésuites de Prague serviront aussi à quelque chose. Les autres compagnies religieuses y sont en aussi grand nombre, qu'en aucun endroit de la terre. Elles y ont des Monasteres qui ressemblent plûtôt à des Palais qu'à des retraittes de gens qui ayent renoncé aux vanitez du monde. La pieté y a bien fait d'autres merveilles: Les Espagnols y ont une Eglise, & par consequent une habitation, avec le titre de *Pelerins d'Emaus*. Je n'en ay point oüy parler ailleurs que là. Le peuple y est fort devot, je ne voudrois pourtant pas croire tout ce que ce zele leur suggére. On me fit voir dans une Eglise les trois pierres d'une colomne que le diable, *dit-on*, avoit apporté de Rome pour tromper certain Prêtre disant la Messe, avec qui il

avoit fait pact: Que ſaint Pierre jetta trois fois ce Diable & ſa colomne dans la Mer, & que ce retardement ayant fait perdre les meſures au Diable, il en fut ſi enragé que de dépit il rompit ſa colomne & fut encore trop heureux de ſe ſauver, & le reſte. Mon ſilence ne fut pas bien interpreté par ceux qui m'en faiſoient l'hiſtoire, il falut dire ſi je le croyois, ou non: Je penſois en être quitte en diſant que je ne l'avois jamais ny leuë ny oüye, quoy que je fuſſe paſſablement informé des miracles de Saint Pierre, mais que peut être la circonſtance du temps m'aideroit: Je demanday donc en quel temps cela étoit arrivé, on me répondit par beaucoup de milliers d'années: Mais, répondis-je, la Religion Chrêtienne n'eſt établie que depuis ſeize cens ans, & depuis JESUS-CHRIST; Oüy, me dit-on, mais le miracle dont on vous parle eſt bien plus vieux que cela: De telle ſorte que ma Chronologie étant renverſée, j'étois preſque obligé de croire que S. Pierre, les Meſſes & les Egliſes Catholiques fuſſent bien plus vieilles qu'on ne dit. Dans le même endroit, je vis un grand Tombeau

de

de pierre, qu'on a trouvé dans la Molde, avec le corps du ſaint Antoine dedans. C'eſt un monument conſiderable, dont la ſculpture & les ornemens ſe raportent fort à tant de ſepulchres des premiers Chrêtiens qu'on trouve en Italie, & dont il y a tant d'exemples, dans le beau livre de *Roma ſubterranea* : ces Caractères X P. qui deſignent le nom de Chriſt Avec A & Ω y ſont comme ſur nos médailles antiques de Magnentius & Decentius. Dans cette même Egliſe on montre un *portrait* de la Vierge peint par Saint *Luc*. Je ne ſuis fâché que de le voir trop ſouvent, car il eſt certain qu'on ſe trompe dans la plus grande partie, n'étant pas vray-ſemblable que ſaint Luc ait tant de fois peint la Vierge, outre que l'ouvrage a ſes marques modernes. Neanmoins j'ay une pieuſe veneration pour tout cela. On me fit encore voir en ces quartiers-là un *Temple* qu'on croit avoir été bâti par les Turcs, lors qu'ils ont étendu leurs courſes juſques-là. Il eſt tout different des nôtres & ne reçoit du jour que par le comble, à peu prés

comme le Pantheon d'Agrippa.

Cette partie de la ville qui est au de là de la riviere & qu'on appelle le petit côté, est bien plus charmante, on n'y voit que des Palais : comme la retraite de ce qu'il y a de riche en Boheme & dans les païs hereditaires de S. M. I. on y en conte plus de trois cens. Le *Palais du Roy* est aujourd'huy celuy de l'Empereur ; sa situation, son architecture & ses ornemens n'ont rien que de Royal. Le S. *Misseroni* qui en garde le *tresor*, m'y fit voir, sans exageration, les plus belles peintures du monde : Il y en avoit plus de cinquante de *Titien*, une petite chambre pleine d'ouvrages de *Raphael*, & quatre ou cinq grandes chambres pleines des tableaux de la premiere consideration. Je ne puis me souvenir de quelques chambres vuides sans avoir les larmes aux yeux, on y conservoit les livres & les médailles : La guerre n'épargne rien : & ce qu'on n'a pas même ozé tenter à force ouverte, a été executé par la trahison d'un Particulier, qui en a enrichy *Konismarck*. J'ay oüy dire que ce General en avoit fait present d'une partie à la Reine Christine,

ſtine, & qu'il en avoit fait porter le reſte dans un Château qu'il a vers Breme. Il ne tiendra pas à moy que je ne les voye, & je ſuis homme à l'occaſion d'en faire le voyage tout exprés. Si la curioſité me donne tant de fatigues, on peut dire qu'elle m'a donné en recompenſe bien du plaiſir. J'y remarquay quelques coins de médailles qu'on pretend être antiques, je n'oſerois le croire de même. J'en ay vû à Paris qui nous y avoient été envoyées d'Italie & qui me ſembloient être de même fabrique : il y a des falſifications par tout. Ce même Monſieur Miſſeroni me communiqua beaucoup d'autres choſes précieuſes, avec la derniere courtoiſie, par la recommandation que j'avois de Monſeigneur le Comte de Lamberg, Miniſtre d'État de S. M. I. auquel j'en auray toute ma vie l'obligation.

Il fallût encore voir *Vienne*; mais auparavant que d'y arriver ; permettez-moy de vous raconter un ſpectacle qui me remplit l'imagination. Nous paſſions entre l'Elbe & un petit bois, nous fûmes ſurpris dans l'extremité de la prairie d'y voir comme un racourcy de la

resurrection & du Jugement final. Trois ou quatre cens personnes se levoient de dessus la terre, où ils avoient couché: Ils n'avoient pas la peine de s'habiller faute d'habits, peu en avoient, mais personne n'y avoit de la pudeur. Je n'oserois décrire ce que j'y vis, & encore moins ce qu'on offrit de me faire voir, si je leur voulois donner quelque aumône. C'étoit une compagnie, ou si on veut un Regiment de Bohemiens, non pas de ces Bohemiens nez en Boheme, mais de ces Bohemiens de profession, qui n'ont nul métier, nulle richesse, nuls amis, nulle industrie & qui cependant vivent, & vivent avec une liberté que vous ne trouveriez pas dans la plus libre Republique du monde. Je voyageois alors auec un Polonois & un Etudiant de Strasund fort sçavant nommé Monsieur Leve: Ils ne furent pas moins étonnés que moy de cette apparition, & nous n'en quitâmes la dissertation que par le petit démelé qu'ils eurent ensemble sur le détail de la Religion. Le Polonois qui étoit Catholicissime récita par devotion un *Te Deum*, à l'honneur de saint Antoine, fait à l'imitation de l'Hymne que

saint

ſaint Ambroiſe & ſaint Auguſtin avoient fait en l'honneur Dieu. Le Lutherien ne le pût ſouffrir, ſans luy dire que ſa priere étoit idolatre & impie, & qu'à force de vouloir donner aux hommes les loüanges qui apartenoient à Dieu, on privoit Dieu de celles qui luy étoient uniquement düës. J'eus de la peine à rompre cette conference, & je n'y reuſſis, qu'en leur oppoſant l'article de la paix generale, qui defend à toutes ſortes de perſonnes de troubler la tranquilité publique ſous quelque pretexte de Religion que ce ſoit

A *Vienne* j'eus encore l'honneur de faire la reverence à S. M. I. Les momens qu'Elle eut la bonté de me donner, achevérent de me perſuader que c'étoit le meilleur Prince, & je crois de ceux qui ont été & de ceux qui ſeront jamais. Il étoit debout ſur une eſpece d'eſtrade, où il me fit la grace de m'appeller : Ce qu'il me dit & la belle maniére dont il me le dit, frapperent plus mon cœur que mes oreilles, Je ne l'avois jamais offert qu'à Dieu, mais je crûs bien faire de l'offrir auſſi à celuy qui en repreſente la Majeſté ſur la terre. Les

Poëtes ne nous reprefentent rien de fi divin dans leur Jupiter que j'en reconnûs dans S. M. I. Le ftile heroïque languiroit encore, s'il entreprenoit d'exprimer ce que j'en penfe, à plus forte raifon mon pauvre ftile epiftolaire. Je ne faurois pourtant taire, que fi la fortune favorife quelque jour le peu que j'ay de talent & de vertu, je croiray tout devoir à ce favorable accueil, dont il plût à S. M. I. de m'honorer. Je vifitay derechef fes admirables trefors, mais particuliérement ceux des livres & des médailles ; J'y vis cette infinité de précieux manufcrits en toutes fortes de langues & de matiéres, tant antiques que modernes, fans lefquels on ne fauroit ce me femble rien écrire. J'y parcourus ces deffeins incomparables de I. Strada, qu'on ne peut voir fans devenir & plus curieux & plus favant. Monfieur *Lambécius* qui les a en fa garde, comme Bibliothequaire, m'y fit toute la faveur que je défirois : Son nom eft connû & aimé de tous ceux qui aiment les belles lettres, mais les cinq volumes qu'il a donné au public depuis peu, l'élevent encore fur ce qu'on favoit de luy. Le beau livre qui porte le nom

nom de *Bibliotheca Cæsarea*, contient tout ce qui eſt de beau, de curieux, & de rare dans la Biblioteque de l'Empereur. J'ay leu ces cinq volumes à Vienne, quoy que j'y euſſe peu de temps, encore les trouvay-je trop courts; c'eſt bon ſigne, *Monſeigneur*, comme c'en eſt un fort méchant quand on ſe fatigue d'un petit livre. Je n'ay jamais mis le pied dans cette Biblioteque que je n'en aye été plus éclairé. Qu'il eſt aiſé de devenir ſçavant avec ces grands fonds! On y trouve la plûpart des matiéres digerées, & pour peu qu'on ait le goût bon, on en peut aiſément diſcerner le vray d'avec le vray ſemblable, & par conſéquent raiſonner juſte, ſur chaque ſujet qu'on aura entrepris. J'y paſſay environ trois mois, mais quand j'y aurois paſſé toute ma vie, il ne m'y auroit pas ennuyé.

Il n'y avoit plus de *Juïfs* à Vienne, & cela me fit manquer beaucoup de médailles: Ils en avoient été chaſſez un an auparavant, & de toute l'Autriche: On ſe plaint d'eux par tout, & les tributs qu'ils donnent aux Princes qui les protégent, n'adouciſſent gueres la haine

qu'ils meritent. Ce ſont des ennemis tres-zelés des Chrétiens, comme ſi le vieux Teſtament leur commandoit ces larcins, ces maſſacres & ces empoiſonnemens dont ils ſont ſi ſouvent convaincus, contre ceux qui croyent au nouveau. Un Médecin les peut comparer à la rate dont l'uſage n'eſt pas de grande importance, puiſqu'on la retranche ſouvent du corps ſans aucune diminution des fonctions. Elle détruit l'embonpoint des autres parties, en s'appropriant les humeurs qui les devoient nourrir, & les fait enfin perir de miſere & d'inanition, ſi on n'empêche qu'elle ne s'en groſſiſſe. Les Juifs en feroient bien autant s'ils pouvoient, il ne ſubſiſtent que d'artifice & de fourberie: Je n'ay pas vû de menu peuple ſi pauvre que là où il y a des Juifs, on diroit qu'ils en conſument toute la ſubſtance. De plus ils ne ſont bons à rien: Ils ne ſont plus ſavans comme ils étoient autrefois, & n'aiment point à travailler; la pareſſe & l'ignorance les jetteront enfin dans la derniere miſere. La peite ville qu'ils habitoient porte ajourd'huy le nom de *Leopolſtadt*, c'eſt comme un fauxbourg

de

de Vienne, qui n'en eſt ſeparé que d'un petit bras du Danube : On l'a proprement bâty ; on a ſanctifié les Temples, apres en avoir effacé juſques aux moindres marques de leur ſuperſtition. On y en verra long-temps le monument, dans le tableau du grand Autel, où l'Empereur & l'Imperatrice ſemblent offrir à Dieu toutes leurs grandeurs, implorant ſa protection pour la conſervation de leur Petite Princeſſe Imperiale, & de leurs peuples. Un tableau de cette même Egliſe repreſente un jeune enfant Chrétien aſſaſſiné à coups de canifs par les Rabins qui ſous ombre de Religion en receüillent le ſang dans un baſſin pour s'en ſervir enſuitte à leurs myſteres. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on nomme la Religion des Turcs une Religion de pourceaux, auſſi doit-on dire que celle des Juifs en eſt une de ſuperſtitieux, ſans abuſer pourtant du mot de Religion, qui ne doit ſervir que pour exprimer le culte ſacré dont nous adorons Dieu.

Les Turcs me font ſouvenir d'une petite ambaſſade que je vis à Vienne, où ils ont demeuré environ deux

mois : Apres avoir eû une audience publique du Vice-Preſident du conſeil de guerre, ils la demandérent auſſi de S.M.I. & eurent aſſez de peine à l'obtenir par le peu d'importance des affaires qu'ils avoient à traiter, neanmoins la bonne intelligence qui eſt entre les deux Empires, la leur fit accorder. J'appris avec joye que les Turcs évitoient juſques aux moindres occaſions dont S. M. I. eut pû ſe plaindre, & qu'ainſi les Rebelles de Hongrie n'en devoient eſperer aucun ſecours, & ſeroient bientôt obligez par là, de recourir à ſa clémence. Ils étoient logez hors de la ville & gardez de la même maniére dont ont traite les Chrêtiens qui ſont en Ambaſſade à Conſtantinople. J'allay ſouvent dans leur maiſon, ſans pourtant les avoir pû voir manger, quelque envie que j'en euſſe ; On ne me permit que de voir leur écurie. Il y auoit de fort beaux chevaux qu'ils avoient amené exprez pour en faire negoce. Car, *Monſeigneur*, ces Turcs tout barbares qu'ils ſont, ne laiſſent pas de bien aimer l'argent, auſſi ſont-ils tout ce qu'on peut faire pour en avoir. J'ay apporté de ce païs-la une houſſe

houſſe de cheval bordée en Meſopotamie, oû l'on dit que ſe fait le plus beau travail ; En effet il eſt de la derniére beauté, ſans y comprendre l'or & l'argent qui y ſont épais de deux doits: Je voudrois qu'il fût aſſez beau pour plaire à V. A. S. Elle n'auroit qu'à en diſpoſer.

Tout le monde ſait que les Turcs haïſſent toute ſorte de jeux, ou pour mieux dire, qu'ils ne ſavent ce que c'eſt que de joüer : La paume & la boule leur ſemblent ridicules : Ces fols de Chrêtiens, *diſent-ils*, jettent une balle en l'air, ils courent aprés, ils la chaſſent & recourent derechef : S'ils en ſont ſi amoureux, que ne la prenent-ils, que ne la gardent-ils pourquoy ſe donnent-ils tant de peine pour une balle qui ne ſauroit remuer d'elle-même ? Les jeux de cartes & de dez, leur ſont en horreur, mais ils en ont d'une autre eſpéce. Je les vis joüer ſouvent, à ſe jetter à la tête des batons de cotret & des petites bûches. L'adreſſe principale de celuy qui le jette eſt de frapper ſon homme le plus rudement qu'il peut : L'autre ne ſonge pas ſeulement à éviter le coup, comme

comme je ferois en cas pareil, il va au devant & le reçoit avec la main, comme si cela n'étoit ny pesant ny dur, & le rejette aussi-tôt avec un pareil dessein que le premier. Vous pouvez croire qu'on n'en sort pas souvent sans qu'il y ayt du sang répandu, mais ils n'en sont pas pour cela moins bons amis, & celuy qui a fait le plus de mal, passe chez eux pour le plus galant homme.

Je vis d'autres jeux ou plûtôt d'autres exercices dans Vienne, ausquels je croy que les Allemans prennent plaisir, pour ne pas oublier leur anciennes coutumes. Il y faut assûrément de l'agilité & de l'adresse, mais toutes les deux ne feroient pas un grand effet, si on n'avoit encore beaucoup de force. L'espadon, la haste, la hallebarde de bois & le toseck sont leurs principaux instrumens. Quoy qu'ils semblent encore retenir quelque chose de cette ancienne ferocité, qu'on reprochoit à leur ancestres, ils ne sont pas si cruels à bien loin prés, que ceux que je vis dans des places publiques de Londres, où on casse la tête d'un homme sans remission par forme de divertissement. Ceux de Vien-

ne:

ne ne se font qu'en presence d'un Officier qui a soin des regles du combat, & qui interpose son authorité pour separer les combatans, lors qu'il craint que l'animosité, la jalousie, ou l'ardeur ne les emporte : J'y ay pourtant vû souvent du sang répandu. Quoy que cela m'ait fait de la peine, je n'en ay pas eu le cœur touché, comme de ce qui s'est passé entre les brutes. On y fait combattre des chiens contre un Taureau & on releve souvent de nouveaux, ceux qui sont blessez ou fatigués du combat. J'en vis d'autres avec des ours, des loups & des chiens : La furie de ces animaux & leur acharnement me fait souvenir du plaisir qu'avoient les Romains, qui donnoient leurs Consulats & leurs Prétures à ceux de qui la liberalité leur faisoit esperer de plus grands & de plus extraordinaires divertissemens en ces sortes de choses. Jules Cesar s'en trouva bien, & quoy qu'il eût toute la vertu & tout le talent qu'il faut pour s'asservir un si grand Etat, il ne laissa pas d'y joindre de ces petits artifices. On remarque même qu'ils incommoda fort son domestique, ou pour mieux dire

dire qu'il se ruina, pour gagner les bonnes graces du peuple, par la multitude & la grandeur des spectacles dont il l'éblouïssoit. Vienne enfin est une ville de plaisir s'il y en a au monde : Et comme je prétens qu'à moins d'être François il faudroit souhaitter d'être né Allemand, de même je dis qu'à moins de passer sa vie à Paris, il l'a faudroit passer à Vienne. De Vienne j'alay à.

SALZBOURG:

On ne se promettroit rien du pied des Alpes & de ce pied qui n'est exposé qu'au septentrion ; neantmoins tout y rit, campagne, riviére, promenades, jardins, bâtimens, rien n'est plus agréable & plus superbe : Ce qui en augmente encore la beauté, est à mon avis cette masse de rochers qui est comme coupée perpendiculairement, & qui semble menacer la ville d'un accablement ; En effet nous y vîmes les misérables restes d'un Monastére & de quelques maisons qui furent comme ensevelies quelque mois auparavant sous la chûte d'une masse de rochers. Des Ouvriers qui travailloient vers la cime pour l'escarper

parfai-

parfaitement, ne nous paroiſſoient pas plus gros que des fourmis, & c'eſt aſſez ce me ſemble pour en deſigner la hauteur. Le plus beau cimetiére que j'ay jamais vû, eſt celuy de ſaint *Sebaſtien*, C'eſt plûtôt un cabinet de peintures pour réjoüir les yeux & l'eſprit, qu'un ſpectacle funebre. On prend plaiſir en ce païs là de ſe faire honorer apres la mort, ou plûtôt je penſe qu'on y fait des honneurs aux defunts pour la conſolation des vivans. La ſuperbe chapelle qui eſt au milieu de quatre galleries, a été bâtie pour ſervir de tombeau à un Archevêque. Du plus grand juſques au plus petit, on ſe plait à cette magnificence; ainſi en alloit-il en Egypte, il y a trois ou quatre mille ans. Les miſérables y avoient leur pyramides auſſi bien que les Roys, les conditions n'y étoient diſtinguées que par la dépence. Telle eſt la foibleſſe du genre humain qui ſe trouvera pourtant comme aneanti & caché ſous quelques pieds de terre, où il ny aura plus de différence entre le riche & la pauvre: Alexandre n'en occupe pas plus qu'Jrus.

Sarce

Sarcophago contentus erit; mors ſola fatetur
Quantula ſint hominum corpuſcula. —

Que V. A. S. me permette de luy décrire l'epitaphe que je vis contre la muraille de l'Egliſe, d'un homme qu'on eſtime fort en Allemagne, & particuliérement en ce païs-là.

CONDITUR HIC
PHILIPUS THEOPHRASTUS,
INSIGNIS MEDICINÆ DOCTOR,
QUI
DIRA ILLA WLNERA,
LEPRAM, PODAGRAM, HYDROPISIM
ALIAQUE INSANABILIA CORPORIS
CONTAGIA
MIRIFICA ARTE SUSTULIT
AC
BONA SUA IN PAUPERES
DISTRIBUENDA COLLOCANDAQUE
HONORAVIT:
ANNO M. D. XLI. DIE XXIIII. SEPTEMB.
VITAM CUM MORTE
MUTAVIT.

Cela

Cela ne s'accorde gueres avec ce que j'avois apris de luy en France, où il ne passe que pour un charlatan, qui a voulu aveugler le monde par les avantages extraordinaires qu'il promettoit. Combien a-t'il fait pendre de faux monoyeurs qui ne s'atendoient à rien moins, qui en lisant *Paraoelse*, ne songeoient qu'à aprendre à faire de l'Or. Cét imposteur en promettoit le secret à tout le monde: Cependant il est mort gueux & dans ce même Hôpital de Salzbourg, où le bien qu'il a donné aux pauvres, ne peut servir que de deux lignes d'amplification pour son Epitaphe. Il se vantoit de plus de pouvoir accorder le Pape, Luther, & le Turc, c'est un méchant homme, puis qu'il ne l'a pas fait: La seule facilité qu'il en avoit à mon sens, est qu'il n'étoit zelé pour aucun party. Enfin, disoit-il, je say le secret de faire vivre jusques à cent & cinquante ans sans maladies, & luy-même est mort à trente-sept, accablé de douleurs. Rien de tout cela ne me persuade de sa probité n'y de son érudition. Il est vray que comme il s'étoit aquis quelque reputation,

il

Il y a eu de ſavans Phyſiciens en Allemagne qui ont mis ſon nom à la tête de leurs Ecrits; Ainſi Paracelſe a eu de la gloire, à quoy il ne s'attendoit pas, même apres ſa mort. Mais, graces à Dieu, le monde en eſt tantôt détrompé. On ſait que nos Medecins évitent l'éloge, dont on ſe repaiſſoit au ſiecle paſſé, en les traitant d'excellens Chymiſtes: Ce ſeroit aſſez pour exprimer aujourd'huy de tres-malheureux Medecins. Ce n'eſt pas que je pretende condamner la connoiſſance de Chymie, je la connois pour merveilleuſe, mais je la connois auſſi pour une pierre d'achopement & de ſcandale, qui fait trébucher la plûpart de ceux qui s'y heurtent. Mon pere, dont la memoire me renouvelle des larmes, diſoit que c'etoit le ſinge de la Médecine; & la fauſſe monnoye de nôtre profeſſion.

Le Château de *Salzbourg* Eſt quelque choſe de ſurprenant: On en fait l'eſtime que l'on doit comme d'un boulevard de la Chrêtienté, & qui arêrteroit le Turc, ſi par malheur il penetroit jamais juſques là. Monſeigneur *l'Arche-*

l'Archevêque eut pour moy & pour ma compagnie, la bonté de donner un decret pour nous le faire voir. Je vis la residence aussi superbe qu'on me l'avoit figurée; les ornemens, la beauté & le nombre des appartemens ne cedent à gueres de palais du monde: J'en laisseray faire la description à d'autres, je n'ay des yeux pour ces sortes de choses que de complaisance & d'admiration: Mon plaisir va aux curiosités historiques, mais hors quelques statues qui se trouvoient plûtôt par parade & par magnificence que par curiosité, il ny en avoit pas. Ce qui augmentoit mon étonnement, est que le Prince Archevêque d'aujourd'huy est tres-sçavant, tres-éloquent & tres éclairé en toutes sortes de choses, je m'en apperçus assez dans l'entretien qu'il eut la bonté de me donner. En me disant qu'il n'avoit point de médailles antiques, il me marqua l'estime qu'il en faisoit & me fit voir même les livres que j'en avois écrits, qu'il avoit envoyé querir dans sa Bibliotheque. Ce seroit une espece de bonne fortune pour la curiosité, si un Génie si sublime & un si grand Seigneur que cet

cét Archevéque y vouloit donner quelque tems ; j'ose dire aussi que ce seroit une espece de bonne fortune pour S. A. si elle s'appliquoit un peu à cette curiosité. Que de soins donne le gouvernement & que de mauvaises heures l'accompagnent ! Vous le sçavez, *Monseigneur*, Alexandre en avoit, Iules Cesar n'en étoit pas exemt, il n'est pas que V. A. S. n'en souffre & Monseigneur l'Archévêque de Salzbourg : Un Cabinet de mdailles, un peu d'application à la veüe de tant de Heros qu'elles représentent, un mot de loûange pour les bons, un grain de sel contre les Tyrans, & l'admiration pour tous serviroit ce me semble de médecine à une grande ame trop occupée & lassée des affaires du siécle : Ce seroit le *Nepenté* & un ψυχῆς ἰατρεῖον, au moins à mon goût. Diray-je à V. A. S. en quoy consiste encore plus mon étonnement à cét égard, c'est que ceux qui semblent pouvoir faire ces dépenses avec plus de facilité, sont ceux qui en font le moins? Les Princes Ecclesiastiques que j'ay connu en Allemagne, n'ont pas de curiosité, au moins celle des Médailles.

Je

Je n'ay rien vû à Mayence, quoy que Monſeigneur l'Electeur le dernier mort, eut tout l'eſprit qu'on peut deſirer; mais il ne connoiſſoit pas peut-être ces delices. Le grand Maître de l'Ordre Teutonique qui eſt aujourd'huy Viceroy en Hongrie, eſt magnifique en tout: On ſçait aſſez par les dépenſes qu'il fait pour ſa table, pour la chaſſe & pour les autres honnêtes plaiſirs de la vie, que ce n'eſt pas par épargne qu'il n'a pas de médailles, cependant, il n'en a pas: Il me l'a dit luy-même à *Mergentheim*, où j'étois allé exprez. Si ces Princes y avoient ſacrifié cent ou deux cens piſtoles, qui n'eſt rien à l'égard de leur revenu, outre le bien qu'ils en tireroient pour eux-mêmes, la poſterité & la Republique des lettres y trouveroit ſon avantage. Leurs Cabinets groſſiroient tous les jours & on ſauveroit aiſément des piéces rares, que les Orfévres fondent ſouvent, faute de trouver des acheteurs, témoin cette moitié de médaille d'or qui nous reſte avec le portrait de Peſcennius Niger. Les Princes curieux feroient fort bien ce me ſemble de commander aux Orfévres de

12

leurs Provinces, d'avertir les Magiſtrats de châque ville, de toutes les occaſions qu'ils auroient dans la vente & dans l'achápt des médailles d'or, d'argent & de cuivre: Outre qu'on ôteroit par là l'occaſion d'en voler, c'eſt que le Prince y trouveroit de l'avantage, ſans faire tort à qui que ce ſoit. Les Orfévres ne les achetent qu'au poid du métail & ſur le pied de ce qu'elles péſent, par un petit profit qu'on leur donneroit, ils ſeroient engagés à n'en rien fondre. Il eſt vray que pour une plus grande précaution, je croirois qu'il faudroit menacer de quelque amande ceux qui y auroient contrevenu, & qui en auroient fondu ſans permiſſion, ou qui auroient negligé d'en donner avis à leur Magiſtrat, ou a celuy qui en auroit la permiſſion du Prince en chaque ville. Cette ordonnace auroit, à mon ſens, un grand ſuccez dans les grandes villes, principalement en celles du paſſage. Je voudrois que Monſeigneur l'Archevêque de Salzbourg en eût l'avis, & qu'il le voulût pratiquer: Il reconnoîtroit par la ſuite du temps, que je ne manque non plus de zele pour ſon ſervice, que d'affec-
tion

tion & de respect pour sa personne.

Apres avoir demeuré huit jours à Salzbourg, je voulus aller dans le *Tirol* : Mais vers le milieu des Alpes deux Soldats m'exposerent l'ordre qu'ils avoient d'empêcher qui que ce fût, d'y entrer sans un passeport de l'Empereur : l'équipage où j'étois ne leur devoit pas faire peur; je courois la poste dans un traineau, & n'étois accompagné que d'un Amy à cheval : Peut être que le caractére de ma nation les fit obstiner, mais enfin ils s'y obstinerent, & je crûs par le respect que je devois au Maître qu'ils servoient que je m'en devois retourner : J'eus beau leur dire que je venois de Vienne, où S. M. I. m'avoit témoigné toutes sortes de bontez : rien ne servit à les faire changer d'avis. *Polybe* n'auroit jamais crû un François si moderé, aussi s'est-il trompé quelquefois, notamment quand il dit, *Galli non dicam in plerisque, sed prorsus in omnibus actionibus suis; ira atque impetu, non consilio reguntur.* Je revins donc à Salzbourg où S. A. ne trouva pas à propos de me donner un passeport par les terres de l'Empereur. J'étois en peine de

m'en retourner à Vienne pour en querir un, mais je choisis le party d'aller à Munic, où apres en avoir obtenu, j'entray dans cette agréable prairie du *Tirol.*

Insspruk m'y parut ce qu'un riche diamant paroit dans sa bague, ce n'est qu'éclat par tout, & que richesse qui frappe encore plus l'esprit que les yeux; j'y étois aux Fêtes de Noel, où l'ardeur de la devotion est bien necessaire contre le froid de la saison: j'y vis cette Archi-Duchesse qu'on pretendoit être accordée avec S. A. R. d'Angleterre : On ne sçauroit s'imaginer plus de beautez, de grace & de Majesté. La Venus de Zeuxis qui avoit occupé le plus grand peintre du monde n'en avoit pas davantage : C'étoit pourtant l'abregé, ou pour mieux dire la copie de ce qu'il y avoit de beau chez les Grecques, qui comme vous sçavez, *Monseigneur*, avoient la reputation d'être les plus belles du monde. Ce que j'ay oüy dire de son esprit, est encore au dessus de ce que j'ay vû, mais je ne me tiens pas assez fort pour vous en exprimer ce qu'il en faut penser. En écrivant cecy je viens d'aprendre la mort

de

de l'Imperatrice: Si ce n'etoit pas être trop hardy de vouloir marier l'Empereur, je le marierois à cette Princesse: Tout est déja d'acord dans mon esprit; que sait-on si cela n'arrivera pas réellement, ce ne seroit pas la premiere fois que l'magination auroit été secondée du succez : *imaginatio generat casum*, disent les Physiciens, & je prendrois grand plaisir que cela arrivât, tant pour la consolation de l'Empereur, que pour le bien de l'Empire. Oserois-je dire à V. A. S. deux mots de la deffunte Imperatrice: Je l'ay vûe souvent à l'Eglise, & à table; c'etoit une fort bonne Princesse, contre qui la médisance même a blanchy, faute de matiére. L'Empereur avoit pour Elle les derniéres complaisances; j'ay oüy dire souvent que les mauvais traitemens qu'on faisoit aux reformez d'Hongrie, étoient l'effet de la pieté de cette Princesse & du conseil des Espagnols, à qui l'Empereur deferoit beaucoup en sa consideration. Sa santé n'a jamais été vigoureuse: La delicatesse, ou pour mieux parler en Médecin, la foiblesse de son temperament n'étoit pas moindre que

celle de ſon corps: Celuy-cy eût pû ſe fortifier par les remedes & l'excellente nourrirure dont elle ſe ſervoit, mais j'oſe dire qu'elle s'en ſervoit trop, à raiſon du temperament & de la force qui n'en pouvoit pas tant digerer: Il faut là une proportion Geometrique, & *ad vires* comme diſent nos livres, & c'eſt en quoy la plûpart du monde ſe trompe.

En quittant le Tirol je paſſay cinq ou ſix jours dans les *Alpes* au milieu de l'Hyver, & ſans y avoir eu froid: Tout y étoit couvert de neige, hors le chemin qui étoit auſſi net qu'au Printemps. J'y vis le paſſage que les Suedois eurent envie de forcer durant les guerres paſſées, mais dont ils ne purent venir à bout: Le Roy Guſtave Adolphe diſoit pourtant qu'il ſavoit bien le moyen d'y entrer, & qu'il ne luy manquoit plus que celuy d'en pouvoir ſortir. A *Lindau* je m'embarquay ſur le Lac, d'où j'arrivay à

CONSTANCE,

Cette ville fameuſe par ſon Concile & par le ſuplice de Jean Hus. J'apris là que

que ſon Evêque qui eſt Prince de l'Empire, eſt grand en authorité quoy qu'il eût auſſi peu de revenu qu'aucun autre Evêque d'Allemagne, comme l'Archevêque de Salzbourg en avoit le plus.

SCHAFFOUSE

Par où je paſſay, eſt une aſſez grande ville, & la capitale de ſon canton. Il y a là quelques curioſités & quelques Cabinets de médailles antiques. On voit à demie-heure de là ces cataractes du Rhin qui font preſque autant de bruit dans le monde que dans leur voiſinage. En ſortant de ſon lit, où il ſembloit ſe repoſer placidement, il tombe comme à plomb, d'une hauteur conſiderable par deſſus des rochers que la nature a, ce ſemble, eſcarpez tout exprés pour ce prodige. On en dit autant du Nil en quelque endroit de l'Ethiopie, mais je n'ay pas oüy dire qu'il y ait rien de pareil ailleurs, qui remplit ſi fort la vüe & l'oüye en même temps. D'un autre côté eſt la fortreſſe de

HOENTVIL.

C'eſt la meilleure place, ceſt à dire la

plus forte du Duché de Wirtemberg. Les dernieres guerres l'ont assez témoigné & je m'en souviens, à cause d'une circonstance que je n'ay jamais leüe que dans nos anciennes fables. Il me semble que c'est celle de Valentin & Orson: Deux freres engagés dans de differens partis, s'y virent en état de combattre l'un contre l'autre, sans se connoître: Tous deux braves, ou pour mieux dire plus braves que leurs épées, & qui se sont assez fait renommer par leurs grandes actions: c'étoient les Ducs de Wirtemberg & *Friderik* & *Ulrik*. J'ay vû mourir celuy-cy à Stutgard dans son lit, apres avoir essuyé mille occasions l'épée à la main; l'autre vit & vivra longtems si mes vœux servent de quelque chose; je l'honore infiniment, mais je l'aime encore davantage.

Mon voyage s'est enfin terminé à *Bâle*, où j'avois resolu de me delasser, & de décrire les remarques que j'avois faites dans ce voyage, dont je n'avois tracé que de legers mémoires. J'y revois avec plaisir les belles médailles que j'ay aquises depuis un an. Je fais dessiner au net celles dont je n'avois pris que

des crayons, & que je communiqueray au public s'il plaît à Dieu, & aux Princes qui ont tout pouvoir ſur moy. Je médite d'y faire imprimer le *Suetone*, avec les figures des médailles antiques qui l'expliquent. Il y en doit avoir plus de quatre cens que j'ay déja fait deſſiner par un fort bon Maître. Je ſuis encore en peine, ſi je le dois faire en Latin ou en François : Ces deux Langues paſſent par tout, & peut-être le feray-je en toutes les deux. Cependant j'ay cru devoir à V. A. S. cette Relation toute ſuccincte qu'elle eſt, tant pour l'informer par moy-même de mes actions, que pour l'aſſurer de ma reconnoiſſance & du reſpect que j'ay pour ſa perſonne. Je ſuis,

Monſeigneur,

De Vôtre Alteſſe Sereniſſime,

Le tres-humble & tres obeiſſant ſerviteur

De Bâle le 12.
Juin 1673.

CHARLES PATIN.





VRIEZ-vous encore la patience de m'entendre, *Monseigneur*, & ſans vous être trop ennuyeux, pourrois-je ajoûter a cette lettre un *Poſtſcriptum?* La maniére dont on écrit en ce païs-cy m'en autoriſe, le petit voyage que je viens de faire m'a apris des choſes qui ne deplairont peut-être pas à V. A. S. par le raport qu'elles ont avec ce qu'Elle aime, j'entens l'antiquité, l'Hiſtoire & les belles lettres.

Tout le monde parle de la force & de la vertu des Suiſſes, mais on ne les connoit pas aſſez : On n'en ſeroit pas informé, ſi ſans faire reflexion ſur leur Hiſtoire paſſée, on ne s'arétoit qu'à leur Etat preſent. Les armes & les lettres y fleuriſſent, mais comme elles y ont été obſcurcies durant pluſieurs ſiécles, il en faudroit rechercher l'origine devant que les Barbares euſſent comme inondé

inondé les plus belles Provinces de l'Europe, Allemagne, la France, & l'Italie. La Suisse qui les joint, s'est trouvée enveloppée dans ces malheurs, & on peut dire qu'elle ne s'en est soûtraite que par sa vertu & par sa force. Elle a toûjours fait des merveilles pour conserver sa liberté, & quand on a été obligé de ceder à ces grands noms de Cesar & de Romains, elle n'a eu besoin que de tems pour s'affranchir de cette servitude. L'amour que les Suisses ont pour leur liberté, fait encore aujourd'huy le premier de leurs caracteres : Elle leur conserve ce repos qui fait le bonheur des Etats : Et lors même qu'elle donne de la terreur à ceux qui la voudroient détruire, elle se fait aimer de toutes les Puissances de l'Europe. Je ne songe pas tant a écrire des circonstances de ce qui se passe aujourd'huy, que d'éclaircir leur histoire par quelques preuves historiques, qui sont venuës à ma conoissance.

J'ay vû plus d'antiquitez dans leur païs qu'en pas un autre. Il y a apparence que les Romains y avoient de grandes colonies, tant à cause de la beauté

du Païs que pour s'aſſurer contre les Allemans qui venoient ſouvent faire des irruptions de ce côté-là. Je paſſay par cette campagne auprés de.

KOENIGSFELDEN,

Où Conſtantius n'étant encor que General des Armées de Diocletian, vainquit les Allemans en bataille rangée : On y trouue tous les jours des os, & perſonne ne doute que ce ne ſoient des reſtes de cette defaite. Dans.

MARTINACH,

Qu'on appelloit autrefois *Octodurum*, on lit ſur une colomne cette inſcription de ſon petit fils.

IMP. CÆSARI VAL.
CONSTANTIO PIO
FEL. INVICTO AVG.
DIVI CONSTANTII PII AVG.
FILIO FOR. CL. VAL.
BONO REIPVBLICÆ NATO.

Ces derniers mots ſont beaux, *Monſeigneur*,

seigneur, & bien superbes, aussi pour les faire passer à la posterité, les Romains ne se contentérent pas de les graver sur la pierre; nous les voyons encore sur leurs monnoyes d'or, & j'en conserve un bel original.

Le Cloître de *Kœnigsfelden* fût fondé l'an 1309. par Elisabet veuve de l'Empereur Albert qui y fût tué par son neveu, Jean d'Autriche Duc de Suaube : J'en ay vû l'endroit, au passage de la riviére de Russ. A une lieüe de là, on voit les restes du du Château *d'Habsbourg*, dont l'Empereur Rodolfe portoit le nom.

La ville de *Vindonissa* étoit dans le voisinage : Tacite en parle, *au quatriéme de ses Histoires*. Elle fut brûlée par les Suisses, qui voulurent entrer en Gaule du tems de Jule Cesar, & fût rebâtie peu aprés par les Romains. Ils la conservérent jusques au tems de Valentinien III. que les Huns & les Allemans la détruisirent. De sorte qu'il n'y reste maintenant qu'un village qui porte le nom de *Vindisch*. Son Evéché fut transferé à Constance par le Roy

Dagobert. Tout cela ſe pourroit prouver par des inſcriptions anciennes.

BADE.

N'eſt pas loin : C'eſt le lieu où les Cantons s'aſſemblent pour leur affaires generalles, & où les Ambaſſadeurs Etrangers ſe rendent, Les Romains l'appelloient *Aqua Helveticæ* : Dans les ſiécles ſuivans on l'a nommé *Caſtellum Thermarum*, à cauſe des bains chauds, qui y ont beaucoup de reputation. Je m'y ſuis baigné par plaiſir, & j'oze dire par ma propre experience & par mes méditations, qu'ils méritent toute l'êſtime qu'on en fait. On en peut tirer de grands uſages pour la ſanté : Peut-être que j'y demanderois un peu plus de circonſpection que l'ordinaire. Je reviens à l'Hiſtoire : Tacite m'apprend *au premier de ſes Hiſtoires*, que Cæcina Capitaine du party de Vitellius, defit là une Armée de Suiſſes qui tenoit le party d'Othon. Il en décrit le lieu en quelque façon. *Direptus longa pace in modum municipij extructus locus, amœno ſalubrium aquarum uſu frequens.* On y a trouvé depuis peu une inſcription de

Trajan

Trajan, & on y trouve tous les jours des médailles; j'en ay même acheté quelques-unes. Ce qui me ſurprend le plus; eſt qu'on y trouve des miliers de dez à joüer, ſans qu'on en puiſſe découvrir l'origine. A quatre heures de là, eſt la belle ville de.

ZURICH,

Placée à un bout du lac, deçà & delà la riviere de Limat. On pretend qu'elle eſt bâtie par un Thuricus, 1900. ans avant la naiſſance de N. Seigneur. C'eſt bien l'emporter ſur l'antiquité de Rome. Celle-cy s'en eſt comme vangée par la main de Marius, à la defaite des Cimbres à qui ceux de Zurich s'étoient joints. *Charlemagne* qui en fit bâtir la grande Egliſe, ſe voit encore ſur une des Tours, la couronne en tête & l'épée à la main: j'eſtime que ce monument eſt fort remarquable. Le Canton de Zurich tient, comme vous ſçavez, *Monſeigneur*, le premier rang chez les Suiſſes; il eſt fort puiſſant par ſon peuple, ſa richeſſe & ſon étenduë; j'en laiſſe le detail aux Hiſtoriens: Je ne voudrois icy que de l'antquité ou de la gentilleſſe.

V. A. S.

V. A. S. trouvera-t'Elle bon que je luy raconte deux hiſtoriettes qui ſerviront à faire connoître les mœurs des habitans. Deux Bourgoguignons vinrent acheter des chevaux vers Zurich; s'entretenans à table avec leur hôte, ils dirent que comme les François s'étoient rendus Maîtres de la Franche-Comté, peut-être viendroient-ils bien-tôt en Suiſſe, & qu'ils obligeroient au moins les peuples à leur lier & à leur délier les ſouliers. Un voiſin ayant appris de l'hôte l'entretien de ces Etrangers, les vint trouver l'épée au côté & leur demanda, ſi ce qu'on luy avoit raporté étoit vray? Ces pauvres gens eurent peur, ils ne pûrent pourtant nier ce qu'ils avoient dit, viens-ça, dit-il à un, délie moy ce ſoulier, l'autre le délia; va t'en, continua le Suiſſe & me fais venir ton compagnon: Dés que l'autre ſe fût approché, il s'en fit obeyr de même en luy faiſant relier ce même ſoulier. Apprenez, leur dit-il à tous deux, que les Suiſſes ne ſervent que par amitié, & qu'ils ſi font obeïr quand on les menace. L'autre eſt preſque de même nature: Un Allemand paſſant par un village de

de Zurich, demanda le chemin à un petit paisan, qu'il appella à son ordinaire *Kyemelker* : Celuy-cy l'enseigna & courut dire à son pere le sobriquet qu'on luy avoit donné : Le pere prend deux de ses Amis avec soy ; coupe le chemin à l'Allemand, le fait descendre de son cheval, & l'oblige de traire une vache assez long-temps malgré qu'il en eut. Va-t'en, luy dit-il apres, & te vante si tu veux, que tu as eté au païs de *Kyemelker*, & que tu ne l'y a pas été moins qu'eux.

En voila assez, *Monseigneur*, pour faire connoître le genie de la nation: j'en ay même trouvé une inscription antique, GENIÒ PAG. TIGOR. Si j'ozois le décrire par un autre caractére que celuy de la liberté, je parlerois du zele qu'ils ont pour leur Religion. Les Theologiens y ont grand pouvoir à ce que j'ay oüy dire, & obligent quelquefois le Magistrat d'y être un peu plus sévere.

Quelque bruit qu'y facent les tambours, les Muses ne laissent pas d'y avoir leur Parnasse : J'y ay connu quelques personnes fort doctes ; Monsieur *Suicer* entre

entre-autres, qui ſait luy ſeul plus de Grec que tous les Grecs de la Grece, & que j'eſtime encore plus pour ſa probité que pour ſa ſcience. On m'a montré l'endroit de la riviere, où le bon Monſieur *Hottinger* ſe noya miſerablement avec une partie de ſa famille : C'étoit ce celebre Profeſſeur en Hebreu, que les Etats d'Hollande avoit appelé pour leur Academie de Leide. Je dois à la courtoiſie de Meſſieurs ſes fils, la vûe de quelques médailles Orientales qui leur reſtent. La Bibliotheque publique eſt comme une pepiniére des ſciences; il y a de toutes ſortes de livres & de manuſcrits fort conſiderables. Il y a auſſi des médailles & de fort belles : On les a aymé dés qu'on en a reconnu l'uſage; il y a apparence qu'on les augmentera de temps en temps, & qu'on en fera là un beau Cabinet. Je les vis avec affection, & je fus même ſurpris des honneurs qu'elle me produiſit : Je ne parle ny du compliment ny des reverences, car c'eſt la mode d'en faire à tout le monde, mais il plût au Senat de me témoigner ſa bien-veillance par des marques

plus solides, dont je me souviendray toute ma vie.

On ne voyage pas loin en ce pays-là, sans decouvrir de précieux monumens de l'antiquité : J'en trouve beaucoup de décrits dans les Historiens ; mais je les voudrois d'une autre façon : On est plus delicat qu'on n'étoit autrefois en matiere de livres. Peut-être donneray-je assez de courage à un de mes Amis pour l'entreprendre : Je le connois assez pour assurer qu'il a toutes les autres qualitez pour y reussir. J'en marqueray par avance icy quelques-uns qui m'ont plus frappé l'esprit que les autres. Je vis avec plaisir le Château de *Bipp*. On pretend que le Roy Pepin l'avoit fait bâtir pour le plaisir de la chasse. Il y a des Ours en ce pays-là, *Monseigneur*, & dans ce tems-là on n'avoit pas de mousquets : Apparemment on étoit plus hardy qu'aujourd'huy, au moins l'étoit-on beaucoup plus que moy.

SOLEURE

Est en un des plus beaux pays de la Suisse. Il semble que les montagnes s'y

s'y ſoient abaiſſées pour le paſſage des eaux ; pour le plaiſir de la vûe & pour les commoditez de la vie. J'y vis d'aſſez curieuſes inſcriptions, dont je copiay ce qui me parût de plus beau : Mais ce qui eſt bon pour des mémoires pourroit être trop ennuyeux dans un *Poſtſcriptum.* Je quitay Soleure en méditant ſur cét Epigramme,

In Celtis nihil eſt Soloduro antiquius ; vnis.
Exceptis Treveris, quorum ego dicta ſoror.

Vers le Cloître de *Fravvbrunnen*, on lit ſur une Croix, une particularité hiſtorique : On l'a dreſſée dans un champ, où les Bernois deffirent une aſſez grande Armée d'Anglois, l'an 1375. Un Seigneur de Couſſin, vouloit faire valoir quelques pretentions qu'avoit Catherine d'Autriche ſa mere, ſur des terres de Suiſſe, qui avoient apartenu à cette maiſon. Cette deffaite a, ce ſemble, cedé ſon droit, au moins n'en a-'on pas parlé depuis.

J'ay occaſion de dire icy à V.A.S. quelque choſe des médailles, car on en a trouvé dans le même endroit, l'an 1628. Deux petits

petits garçons poursuivirent un serpent jusques dans son trou, & remuans la terre avec leurs bâtons, ils devouvrirent un pot de terre remply de quinze cent médailles d'argent, la plûpart de Severe, de Julia, & de Caracalle. Voudriez-vous croire, *Monseigneur*, que ce serpent eût éte metamorphosé en médailles, ou qu'il ayt montré à ses persecuteurs ce moyen de devenir riches : Pour moy je ne crois ny l'un ny l'autre, mais je say que le serpent est de bon augure, les Nicomediens s'en sont bien trouvez au bâtiment de leur ville, les Romains luy doivent la guerison de leur maladie, le peuple d'Israël ne se conserva qu'en regardant le serpent, & peut-être aussi qu'il finira ma mauvaise fortune : *Feliciter.*

Pour revenir aux médailles, on en trouve presque par tout ce pays. Vers *Muri* on y en rencontra quantité, il y a quelques années avec des sepulchres, des lampes & des urnes. On commence en ce pays-là d'en avoir soin. Mr. *Morel* en a déja un Cabinet considerable; & quoy que sa curiosité n'ait commencé qu'à une petite médaille de Maximin qu'il eût par hazard je peux assurer V. A. S. qu'il a fait de grand progrez

grez depuis, & qu'il en a de fort précieuses. Il a ramaſſé auſſi des plus belles eſtampes d'Italie, de France & d'Allemagne. J'ay vû peu de gens qui ayment la curioſité plus que luy, auſſi s'y connoit-il fort bien; & pour le recompenſer de la peine qu'il y prend, je ſuis aſſuré qu'elle luy donne auſſi bien qu'à moy, beaucoup de plaiſir. Il ne faut que voir

BERNE

pour en concevoir la puiſſance & la richeſſe. Un Duc de Zeringue la fit bâtir l'an 1191. pour l'oppoſer à de petits Seigneurs du païs, dont la domination même eſt tombée au pouvoir de ce Canton. Il ne la reconnoîtroit plus ce Duc Bertold: Elle eſt toute bâtie de pierre de Taille, & voûtée par tout. On peut être à couvert par toutes ſes ruës, de la pluye & du ſoleil. Il ſemble qu'il n'y loge que des Roys, auſſi chaque Bourgeois l'eſt-il dans ſa famille. *L'Egliſe*, *l'Arſenal* & *la Bibliotheque publique*, ſont autant de choſes à voir. On me fit remarquer l'endroit de la plus haute muraille que j'aye jamais

vûe,

vûe, c'eſt celle qui ſoûtient la platteforme où l'Egliſe eſt bâtie, d'où un Etudiant tomba étant à cheval, ſans ſe bleſſer. Jamais Curtius ne tomba de ſi haut, quoy que ſa chûte luy ait acquis une gloire eternelle : Qui eſt-ce qui en voudroit acquerir à ce prix ; pour moy je ne connois perſonne. L'Etudiant dont je parle eſt encore en vie, *Monſeigneur*, n'eſt-ce pas un prodige? Hors la Bibliotheque de l'Empereur & du Roy, je n'y ay jamais vû plus de manuſcrits qu'il y en a dans cette Bibliotheque de Berne ; tous ceux de Mr. Bongars y ſont, & j'ay été aſſez heureux pour en obtenir le Mémoire. Je ne laiſſe gueres échaper d'occaſion quand je peux procurer quelque avantage à la Republique des lettres.

MOURAT

Eſt à cinq heures de Berne : C'eſt un nom fameux, & glorieux à ceux du païs. Ils ont fait élever ſur les bords du lac, un ſepulchre à vingt mille Bourguignons qui en vouloient à leur liberté. Cette Chapelle des os, eſt ornée de cette

cette inſcription. INVICTISSIMI ATQUE FORTISSIMI CAROLI DVCIS BVRGVNDIÆ EXERCITVS MVRATVM OBSIDENS CONTRA HELVETIOS PVGNANS HIC SVI MONIMENTVM RELIQVIT ANNO M. CCCC. LXXVI. On ne peut gueres paſſer par là, ſans faire de grandes reflexions. Les Suiſſes s'y ſouviennent du plus grand peril où ait jamais été leur liberté; & ceux qui ny' ont aucun interêt, ne laiſſent pas d'y prendre plaiſir, pour peu qu'ils aiment l'Hiſtoire. On y voit d'un ſeul aſpect la ville qui étoit aſſiegée, la place des trois camps qui étoient devant, l'endroit d'où les Suiſſes vinrent forcer les Bourguignons, le lieu du combat & le paſſage de la fuite. Que de braves gens perirent cette journée-la! Combien de richeſſes paſſerent du camp du vaincu à celuy des victorieux: C'eſt à mon ſens une ample matiere de méditer, mais trop grande pour l'écrire icy.

AVANCHE

A deux heures de là, eſt le reſte de cette grande Colonie des Romains, dont il reſte tant d'inſcriptions. On croit

croit que le pere de Vespasien y avoit demeuré : Suetone dit bien que *Fœnus apud Helvetios exercuerat*, mais il ne nomme pas la ville. Je la trouve sur une medaille de Domitien citée par Goltzius, COLO*nia* JULIA AVENTICOR*um*. Son nom moderne n'est qu'une traduction de l'ancien, *Avanche* vient *d'Aventicum*. Son Evêche fut transferé à Lausane, l'an 600. Dans les Eglises, dans les murailles de la ville & dans les champs qui l'environnent, on y voit d'assez belles antiquitez pour en faire une description particuliére. Au milieu du grand chemin, il y a quelques morceaux de pierre que la grosseur & la pesanteur empêchent peut-être de placer ailleurs, où j'ay trouvé des restes admirables de Sculpture & d'Architecture. Il ne me paroît pas qu'elles ayent été du bon temps, comme celuy d'Auguste ou d'Hadrien : La frize, l'architrave, le cordon, les doucines, la corniche, les acroteres, le timpan y sont chargez d'ornemens; On y en voit un assez grand de Dauphins adossez l'un contre l'autre : Je m'imagine que ce sont des débris de quelque arc de triomphe. Je ne

ſaurois m'empêcher d'écrire icy quelques-vnes de ces inſcriptions qui m'ont paru fort belles : Celle-cy ſe voit dans la grande Egliſe,

LEGATO
IMP. CAES. NERVAE AVG. GERM. LEG. XVI.
FLAVIÆ FIRMÆ ET LEGATO IMP NERVÆ
TRAIANI CÆSARIS AVG. GERMANICI DACICI
LEG. VI. FIRMAE SODALI FLAVIALI PRAETORI
AERARI MILITARIS LEGATO IMP. NERVAE
TRAIANI CAESARIS AVG. GERMANICI DACICI
PROVINCIAE LVGDVNENSIS CONSVLI LEGATO
IMP. NERVÆ TRAIANI CÆSAR. AVG. GERMANICI
DACICI AD CENSVS ACCIPIENDOS.
COLONIA PIA FLAVIA CONSTANS EMERITA
AVENTICVM HELVETIORVM FOEDERATA
PATRONO.

Dans

Dans la Chappelle de sainte Marie Magdeleine on y lit celle-cy.

NVMINIBVS AVG.
ET GENIO COL. H EL.
APOLLINI SACR.
Q. POSTVM. HYGINVS
ET POSTVM. HERMES LIB.
MEDICIS ET PROFESSORIB.
D. S. D.

En voicy trois autres, qu'on voit à Villars surnommé le Moine, à cause d'vn fort beau Convent qui y étoit.

I.

DEÆ AVENTIAE
ET GENI. INCOLAR.
T. IANVARIVS FLORIANVS
ET P. DOMITIVS DIDYMVS
CVRATORES COL.
EX STIPE ANNVA.

2

DEÆ AVENT.
T. TERTIVS SEVERVS
CVR. COLON. IDEMQVE AL.
CVI INCOLÆ AVENTICENS.
PRIM. OMNIVM
OB EIVS ERGA SE MERITA
TABVLAM ARG.
P. L. POSVER.
DONVM D. S. P.
EX H-S V C C. D. D. D.

3

DONATO CAES. AVG.——
SALVIANO EXACTOR——
TRIBVTORVM IN HEL——
COMMVNIS VICARIVS——

On peut remarquer à Avanche une tour de la muraille flanquée au dedans, comme toutes les autres que j'ay vûes de bâtiment Romain. On y trouve tous les iours des médailles, depuis les premiers temps jusques à celuy de Constantius, ce qui fait croire qu'elle fût ruinée de

de ce temps-là. Il eſt certain que les Gots, les Huns & les autres Barbares l'acheverent par l'irruption qu'ils firent ſous l'Empire de Valentinien. On croit que

PAYERNE

Paterniacum, tire ſon nom de *Graccius Paternus*, qui y commandoit pour les Romains. Il y en reſte beaucoup d'inſcriptions dont je n'ay décrit que celle-cy.

JOVI OM.
GENIO LOCI
FORTUNÆ REDUCI
APPIUS AUGUSTUS
DEDICA.

J'y vis cette Egliſe qu'une Reyne de France fit bâtir, cette Berthe dont le proverbe eſt ſi commun, *du temps que Berthe filoit*. Peu d'Etrangers paſſent par là, ſans y remarquer une *ſelle de cheval*, qu'on pretend avoir ſervy à *Jules Ceſar*. On y en fait tant d'eſtime qu'on l'a ſuſpenduë en public, au devant de la maiſon de Ville, pour épargner aux Paſſans la peine de l'aller chercher plus loin. J'y remarquay des étriers, mais en portoit-

toit-on en ce temps-là, *Monseigneur* ? Je suis persuadé que V. A. S. curieuse comme Elle est, me répondroit que non, si elle me vouloit répondre. Galien dit en quelque part que les Romains étoient sujets à certaine maladie, faute de mettre leurs pieds en repos, quand ils étoient à cheval. Les Etriers sont assurément d'invention moderne : Il y a même des nations entieres qui ne s'en servent pas encore. Je m'en rapporte cependant à la tradition, & je ne feray pas le procez à ceux qui croyent que les étriers qu'on voit à Payerne, ayent veritablement servy à Jules Cesar.

Quoy qu'on trouve des antiquités par toute la Suisse on n'en trouve en aucun endroit plus qu'à

GENEVE:

Le Temple, le College, les places publiques, & les maisons particulieres en sont remplies. Dans le Lac même, il y a une espece de ce rocher que ceux du pays appellent, *la pierre à Niion*, qui sans doute étoit un Autel dedié à Neptune: Le trou qui reste au dessus est apparemment la place de l'Idole. On trouve souvent à l'entour des instrumens de sacrifice.

fice. Des pêcheurs qui plongeoient en ce cartier-là, en raporterent il y a quelques années un assez long couteau d'airain, qui étoit un espece de *Secespita* des anciens Sacrificateurs, & tout cela joint ensemble, en illustre la pensée. Que dirois je de Geneve que V. A. S. ne sache pas, Elle connoît tous les interêts du monde, les liaisons & les démêlez. Geneve se tient plus à couvert aujourd'huy qu'au siecle passé, des entreprises de ses ennemis: Elle a raison d'établir particulierement sa seureté sur la protection de nos Roys; la Sagesse, la Justice, & la Puissance du grand Prince qui regne la garantira de toutes ses craintes. Elle ne neglige rien d'ailleurs, son *Arsenal* est toûjours en bon état. On y montre avec joye les dépoüilles des Savoyards qui manquerent deux fois à la surprendre. Ces recits funestes ne m'accommodent point, *Monseigneur*; j'ayme mieux vous dire qu'on y voit des belles médailles. Le seul Monsieur *Turretin* m'en fit voir deux ou trois cent d'or, avec un médaillon de Valens, du même metail: Il n'y a que ceux à qui cette étude est familiére, qui en connoissent la rareté. La *Bibliotheque* est remplie de livres

utiles & curieux. Monsieur *Sertori* qui en a soin, me fit remarquer dans le grand manuscrit de la Bible de la traduction de saint Jerôme, le titre de la premiere Epître de saint Jean, *Incipit Epistola ad Spartos* : On presume que le copiste ayt manqué, & que pour *Spartos*, il y doive avoir ou *Sparsos*, comme saint Pierre addresse sa premiere, *Electis advenis dispersionis*, ou *Parthos*, puisque S. Augustin. (*l. 2. de ses questions Euangeliques* 39.) fait mention d'une Epitre de S. Iean *ad Parthos*, qui est la même que celle dont nous parlons, & qu'il cite 1. *Ioannis* 3, *Dilectissimi nunc Filij Dei sumus*, &c.

On ayme la Bible à Geneve, je n'en pouvois mieux finir le discours que par là. Je finiray en même tems mon *Postscriptum*, & ma lettre, priant tres humblement V. A. S. de ne me pas savoir mauuais gré de leur longueur, il ne ma manqué que du tems pour les abreger. Si elle m'en pardonne les autres deffauts, j'auray plus de courage dans la suitte de luy offrir ce qui dependra de moy. Je suis avec beaucoup de respect.

Monseigneur,

De Vôtre Altesse Serenissime,

Le tres-humble & tres obeissant serviteur

De Bâle le 20. Iuin. 1673.

CHARLES PATIN.

FIN.


Bayerische Staatsbibliothek München

rwerkstätte
acim
bei Günzburg
16,5/1

rwerkstätte
heim
bei Günzburg
16,5/1

rwerkstätte
heim
bel Günzburg
16,5/1